

**Le Dernier
Restaurant
avant la Fin du
Monde**

Adams, Douglas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Douglas Adams

Le Dernier Restaurant
avant la Fin du Monde
H2G2, II



folio
SF

Douglas Adams

Le Dernier Restaurant avant la Fin du Monde

H2G2, II

*Traduit de l'anglais
par Jean Bonnefoy*



Titre original :

THE RESTAURANT AT THE END OF THE UNIVERSE
(Pan Books, Londres)

Douglas Adams, 1980
Éditions Denoël, 1982, pour la traduction française.

à Jane et James

*avec tous mes remerciements
à Geoffrey Perkins,
pour avoir réussi l'Improbable,
à Paddy Kingsland, Lisa Braun
et Alick Hale Munro, pour l'y avoir aidé,
à John Loyd, pour son aide
lors du découpage initial,
à Simon Brett,
pour avoir mis en route le tout,*

*à l'album de Paul Simon, One Trick Pony,
que je n'ai pas cessé de passer en écrivant ce livre.
Cinq ans, c'est beaucoup trop.*

*Et avec des remerciements tout particuliers
à Jacqui Graham, pour sa patience infinie,
sa gentillesse et sa cuisine dans l'adversité.*

D. A.

D'après une théorie, le jour où quelqu'un découvrira exactement à quoi sert l'Univers et pourquoi il est là, ledit Univers disparaîtra sur-le-champ pour se voir remplacé par quelque chose de considérablement plus inexplicable et bizarre.

Selon une autre théorie, la chose se serait en fait déjà produite.

Prologue

Reprenons :

Au commencement, fut créé l'Univers.

La chose a considérablement irrité tout un tas de gens et bon nombre de personnes estiment même que ce fut une erreur.

Bien des races croient y voir l'œuvre de quelque espèce de dieu, bien que les Jatravartidiens de Viltevolde VI croient pour leur part que tout l'Univers fut en réalité violemment éternué de la narine d'un être qu'ils nomment le Grand Archtourtéc Vert.

Les Jatravartidiens (qui vivent dans la crainte perpétuelle de ce qu'ils appellent l'Avènement du Grand Mouchoir Blanc) sont de petites créatures bleues munies de plus de cinquante bras chacune, ce qui leur vaut ce trait unique d'être les premiers êtres de toute l'histoire à avoir inventé le déodorant corporel avant la roue.

Nonobstant, cette Théorie-Quant-au-Nez-du-Grand-Archtourtéc Vert n'est pas extrêmement répandue en dehors de Viltevolde VI et par conséquent, l'Univers étant l'énigme que l'on sait, on ne cesse de lui trouver d'autres explications.

Par exemple, une race d'hyperintelligentes créatures pandimensionnelles se fabriqua jadis un gigantesque superordinateur appelé Pensées Profondes, destiné à calculer une bonne fois pour toutes la Réponse à la Question fondamentale de la Vie, de l'Univers et du Reste.

Sept millions et demi d'années durant, Pensées Profondes computa et calcula pour en arriver à déclarer en fin de compte que la réponse était en fait quarante-deux, ce qui conduisit à fabriquer un nouvel ordinateur, plus puissant encore, pour découvrir quelle était en réalité la véritable question.

Et cet ordinateur, qui s'appelait la Terre, était si large qu'on le confondait fréquemment avec une planète, confusion faite en particulier par les drôles de créatures simiesques qui grouillaient à sa surface, sans se douter le moins du monde qu'elles n'étaient que de simples composants dans un gigantesque programme d'ordinateur.

Et le plus drôle est que, faute de connaître ce détail aussi élémentaire qu'évident, rien de ce qui ait jamais pu arriver sur Terre ne pouvait revêtir le moindre sens.

Malheureusement toutefois, juste avant l'instant critique de la sortie de la réponse, la Terre devait se trouver à l'improviste démolie par les Vogons sous prétexte (dirent-ils) de laisser le passage à une

nouvelle déviation hyperspatiale, tant et si bien que tout espoir de jamais découvrir un sens à la vie s'évanouit sans recours.

Ou du moins c'est ce qu'il sembla.

Car deux de ces bizarres créatures simiesques survécurent.

Arthur Dent fut sauvé à la dernière minute parce qu'un vieux pote à lui, Ford Prefect, se révéla contre toute attente natif d'une petite planète quelque part aux confins de Bételgeuse et non point du tout de Guildford comme il l'avait jusque-là prétendu ; et, plus précisément, parce qu'il avait le coup pour se faire prendre en stop par les soucoupes volantes.

Tricia McMillan, *alias* Trillian, avait dégagé de la planète six mois plus tôt en compagnie de Zaphod Beeblebrox, alors encore président de la Galaxie.

Deux survivants.

Les seuls vestiges de la plus ambitieuse expérience jamais entreprise pour découvrir la Véritable Question et la Réponse définitive à cette Question fondamentale de la Vie, de l'Univers et du Reste.

Et à moins de huit cent mille kilomètres de leur astronef qui glisse en ce moment avec langueur dans le noir d'encre de l'espace, un vaisseau vogon s'approche lentement dans leur direction.

Chapitre 1

Comme tout vaisseau vagon, il donnait moins l'impression d'avoir été dessiné que plutôt congelé : les déplorables excroissances jaunes et autres édifices qui en saillaient sous des angles peu convenables auraient défiguré plus d'un astronef mais en ce cas précis la chose était tristement impossible. On a pu observer dans le ciel des objets plus laids, mais ce sont des témoignages peu dignes de foi.

À vrai dire, pour voir quelque chose de plus laid qu'un vaisseau vagon, il vous faudra pénétrer à l'intérieur et regarder un Vagon. Si vous êtes un esprit avisé, toutefois, tel est précisément le genre de chose que vous vous garderez bien de faire car le Vagon moyen n'y réfléchira pas à deux fois pour exercer à votre rencontre des actes si stupidement répugnants que vous en regretteriez d'avoir vu le jour ou (si vous êtes plus malin) que vous regretteriez que le Vagon lui-même ait vu le jour.

En fait, le Vagon moyen n'y réfléchira sans doute même pas du tout : ce sont des créatures d'esprit simple, de volonté pesante et de cerveau lent, et la réflexion n'est pas vraiment une activité pour laquelle elles montrent des dispositions. La dissection d'un Vagon révèle que son cerveau était à l'origine un foie hideusement déformé, dyspeptique et fort mal situé. Aussi, tout ce que l'on puisse honnêtement dire des Vogons, c'est qu'ils savent ce qu'ils aiment, à savoir, en général, faire du mal aux gens et, dans la mesure du possible, se mettre dans des colères noires.

S'il est en revanche une chose qu'ils n'aiment pas, c'est de laisser une affaire en plan – en particulier pour ce Vagon-là, et plus particulièrement (et pour diverses raisons) pour cette affaire-ci.

Le Vagon en question était le capitaine Prostetnic Vagon Jeltz, du Conseil galactique de Planification hyperspatiale, et c'était à lui qu'était échu le boulot de démolir la prétendue « planète » Terre.

Tournant avec pesanteur son corps d'une laideur monumentale, lourdement posé dans son fauteuil bancal et glaireux, Prostetnic scruta l'écran de contrôle sur lequel le vaisseau *Cœur-en-Or* était systématiquement suivi.

Il lui importait peu qu'avec sa propulsion à générateur d'improbabilité infinie le *Cœur-en-Or* fût le plus beau et le plus révolutionnaire astronef jamais construit. Esthétique et technique restaient pour lui lettre morte et – pour peu qu'on lui en eût laissé le choix – lettre morte et enterrée.

Il lui importait moins encore que Zaphod Beeblebrox se trouvât à bord. Zaphod Beeblebrox était désormais ex-président de la Galaxie et bien que toutes les forces de police de celle-ci fussent présentement à ses trousses, et à celles du vaisseau qu'il avait volé, le Vogon n'était pas intéressé.

Il avait d'autres chats à fouetter.

On a pu dire que les Vogons n'étaient pas plus au-dessus de la corruption et des pots-de-vin que la mer n'est au-dessus des nuages et la chose était sans doute vraie dans son cas. Lorsqu'il entendait les mots « intégrité » ou « droiture », il prenait son dictionnaire et quand il entendait le tintement de l'argent frais en vastes quantités, il prenait son règlement et le flanquait à la poubelle.

Avec cette obstination à détruire la Terre et tout ce qui se trouvait dessus, il avait quelque peu outrepassé les prérogatives de sa tâche. Certains doutes avaient même été encore émis quant à la réalité de la construction de la susdite déviation mais on préférait glisser dessus.

Prostetnic Vogon Jeltz éructa un répugnant grognement de satisfaction.

— Ordinateur, croassa-t-il. Passe-moi donc mon spécialiste personnel du cerveau.

Au bout de quelques secondes, apparut sur l'écran le visage de Gag Halfrunt, arborant ce sourire de l'homme qui se sait à dix bonnes années-lumière du Vogon qu'il est en train de considérer. Avec, quelque part dans ce sourire, une touche d'ironie. Bien que le Vogon ne cessât de l'appeler son « spécialiste personnel du cerveau », il n'y avait pas un poil de cerveau sur quoi se spécialiser et c'était en fait Halfrunt lui-même qui avait engagé le Vogon. Il le payait des sommes monstres pour lui faire accomplir certaines tâches particulièrement répugnantes. Avec un groupe de collègues, tout comme lui psychiatres parmi les plus réputés et les plus prospères de la Galaxie, il se sentait absolument prêt à dépenser des sommes monstres dès lors que l'avenir même de toute la psychiatrie pouvait sembler en jeu.

— Eh bien ! lança-t-il, mais bonjour mon Prostetnic Vogon Jeltz ! Comment se sent-on aujourd'hui ?

Le capitaine vogon l'informa que ces dernières heures il avait liquidé près de la moitié de son équipage à l'occasion d'un exercice disciplinaire.

Le sourire de Gag Halfrunt ne frémit pas d'un poil.

— Eh bien ! dit-il avec entrain, je suppose qu'il s'agit là d'un comportement parfaitement normal pour un Vogon, n'est-ce pas ? La saine et naturelle canalisation des instincts agressifs vers des actes de violence gratuite.

— Ça, grommela le Vogon, c'est ce que vous dites toujours.

— Eh bien, je le répète, insista Halfrunt. Je suppose qu'il s'agit là d'un comportement parfaitement normal pour un psychiatre. À la bonne heure. Nous voilà visiblement en parfaite harmonie avec nos dispositions mentales, aujourd'hui. Eh bien maintenant, dites-moi, quoi de neuf au sujet de votre mission ?

— Nous avons repéré le vaisseau.

— Magnifique, s'exclama Halfrunt, magnifique ! Et ses occupants ?

— Le Terrien est bien à bord.

— Excellent ! Et... ?

— Une femelle de la même planète. Ce sont les deux derniers.

— Bien, bien (Halfrunt rayonnait). Rien d'autre ?

— Prefect.

— Oui ?

— Et Zaphod Beeblebrox.

L'espace d'un instant, le sourire de Gag Halfrunt vacilla. Il reprit :

— Ah oui. Je m'y attendais un peu. C'est extrêmement regrettable.

— Un ami personnel ? s'enquit le Vogon qui avait eu l'occasion d'entendre quelque part cette expression et décida de la lancer.

— Oh non, dit Halfrunt. Dans mon métier, vous savez, on ne se fait pas d'amis personnels.

— Ah, grogna le Vogon. Le détachement professionnel.

— Non, répondit gaiement le psychiatre, c'est simplement qu'on n'a pas le coup.

Il marqua une pause. Si sa bouche continuait à sourire, ses yeux s'étaient légèrement rembrunis.

Il reprit :

— Mais, voyez-vous, Beeblebrox est l'un de mes meilleurs clients : il a des problèmes de personnalité qui dépassent les rêves les plus fous de n'importe quel analyste.

Il caressa quelques instants cette réflexion avant de l'écarter à regret. Puis il poursuivit :

— Enfin... êtes-vous prêt à agir ?

— Oui.

— Bien. Alors détruisez immédiatement le vaisseau.

— Et Beeblebrox ?

— Eh bien, dit Halfrunt, rayonnant, Zaphod, c'est un mec comme un autre, vous savez.

Sur quoi il disparut de l'écran.

Prostetnic Vogon Jeltz pressa le bouton d'un interphone qui le mit en communication avec le reste de l'équipage.

— Attaquez ! éructa-t-il.

À ce moment précis, Zaphod Beeblebrox était dans sa cabine en train de pester bruyamment. Deux heures plus tôt, il avait dit qu'ils allaient casser une petite graine au Dernier Restaurant avant la Fin du Monde, sur quoi il avait eu un échange orageux avec l'ordinateur de bord avant d'aller s'enfermer dans sa cabine en criant qu'il calculerait les facteurs d'improbabilité tout seul avec un crayon.

Le générateur d'improbabilité du *Cœur-en-Or* en faisait le plus puissant et le plus imprévisible des vaisseaux jamais conçus. Rien ne lui était impossible, pourvu que l'on sût avec précision dans quelle mesure la chose que l'on désirait faire était improbable.

Zaphod avait volé le vaisseau alors qu'en tant que président il était censé le lancer. Il n'aurait su dire exactement pourquoi il l'avait volé, sinon qu'il l'aimait bien.

Il ne savait pas pourquoi il était devenu président de la Galaxie sinon que ça lui avait paru un truc marrant à faire.

Il ignorait qu'il y avait là-dessous des raisons plus sérieuses mais qui restaient enfouies dans quelque inaccessible et sombre recoin de ses deux cerveaux. Il aurait d'ailleurs bien voulu se débarrasser de cet inaccessible et sombre recoin de ses deux cerveaux car lorsqu'il leur arrivait de remonter brièvement en surface, ces raisons révélaient de bien étranges idées, de bien bizarres sections de son esprit et tentaient de l'écarter de ce qu'il considérait comme le but fondamental de l'existence, lequel était essentiellement de passer de bons moments.

En cet instant, il ne passait pas un très bon moment. Il était à bout de patience (et de crayons) et se sentait très affamé.

— Vérole stellaire ! s'écria-t-il.

À ce moment précis, Ford Prefect était au beau milieu des airs. Ce n'était nullement à cause d'une défaillance du champ de gravité artificiel du vaisseau mais parce qu'il était en train de sauter dans le puits d'accès à l'étage des cabines. C'était une bien grande dénivellation à franchir d'un seul bond : il atterrit donc gauchement, tituba, se rattrapa et déboula dans le corridor en envoyant valdinguer deux minirobots de service, vira sur des chapeaux de roue, jaillit à la porte de Zaphod et lui exposa ce qui le travaillait :

— Les Vogons !

Peu avant, Arthur Dent était sorti de sa cabine, à la recherche d'une tasse de thé. Il ne s'était pas embarqué dans une telle quête avec un optimisme excessif car il savait que la seule source de boissons chaudes sur tout le vaisseau était une stupide machine produite par la Compagnie cybernétique de Sirius. L'objet s'appelait un synthétiseur de boissons Nutri-Matic et il avait eu déjà l'occasion d'en rencontrer un.

L'appareil en question se targuait de produire la plus vaste gamme imaginable de boissons personnellement accordées tant aux

goûts qu'au métabolisme de l'utilisateur éventuel. Mis au pied du mur, toutefois, il présentait invariablement une tasse de plastique emplies d'un liquide qui était presque, quoique pas exactement, tout sauf du thé.

Il essaya de raisonner l'objet :

— Du thé, demanda-t-il.

— À la bonne vôtre », répliqua la machine en lui servant une nouvelle tasse de l'écœurant breuvage.

Il la jeta.

— À la bonne vôtre », répéta la machine avant d'en présenter une troisième.

« À la bonne vôtre » est la devise du fort prospère service du Contentieux de la Cybernétique de Sirius. Service qui à l'heure actuelle occupe la majeure partie des terres émergées de trois planètes de bonne taille et se révèle le seul secteur de la firme à avoir réalisé des profits substantiels au cours de ces dernières années.

La devise se dresse (ou plutôt se dressait) en lettres lumineuses hautes de cinq kilomètres près de l'astroport du service du Contentieux sur Mandrax. Malheureusement, son poids était tel que peu après son érection le sol se déroba sous les lettres qui vinrent s'encaster sur près de la moitié de leur hauteur au travers des bureaux où s'activaient tout un tas de jeunes et brillants employés du contentieux, aujourd'hui disparus.

La moitié supérieure restée saillante se trouve signifier, dans l'idiome local : « Allez vous faire voir » et n'est plus illuminée qu'à l'occasion de commémorations exceptionnelles.

Arthur balança sa sixième tasse de liquide :

— Écoute, espèce de machin, tu te vantes de pouvoir synthétiser n'importe quelle boisson existante, alors pourquoi t'obstines-tu à me servir toujours la même imbuvable saleté ?

— Fonction de données gustatives et nutritionnelles, marmonna la machine. À la bonne vôtre !

— Mais c'est dégueulasse !

— Puisque vous avez apprécié notre boisson, continua l'appareil, pourquoi ne pas partager ce plaisir avec vos amis ?

— Parce que, dit Arthur sarcastique, je tiens à les garder. Est-ce que tu vas te décider à comprendre ce que je te dis ? Ce breuvage...

— Ce breuvage, susurra la machine, a été dosé sur mesure pour correspondre à vos exigences personnelles en matière de goût et de nutrition.

— Ah, dit Arthur, alors je suis un masochiste au régime, c'est ça ?

— À la bonne vôtre.

— Oh ! la ferme !

— Est-ce que ce sera tout ?

Arthur décida de laisser tomber.

— Oui, dit-il.

Puis il décida que ça lui ferait mal de laisser tomber.

— Non ! dit-il. Écoute : c'est très très simple... tout ce que je veux... c'est une tasse-de-thé. Tu vas m'en préparer une. Sois sage et écoute bien.

Alors il s'assit. Et il parla au Nutri-Matic de l'Inde, il lui parla de la Chine, il lui parla de Ceylan. Il lui parla de grandes feuilles séchant au soleil. Il lui parla de théières en argent. Il lui conta les après-midi d'été sur le gazon. Il lui conta comment on versait le lait en premier pour éviter qu'il ne soit ébouillanté. Il lui raconta même (brièvement toutefois) l'histoire de la Compagnie des Indes orientales.

— Alors c'est donc ça, n'est-ce pas ? dit le Nutri-Matic quand il eut terminé.

— Oui, dit Arthur. C'est ça que je veux.

— Vous voulez un goût de feuilles séchées bouillies dans l'eau ?

— Euh... oui. Avec du lait.

— Giclé d'une vache ?

— Eh bien, enfin, c'est une façon de parler, oui, je suppose.

— Là, je vais avoir besoin d'un coup de main pour ce dernier truc », dit la machine, laconique.

C'en était fini des murmures joviaux, le ton était à présent affairé.

— Eh bien, si je peux t'aider..., proposa Arthur.

— Vous en avez fait bien assez, l'informa le Nutri-Matic.

Ce dernier prévint l'ordinateur de bord.

— Salut tout le monde ! lança l'ordinateur de bord.

Le Nutri-Matic expliqua son histoire de thé à l'ordinateur de bord. L'ordinateur marqua son ahurissement, coupla ses circuits logiques avec ceux du Nutri-Matic et, de concert, ils s'enfermèrent dans un sombre mutisme.

Arthur regarda et patienta quelque temps mais rien ne se produisit.

Il tapa sur la machine mais il ne se produisit toujours rien.

Au bout du compte, il abandonna et monta faire un tour sur le pont.

Dans les étendues vides de l'espace, le *Cœur-en-Or* s'était immobilisé. Tout autour scintillaient les millions de têtes d'épingle de la Galaxie. Et vers lui, rampait la masse horrible et jaune du vaisseau vagon.

Chapitre 2

— Quelqu'un aurait-il une bouilloire ? s'enquit Arthur en pénétrant sur la passerelle et, instantanément, il commença à se demander pourquoi Trillian invectivait l'ordinateur pour qu'il lui parle, tandis que Ford le martelait et que Zaphod le bourrait de coups de pied ; il se demanda aussi pourquoi se dessinait sur l'écran une horrible masse jaune.

Il posa la tasse vide qu'il portait toujours et s'avança vers eux.

— Salut ! lança-t-il.

À cet instant, Zaphod se rua sur les surfaces de marbre poli qui contenaient les instruments de contrôle de la propulsion photonique conventionnelle. Ils se matérialisèrent sous les doigts qui actionnèrent aussitôt les commandes de pilotage manuel. Il poussa, il tira, il pressa, il jura. Le réacteur photonique eut un soubresaut d'agonie puis s'éteignit de nouveau.

— Un problème ? dit Arthur.

— Eh, z'avez entendu ? » grommela Zaphod qui se précipitait à présent vers les commandes manuelles du générateur d'improbabilité infinie. « Le singe a parlé !

Le générateur d'improbabilité émit deux faibles gémissements avant de s'arrêter lui aussi.

— Invention pure et simple ! » dit Zaphod en donnant un coup de pied au générateur d'improbabilité. « Un singe parlant !

— Si quelque chose vous embête..., commença Arthur.

— Les Vogons ! éructa Ford. Nous sommes attaqués !

Arthur bégaya :

— Eh bien, qu'est-ce qu'on attend ? Tirons-nous d'ici !

— Pas possible. L'ordinateur est coincé.

— Coincé ?

— Il dit que tous ses circuits sont coupés. Il n'y a plus aucune énergie disponible à bord.

Ford s'écarta de la console, s'essuya le front de la manche puis alla s'effondrer contre le mur.

— Rien à faire, dit-il.

Et le regard vacant, il se mordit la lèvre.

Quand Arthur était encore écolier, bien longtemps avant la démolition de la Terre, il avait fait du foot. Il n'y brillait pas particulièrement et sa grande spécialité était de marquer des buts

contre son camp lors de rencontres décisives. Chaque fois que la chose se produisait, il éprouvait régulièrement un drôle de picotement à la base du cou, qui gagnait lentement les joues et lui empourprait le front. L'image de mottes de terre et d'herbe et de tas de gamins piailleurs qui l'en bombardaient lui revint alors à l'esprit avec netteté.

Un drôle de picotement à la base du cou gagnait lentement ses joues et lui empourprait le front.

Il ouvrit la bouche pour parler puis s'arrêta.

Il ouvrit de nouveau la bouche pour parler puis s'arrêta encore.

Enfin il parvint à parler.

— Euh, dit-il.

Il se racla la gorge.

— Dites, continua-t-il et ce fut dit sur un ton si nerveux que tous les autres se tournèrent pour le dévisager.

Il avisa la masse jaunâtre qui approchait sur l'écran. Il répéta :

— Dites... est-ce que l'ordinateur a dit ce qui l'occupait ? Comme ça, simple curiosité...

Ils avaient les yeux rivés sur lui.

— Et, euh... enfin, simple curiosité de ma part, n'est-ce pas.

Zaphod agrippa Arthur par le col :

— Qu'est-ce que tu lui as fait, l'Homme-singe ? souffla-t-il.

— Eh bien, dit Arthur, rien, à vrai dire. Je crois simplement qu'il y a quelque temps, il essayait de trouver comment...

— Oui ?

— Comment me faire du thé.

— C'est exact, chantonna soudain l'ordinateur, je suis justement là-dessus et, hou ! la la ! c'est un sacré problème. Mais je suis à vous tout de suite.

Puis il retomba dans un silence dont l'intensité n'avait d'égale que celle du silence des trois personnes qui lorgnaient Arthur Dent.

Comme pour détendre l'atmosphère, ce fut le moment que choisirent les Vogons pour ouvrir le feu.

Le vaisseau vibra, le vaisseau tonna. À l'extérieur, le champ de forces protecteur, épais d'un pouce, se boursoufflait, grésillait et crépitait sous le tir nourri d'une douzaine de photocanons Définit-kil d'une puissance de 30 Mégasouffre, et selon toute apparence, il n'allait pas tenir longtemps. Ford Prefect lui donnait tout au plus quatre minutes.

— Trois minutes cinquante, dit-il quelques secondes plus tard.

— Quarante-cinq, précisa-t-il en temps opportun.

Il bascula négligemment quelques touches inutiles puis considéra Arthur d'un regard peu amène.

— Mourir pour une tasse de thé, hein ? » Et il ajouta : « Trois

minutes quarante secondes.

— Est-ce que tu vas cesser de compter ? gronda Zaphod.

— Oui, dit Ford Prefect, dans trois minutes et trente-cinq secondes.

À bord du vaisseau vagon, Prostetnic Vogon Jeltz était perplexe. Il s'était attendu à une poursuite, il s'était attendu à une palpitante empoignade à coups de rayons tracteurs, il s'était attendu à devoir utiliser son Affirma-Tron à normalité subcyclique, installé spécialement pour contrer le générateur d'improbabilité infinie qui équipait le *Cœur-en-Or*. Mais l'Affirma-Tron à normalité subcyclique en resta les bras croisés tandis que le *Cœur-en-Or* gobait tout, absolument sans broncher.

Une douzaine de photocanons Définit-kil d'une puissance de 30 Mégasouffre continua d'arroser le *Cœur-en-Or* qui continua de gober le tout, absolument sans broncher.

Il vérifia tous les détecteurs dont il disposait pour voir s'il n'y aurait pas là-dessous quelque subtil traquenard mais aucun traquenard subtil n'apparut.

Il ne savait pas l'histoire du thé, bien entendu.

Pas plus qu'il ne savait comment les occupants du *Cœur-en-Or* étaient en train de passer les trois minutes trente-cinq secondes d'existence qu'il leur restait à vivre.

Savoir exactement comment Zaphod Beeblebrox avait eu finalement l'idée de tenir une séance de tables tournantes à cet instant précis, voilà ce qu'il ne put jamais expliquer.

À l'évidence, la question était dans l'air mais comme un sujet à éviter, plutôt qu'à rabâcher.

Peut-être que l'horreur éprouvée par Zaphod à l'idée de rejoindre ses parents défunts le conduisit à penser qu'ils pouvaient bien réagir de même à son égard et, par voie de conséquence, se montrer capables de l'aider à reculer l'instant des retrouvailles.

Ou bien, une fois encore, était-ce peut-être l'une de ces bizarres impulsions qui surgissaient parfois de cette zone obscure qu'il avait inexplicablement refoulée dans les tréfonds de son esprit avant d'accéder à la présidence galactique.

— Tu veux parler à ton arrière-grand-père ? bégaya Ford.

— Ouais.

— Et ça ne peut absolument pas attendre ?

Le vaisseau continuait de vibrer et de tonner. La température montait. La lumière faiblissait – toute l'énergie non requise par l'ordinateur pour cogiter sur le thé était absorbée par le champ de protection pratiquement au bout du rouleau.

— Non ! insista Zaphod. Écoute Ford, je pense qu'il pourrait peut-être bien nous aider.

— Es-tu bien sûr de *penser* ça ? Je te prierais de bien choisir tes mots.

— Tu as une autre suggestion ?

— Euh, eh bien...

— O.K. Faisons cercle autour de la console centrale. Tout de suite. Allez ! Trillian ! L'Homme-singe ! Grouillons !

Ils se rassemblèrent donc autour de la console dans une grande confusion, s'assirent en cercle et (non sans se sentir supérieurement idiots) se prirent par la main. Zaphod profita de sa troisième main pour éteindre les lumières.

Les ténèbres s'emparèrent du vaisseau.

À l'extérieur, le canon Turaide continuait d'ébrécher le champ protecteur dans un grondement de tonnerre.

— Concentrez-vous, siffla Zaphod, concentrez-vous sur son nom.

— Qui est... ? demanda Arthur.

— Zaphod Beeblebrox IV.

— Quoi ?

— Zaphod Beeblebrox IV. Concentrez-vous, bon sang !

— Quatre ?

— Ouais. Écoute : moi, c'est Zaphod Beeblebrox ; mon père s'appelait Zaphod Beeblebrox II ; mon grand-père Zaphod Beeblebrox III.

— Quoi ?

— C'est à cause d'un accident entre un contraceptif et une machine à remonter le temps. Concentrez-vous, à présent !

— Trois minutes ! annonça Ford Prefect.

— Pourquoi, dit Arthur Dent, faisons-nous tout cela ?

— La ferme ! suggéra Zaphod Beeblebrox.

Trillian ne dit rien. Que pouvait-on bien dire ? songea-t-elle.

La seule lumière sur la passerelle provenait de deux pâles triangles rouges, dans le coin retiré où Marvin, l'androïde paranoïde, s'était avachi – ignorant tout et ignoré de tous – afin de se retirer dans son fort lugubre univers personnel.

Autour de la console centrale, quatre silhouettes étaient penchées, profondément concentrées, essayant d'évacuer de leur esprit les terrifiantes vibrations du vaisseau et les horribles grondements dont résonnait sa coque.

Ils se concentrèrent.

Puis ils se concentrèrent.

Puis ils se concentrèrent encore.

Les secondes s'écoulèrent.

Sur le front de Zaphod perlaient des gouttes de sueur, témoins de

sa concentration, puis de sa frustration, puis enfin de sa gêne.

Au bout du compte, il laissa échapper un cri de colère, relâcha brusquement les mains de Trillian et de Ford puis bascula rageusement l'interrupteur de l'éclairage.

— Ah, je commençais à me demander si vous n'alliez jamais allumer, dit une voix. Non, pas trop fort, je vous prie, mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient.

Quatre personnes sursautèrent sur leur siège. Lentement, ils tournèrent la tête pour regarder, bien que leur cuir chevelu eût marqué une nette tendance à vouloir rester sur place.

— Enfin. Qui vient me déranger, ce coup-ci ? » dit la petite silhouette émaciée et voûtée en surgissant d'un bosquet au bas bout de la passerelle.

Ses deux petites têtes aux cheveux filasses semblaient assez antiques pour garder le vague souvenir de la naissance des galaxies elles-mêmes. L'une dodelinait, assoupie, et l'autre les lorgnait d'un regard perçant. Si ses yeux n'étaient plus ce qu'ils étaient, alors jadis ils avaient dû être de vraies vrilles.

Zaphod bégaya nerveusement. Puis esquissa ce complexe double petit hochement de tête qui chez les Bételgeusiens est une marque de respect familial.

— Oh... euh, salut grand-papy..., dit-il dans un souffle.

Le petit vieux s'approcha. Il scrutait la pénombre. Il brandit un doigt osseux vers son arrière-petit-fils.

— Ah ! dit-il, coupant. Zaphod Beeblebrox. Le dernier de notre grande lignée. Zaphod Beeblebrox Zéro.

— Premier !

— Zéro ! cracha la silhouette.

Zaphod détestait cette voix. Elle lui avait toujours fait l'impression d'un grincement d'ongles sur le tableau de ce qu'il se plaisait à considérer comme son âme.

Il se tortilla gauchement sur son siège.

— Euh, ouais, marmonna-t-il. Euh, écoute, je suis franchement désolé pour les fleurs, j'avais bien l'intention de les envoyer mais, tu comprends, la boutique était justement à court de couronnes et...

— Tu as oublié ! trancha Zaphod Beeblebrox IV.

— Eh bien...

— Trop occupé. Jamais le temps de penser aux autres. Les vivants sont tous les mêmes.

— Deux minutes, Zaphod, murmura Ford d'une voix terrifiée.

Zaphod s'agitait nerveusement.

— Ouais, mais je comptais bien les envoyer, dit-il, et je te promets d'écrire aussi à grand-mamy sitôt que nous serons tirés de ce...

— Ta grand-mamy, répéta, rageur, le petit vieillard émacié.

— Ouais, dit Zaphod. Euh, au fait, comment va-t-elle ? Tu sais quoi, j'irai la voir. Mais d'abord, il faudrait simplement qu'on...

— *Feu* ton arrière-grand-mère et moi allons très bien, grinça Zaphod Beeblebrox IV.

— Ah. Oh.

— Mais tu nous déçois beaucoup, jeune Zaphod...

— Ouais, enfin...

Zaphod se sentait étrangement impuissant à reprendre en main la conversation et la respiration pesante de Ford à son côté lui rappelait que les secondes s'écoulaient rapidement. Bruit et vibration avaient atteint des proportions terrifiantes. Il aperçut dans la pénombre les visages blafards et figés de Trillian et d'Arthur.

— Euh, grand-papy...

— Nous avons suivi tes progrès avec un considérable abattement...

— Ouais, écoute, en ce moment justement, vois-tu...

— Pour ne pas dire un considérable dédain !

— Est-ce que tu pourrais essayer d'écouter un moment...

— Ce que je voudrais bien savoir, c'est : que comptes-tu faire dans la vie ?

— Je suis en train de me faire attaquer par une flotte de Vogons ! s'écria Zaphod.

C'était fort exagéré mais c'était aussi la première occasion qu'il avait d'évoquer le sujet des manœuvres en cours de l'autre côté.

— Voilà qui ne me surprend pas le moins du monde, marqua le petit vieillard avec un haussement d'épaules.

— Le problème, c'est que ça se produit en ce moment même, vois-tu, insista Zaphod avec fougue.

Le spectral ancêtre hocha la tête, ramassa la tasse qu'avait apportée Arthur, tasse dont il examina l'intérieur avec intérêt.

— Euh... grand-papy...

— Est-ce que tu savais », poursuivit l'aïeul fantomatique en fixant Zaphod de son regard inflexible, « que l'orbite de Bételgeuse était devenue légèrement excentrique ?

Zaphod l'ignorait et ne trouva pas l'information follement passionnante, surtout avec tout ce bruit et leur mort imminente, et tout ça.

— Euh, non... écoute, dit-il.

— Me faire retourner dans ma tombe ! » aboya l'ancêtre. Il reposa brutalement la tasse et pointa sur Zaphod un doigt tremblant, diaphane et décharné. « À cause de toi ! grinça-t-il.

— Une minute trente, marmonna Ford, la tête entre les mains.

— Ouais, bon, écoute, grand-papy, est-ce que tu peux vraiment

m'aider pasque...

— T'aider ? s'exclama l'aïeul comme si on lui avait demandé une zibeline.

— Ouais : aider et tout ça. Et tout de suite, parce que après...

— T'aider ! répéta le vieillard, comme si on lui avait demandé une zibeline sur canapé (avec des frites). Il était sidéré.

— Tu vas traîner à travers la Galaxie en compagnie de... (l'aïeul balaya l'assistance d'une main méprisante)... de tes peu recommandables amis... trop occupé pour simplement poser des fleurs sur ma tombe ; rien que des fleurs en plastique auraient suffi ; venant de toi, j'aurais même trouvé ça parfait, mais non. Monsieur est trop pris, trop moderne, trop sceptique. Jusqu'à ce qu'on se retrouve brusquement dans la panade et là, tout d'un coup, on se ramène le bec enfariné !

Il dodelina du chef (doucement, pour ne pas déranger l'autre tête, qui commençait à s'agiter).

— Eh bien, je ne sais pas mon petit Zaphod, poursuivit-il, je pense qu'il va me falloir y réfléchir.

— Une minute dix, intervint Ford d'une voix caverneuse.

Zaphod Beeblebrox IV le reluqua avec une certaine curiosité :

— Pourquoi cet homme ne cesse-t-il de parler par chiffres ?

— Ces chiffres, expliqua Zaphod, laconique, décomptent le temps qu'il nous reste à vivre.

— Oh ! » fit son arrière-grand-père. Il grommela dans sa barbe : « Ça ne me concerne pas, bien entendu... » et il s'écarta vers un coin sombre de la passerelle pour aller encore y fureter.

Zaphod qui se sentait à deux doigts de la folie se demanda si finalement il ne vaudrait pas mieux qu'il craque tout de suite.

— Grand-papy, reprit-il, ça nous concerne, nous ! Nous sommes encore en vie et nous n'allons pas tarder à la perdre.

— Bon débarras.

— Quoi ?

— À quoi et à qui peut bien servir ton existence ? Quand je pense à ce que tu as pu en faire, c'est l'expression « bâton de chaise » qui me vient immédiatement à l'esprit.

— Mais j'ai quand même été président de la Galaxie, mon vieux !

— Mouais, murmura l'ancêtre ; et quel genre de boulot est-ce là pour un Beeblebrox ?

— Eh quoi ? Rien que président, dis donc ! Et de toute la Galaxie, encore !

— Vaniteux petit mégafantoche !

Zaphod cligna des yeux, ahuri :

— Hein, quoi, qu'est-ce que tu racontes, mon vieux ? – je veux dire grand-papy.

Le petit bonhomme tout voûté s'avança d'un pas décidé vers son arrière-petit-fils et lui propulsa un vigoureux coup de pied dans le genou. Ce qui eut pour effet de rappeler à Zaphod qu'il discutait avec un spectre car il ne sentit rien du tout.

— Nous savons tous les deux ce que signifie être président, jeune Zaphod. Tu le sais parce que tu l'as été et je le sais parce que je suis mort et que cela vous ouvre de vastes perspectives. Comme on dit là-haut : « Les êtres vivants ne savent pas profiter de la vie ».

— Ouais, dit amèrement Zaphod. Très bon, très profond. Pour l'heure, j'ai autant besoin d'aphorismes que de trous dans la tête.

— Cinquante secondes, grommela Ford Prefect.

— Où en étais-je ? dit Zaphod Beeblebrox IV.

— Tu pontifiais, dit Zaphod Beeblebrox.

— Ah oui.

— Est-ce que ce type peut vraiment nous être d'une aide quelconque ? murmura calmement Ford en regardant Zaphod.

— Personne d'autre n'en est capable, chuchota Zaphod.

Ford opina avec abattement.

— Zaphod ! poursuivait le spectre. Tu es devenu président de la Galaxie pour une bonne raison. L'aurais-tu oublié ?

— Pourrions-nous remettre cette discussion à plus tard ?

— As-tu oublié ? insista le spectre.

— Ouais ! Bien sûr que j'ai oublié ! Il fallait bien que j'oublie ! Ils te sondent la cervelle avant que tu ne prennes tes fonctions, tu le sais. S'ils m'avaient trouvé dans le crâne tout plein d'idées bizarroïdes, j'étais bon pour me retrouver à la rue, sans rien d'autre qu'une grasse pension, mon équipe de secrétaires, une flotte de vaisseaux et deux gorges coupées.

— Ah ! opina le spectre avec plaisir. Tu te rappelles donc !

Il marqua une légère pause.

— Bien, dit-il ; et le vacarme cessa.

— Quarante-huit secondes, dit Ford.

Il consulta de nouveau sa montre et la tapota. Puis il leva les yeux :

— Eh, dit-il, le boucan a cessé.

Une lueur espiègle rayonna dans les petits yeux verts du fantôme :

— J'ai ralenti le temps pour quelques instants, expliqua-t-il. Quelques instants seulement, entendons-nous. Je m'en voudrais que vous manquiez tout ce que j'ai à vous dire.

— Bon. Écoute-moi un peu, espèce de vieille chauve-souris diaphane ! » s'exclama Zaphod en bondissant de son siège. « A) Merci d'avoir suspendu le temps, bravo, super, extra mais B) l'homélie, non merci. Compris ? J'ignore ce qu'est cette grande chose que je suis

censé accomplir mais j'ai comme l'impression que je ne devais pas la connaître. Et là, je ne suis plus d'accord, vu ?

« Mon ancien moi savait. Mon ancien moi se méfiait. Jusque-là, impec. Sauf que mon ancien moi se méfiait tellement qu'il est allé voir dans son propre ciboulot – mon propre ciboulot – pour y boucler les parties qui savaient et se méfiaient, parce qu'il aurait suffi de ça pour que je ne sois plus capable de devenir président et surtout de voler cet astronef, ce qui devait être la partie la plus importante de l'opération.

« Mais ce moi antérieur s'est tué, n'est-ce pas, en modifiant ainsi mon cerveau. D'accord, c'était son propre choix. Ce nouveau moi avait ses propres choix à faire et par une étrange coïncidence, ces choix impliquaient de ne pas savoir, de ne pas se méfier de toute l'affaire. C'est ce qu'il voulait. C'est ce qu'il a eu.

« Sauf que cet ancien moi a essayé de garder le contrôle, en me laissant pour ce faire des instructions dans la portion de mon cerveau qu'il avait verrouillée. Eh bien, moi je n'ai pas envie de les connaître ; je n'ai pas la moindre envie de les entendre. Voilà mon choix. Je n'ai nullement envie d'être la marionnette de quiconque. En particulier de moi-même.

Zaphod frappa la console avec fureur, ignorant les regards éberlués tournés vers lui.

— Mon ancien moi est bien mort ! délirait-il. Il s'est suicidé ! Les morts ne devraient pas rester traîner dans les jambes des vivants !

— Et malgré tout, tu viens m'implorer de te tirer de la mouise, remarqua le fantôme.

— Ah, dit Zaphod en se rasseyant, eh bien, là c'est différent, non ?

Il esquaissa un sourire à l'adresse de Trillian.

— Zaphod, coupa l'apparition, je crois bien que la seule raison pour laquelle je gâche ma salive avec toi, c'est parce qu'étant mort, je ne vois pas ce que je pourrais bien faire d'autre.

— O.K., dit Zaphod, alors pourquoi ne pas me dire quel est ce grand secret ? Allez, vas-y. Chiche.

— Zaphod, lorsque tu étais président de la Galaxie, tout comme Yooden Vranx avant toi, tu savais bien que le président n'est rien. Un leurre. Derrière, quelque part dans l'ombre, se trouve un autre homme, ou un être, enfin quelque chose doté du pouvoir ultime. Cet homme, cet être ou ce quelque chose, c'est à toi de le trouver – trouver qui dirige la Galaxie et, nous le suspectons, les autres. Peut-être tout l'Univers.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? s'exclama le fantôme, étonné. Pourquoi ? Enfin, regarde un peu autour de toi, mon garçon, tout cela te semble-t-il bien parti ?

— Pour moi, ça va.

Le vieux spectre le fusilla du regard.

— Je ne discuterai pas avec toi. Tu vas te contenter de piloter ce vaisseau à générateur d'improbabilité jusqu'à sa destination. Tu vas le faire. Et ne t'imaginer pas que tu puisses y couper. Le champ d'improbabilité te dirige ; il te tient... Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il était en train de tapoter sur un des terminaux d'Eddie, l'ordinateur de bord. Zaphod lui expliqua.

— Et que fait-il ?

— Il essaie, répondit Zaphod avec une merveilleuse retenue, de faire du thé.

— Bien, dit l'arrière-grand-père, à la bonne heure. À présent, Zaphod (il s'était tourné vers lui, le doigt brandi), j'ignore si tu seras vraiment capable de réussir dans ta tâche. Mais je doute que tu puisses y couper. De toute manière, je suis mort depuis trop longtemps et je suis bien trop fatigué pour m'occuper de tout ça avec autant de zèle qu'autrefois. Si je t'aide à présent, c'est essentiellement parce que je ne peux pas me faire à l'idée de vous voir, toi et tes amis à la page, venir traîner là-haut. Compris ?

— Ouais. Merci tout plein.

— Oh, et... Zaphod ?

— Euh, Oui ?

— Si jamais à l'avenir tu t'aperçois que t'as encore besoin d'aide, tu vois, si jamais tu as des ennuis, ou besoin d'un petit coup de main pour te tirer d'un mauvais pas...

— Ouais ?

— Je t'en prie, surtout n'hésite pas à aller te faire voir.

En l'espace d'une seule seconde, un éclair jaillit des mains ratatinées du vieux spectre pour aller frapper l'ordinateur, le spectre s'évanouit, la passerelle s'emplit de volutes de fumée et le *Cœur-en-Or* fit un incommensurable saut à travers les dimensions de l'espace et du temps.

Chapitre 3

Dix années de lumière plus loin, le sourire de Gag Halfrunt se retroussa de plusieurs crans. Alors qu'il contemplait sur son visio-écran le spectacle, relayé à travers le sub-éther depuis le pont du vaisseau vagon, il put voir se déchirer les ultimes lambeaux du champ de force du *Cœur-en-Or* puis le vaisseau lui-même s'évanouir dans une bouffée de fumée.

Bien, songea-t-il.

La fin des tout derniers survivants de la démolition ordonnée par lui de la planète Terre, songea-t-il.

Le terme définitif de cette dangereuse (pour la profession de psychiatre) et subversive (toujours pour la profession de psychiatre) expérience destinée à trouver la question correspondant à la réponse à la Question fondamentale de la Vie, de l'Univers et du Reste, songea-t-il.

Il y aurait fête ce soir chez ses collègues, et dès le lendemain matin, tous allaient retrouver leurs malheureux, perplexes et fort juteux patients, bien confortés de savoir qu'on n'était pas près de découvrir une bonne fois pour toutes le vrai sens de la vie, songea-t-il.

— Toujours encombrante la famille, n'est-ce pas ? remarqua Ford lorsque la fumée commença à se dissiper.

Il s'interrompit, regarda autour de lui :

— Mais où est Zaphod ?

Arthur et Trillian regardèrent autour d'eux, ahuris. Livides et choqués, ils étaient bien incapables de savoir où était passé Zaphod.

— Marvin, demanda Ford. Où est Zaphod ?

L'instant d'après, il demanda :

— Où est Marvin ?

Le coin du robot était vide.

Plongé dans un parfait silence, le vaisseau reposait dans les épaisses ténèbres de l'espace ; simplement agité parfois d'un imperceptible roulis. Tous les instruments étaient morts, tous les écrans étaient morts. Ils consultèrent l'ordinateur. Celui-ci leur dit :

— Veuillez m'excuser de cet arrêt momentané de mes communications. En attendant, voici un peu de musique légère.

Ils coupèrent la musique légère.

Ils fouillèrent chaque recoin du vaisseau, en proie à une surprise et une inquiétude croissantes : nulle part le moindre signe de Zaphod

ou de Marvin. L'un des derniers endroits qu'ils inspectèrent fut le petit renfoncement où se trouvait la machine Nutri-Matic.

Dans la fente distributrice du synthétiseur de boisson Nutri-Matic se trouvait un petit plateau sur lequel étaient posés, sur leur soucoupe, trois tasses en porcelaine de Chine, un pot de lait en porcelaine, une théière d'argent emplie du meilleur thé qu'Arthur ait jamais eu l'occasion de goûter et un petit billet sur lequel était inscrit : « Un instant, s'il vous plaît. »

Chapitre 4

Bêta de la Petite Ourse serait, au dire de certains, l'un des coins les plus consternants de tout l'Univers connu.

Bien que l'endroit fût insupportablement rupin, atrocement ensoleillé et plus bourré de gens superbement merveilleux qu'une grenade ne l'est de pépins, il n'empêche que lorsque *Playbestiole* titra l'un de ses derniers articles : « Si vous êtes fatigué de Bêta de la Petite Ourse, vous êtes fatigué de la vie », le taux des suicides quadrupla en l'espace d'une nuit.

Même s'il n'y a pas de nuit à proprement parler sur Bêta de la Petite Ourse.

Bêta est une planète de la Zone occidentale qui, par un caprice inexplicable (et quelque peu suspect) de la topographie, est presque exclusivement formée de plages subtropicales. Par un caprice tout aussi suspect de la relativité temporelle, on s'y trouve presque toujours le samedi après-midi, juste avant la fermeture des bars de la plage^[1].

Aucune explication cohérente d'un tel état de fait n'a pu jusqu'à présent être fournie par les formes de vie dominantes de Bêta de la Petite Ourse, lesquelles passent le plus clair de leur temps à rechercher l'élévation spirituelle en faisant des ronds dans les piscines et en invitant les Enquêteurs officiels du service de Surveillance géotemporelle galactique à « venir passer une bonne anomalie diurne ».

Bêta de la Petite Ourse ne possède qu'une seule ville digne de ce nom et encore est-ce simplement parce que la densité des piscines y est plus élevée que la moyenne.

En arrivant à Lumièreville par la voie des airs – et il n'y a pas d'autre moyen d'y arriver : ni routes ni port ; si vous ne volez pas, personne ne voudra de vous à Lumièreville – vous comprendrez l'origine de son nom : ici, le soleil brille de tout son éclat, il scintille sur l'eau des piscines, se reflète sur les boulevards immaculés bordés de palmiers, luit sur les vigoureuses silhouettes bronzées qui y déambulent, étincelle sur les villas, les pistes d'atterrissage écrasées de lumière, les bars de la plage et ainsi de suite.

Et plus précisément, il brille sur un édifice, un vaste et somptueux édifice formé de deux blanches tours de trente étages reliées par une passerelle à mi-hauteur.

L'édifice abrite un livre et s'il fut construit ici, c'est à la suite d'un

extraordinaire procès en plagiat gagné par les éditeurs dudit livre contre un fabricant de flocons d'avoine.

Le livre est un guide ; un guide touristique.

C'est l'un des plus remarquables et sans doute le plus réussi de tous les livres jamais publiés par les grands éditeurs de la Petite Ourse – plus populaire que *La Vie commence à cinq heures cinquante*, mieux vendu que *La Théorie du trou noir, un itinéraire personnel*, par Teraroplopla Eccentrica (la fameuse prostituée à trois seins d'Éroticon Six) et même plus controversé que le dernier titre à scandale du philosophe Oolan Colluphid : *Tout ce que vous n'avez jamais voulu savoir sur le sexe tout en étant bien obligé de le trouver*.

Et, auprès de bon nombre de civilisations parmi les plus peinarde des confins orientaux de l'Anneau galactique, ce livre a même supplanté depuis longtemps la grande *Encyclopædia Galactica* comme dépositaire classique de la sagesse et de la connaissance car, malgré ses nombreuses omissions, son texte largement apocryphe – ou du moins considérablement inexact – il n'en surpasse pas moins les ouvrages antérieurs et plus classiques sur deux points importants : primo, il est légèrement moins cher et secundo, sur sa couverture on peut lire en larges lettres amicales la mention :

PAS DE PANIQUE !

Il s'agit bien sûr de cet inestimable compagnon pour tous ceux qui veulent découvrir les merveilles de l'Univers connu avec moins de trente dollars altaïriens par jour, le *Guide du routard galactique*.

Si vous vous tenez le dos tourné à l'entrée principale des bureaux du *Guide* (à supposer qu'ayant déjà atterri, vous ayez déjà piqué une tête et pris une bonne douche pour vous rafraîchir), et que vous vous dirigez vers l'est, vous allez longer les frondaisons du boulevard des Lumières, stupéfié, à n'en pas douter, par l'or pâle des plages qui s'étendent à votre gauche, étonné par les évolutions des paraplanchistes lévitant, comme si de rien n'était, à soixante centimètres au-dessus des vagues, surpris – puis quelque peu irrité – par les palmiers géants qui vaguement fredonnent de petits riens à longueur de journée – autant dire continuellement. Si donc vous allez jusqu'au bout du boulevard des Lumières, vous pénétrerez alors dans le quartier Lalamatin, quartier des boutiques, des arbres à came et des terrasses de bistrot où tous les Gens-Bêtans aiment à venir se délasser après une dure journée de délassement sur la plage.

Le quartier Lalamatin est l'un de ces rares secteurs à ne pas baigner dans un perpétuel samedi après-midi – il baigne à la place dans la fraîcheur d'un perpétuel samedi en début de soirée.

Derrière, on trouve les boîtes de nuit.

Si, en ce jour particulier, cet après-midi, ce début de soirée, appelez-le comme vous voulez, vous vous étiez approché de la seconde terrasse de bistrot sur la droite, vous auriez pu y découvrir la foule habituelle de Gens-Bêtans attablés à discuter en buvant, l'air très détendu, tout en reluquant, mine de rien, la montre du voisin pour essayer de voir ce qu'elle vaut.

Vous y auriez vu également un couple de routards algoliens passablement dépenaillés, récemment débarqués d'un méga-cargo artcturien à bord duquel ils avaient passé quelques jours, à la dure. Deux astrostoppeurs fâchés et surpris de découvrir qu'ici, en vue même de l'immeuble du *Guide du routard galactique*, un simple verre de jus de fruits coûtait l'équivalent de soixante dollars altaïriens.

— Vendus ! » dit amèrement l'un des deux.

Si, à ce moment, votre regard s'était porté deux tables plus loin, vous y auriez découvert Zaphod Beeblebrox, assis l'air très étonné et passablement confus.

La raison de cette confusion étant que cinq secondes plus tôt, il était encore assis sur le pont de l'astronef le *Cœur-en-Or*.

— Complètement vendus, répéta la voix.

Du coin de l'œil, Zaphod considéra avec quelque nervosité les deux routards dépenaillés assis à la table voisine. Où diable était-il ? Comment fichtre avait-il atterri là ? Et où était le vaisseau ? Sa main tâta le bras du fauteuil sur lequel il était assis puis effleura la table devant lui. L'un et l'autre semblaient parfaitement solides. Il resta rigoureusement immobile.

— Comment peut-on venir s'asseoir pour écrire un guide du routard dans un endroit pareil ? poursuivait la voix. Enfin, regarde ! Mais regarde-moi ça !

Zaphod regarda. Joli coin, se dit-il. Mais où ? Et pourquoi ?

Il alla pêcher dans sa poche sa paire de lunettes de soleil. Dans cette même poche il sentit le contact d'un objet métallique inconnu, lisse et dur, et particulièrement pesant. Il le sortit afin de l'examiner. Cligna des yeux, surpris. Où avait-il pu dégotter ça ? Il le renfournâ dans sa poche et chaussa les lunettes, irrité de découvrir que l'objet métallique en avait rayé l'un des verres. Enfin, il se sentait quand même mieux avec. Il s'agissait en effet d'une paire Joo Janta 200 Super Chromatic Peril Sensitive, spécialement conçues pour aider les gens à affronter le danger d'une manière détendue : au premier signe de trouble, leurs verres virent en effet au noir absolu, évitant par là même à leur porteur de distinguer quoi que ce soit qui pût l'alarmer.

Hormis la rayure, les lunettes de Zaphod étaient parfaitement claires. Il se détendit. Tout juste.

Le routard en colère continuait de fusiller du regard son verre de jus de fruits monstrueusement hors de prix.

Il grommela : « Voilà bien la pire chose qui ait pu arriver au *Guide*, de venir s'installer sur Bêta de la Petite Ourse : ils se sont tous ramollis. Tu sais quoi, j'ai même entendu dire qu'ils avaient synthétisé dans l'un de leurs bureaux un univers entièrement électronique, rien que pour pouvoir aller y faire leurs enquêtes dans la journée et continuer quand même à sortir tous les soirs. Même si journée et soirée n'ont pas grand sens ici.

Bêta de la Petite Ourse, songea Zaphod. Au moins savait-il enfin où il se trouvait. Il supposa qu'il devait mettre la chose sur le compte de son cher arrière-grand-père. Mais pourquoi ?

Pour sa plus grande confusion, une idée jaillit alors dans son esprit. Elle était fort claire et distincte et il en était à présent venu à reconnaître ce genre de pensées pour ce qu'elles étaient : son instinct lui dictait d'y résister. Car il s'agissait d'émanations de ce conditionnement jadis implanté dans les sombres tréfonds de son âme.

Il demeura donc assis sans bouger, ignorant furieusement cette idée. Elle le titilla. Il l'ignora. Elle le titilla. Il l'ignora. Elle le titilla. Il y céda.

Et merde, pensa-t-il, laisse-toi aller. Il se sentait trop épuisé, trop perdu et affamé pour résister. Il ne savait même pas à quoi pouvait bien rimer cette idée.

Chapitre 5

« Allô ? Oui ? Ici Megadodo Publications, l'éditeur du *Guide du routard galactique*, l'ouvrage le plus absolument remarquable de tout l'Univers connu, que puis-je pour vous ? » dit l'insecte aux grandes ailes roses dans l'un des soixante-dix téléphones alignés sur le vaste comptoir chromé de la réception en bas des bureaux du *Guide du routard galactique*.

Il papillonnait des ailes tout en roulant des yeux, fusillant du regard le tas de crasseux agglutinés dans le hall qui tachaient les tapis et laissaient leurs marques de doigts sales sur le mobilier. Il adorait travailler pour le *Guide du routard galactique* ; si seulement on avait trouvé moyen de se débarrasser de tous ces astrostoppeurs. N'étaient-ils pas censés traîner leurs guêtres dans quelque lointain astroport crasseux, ou quoi ? Malheureusement, la plupart d'entre eux semblaient s'être donné le mot pour venir traîner leurs guêtres dans cet impeccable et somptueusement immaculé salon de réception juste après avoir traîné dans les plus crasseux des astroports. Et ils n'arrêtaient pas de se plaindre. L'insecte en frémissait des ailes.

« Quoi ? lança-t-il dans le combiné. Mais oui, j'ai bien transmis votre message à M. Zarniwoop mais je crains qu'il ne soit difficile à joindre dans l'immédiat. Il est en déplacement intergalactique. »

Il brandit un tentacule irrité à l'adresse de l'un des crasseux personnages qui essayait avec colère d'attirer son attention. Le tentacule irrité engageait vivement le crasseux personnage à lire attentivement la note affichée sur le mur à sa gauche, au lieu d'interrompre une importante communication téléphonique.

« Mais si, poursuivit l'insecte, il est bien dans son bureau mais il est quand même en déplacement intergalactique. C'est cela, merci beaucoup d'avoir appelé. »

Il raccrocha brutalement.

« Lisez la notice », dit-il au personnage en colère qui tentait de se plaindre de l'un des plus absurdes et dangereux exemples d'information erronée qu'il avait eu l'occasion de trouver dans le *Guide*.

Le *Guide du routard galactique* est le compagnon indispensable de tous ceux qui ont à cœur de trouver un sens à la vie dans un Univers infiniment complexe et confondant car, sans pouvoir être une mine de renseignements universelle, il avait néanmoins la rassurante prétention, lorsqu'il se trompait, de se tromper *totale*ment. En cas de

décalage manifeste, c'était toujours la réalité qui avait tort.

Tel était le sens profond de la notice. On y lisait :

LE GUIDE EST EXACT.
LA RÉALITÉ EST BIEN SOUVENT ERRONÉE.

Le fait avait conduit à quelques conséquences remarquables : par exemple, lorsque les rédacteurs du *Guide* avaient été poursuivis par les familles de ceux qui étaient morts pour avoir pris à la lettre l'article sur la planète Tron (dont le libellé était : « Le Hanneton glouton de Tron fait le régal des touristes de passage » quand il fallait lire : « Le Hanneton glouton de Tron fait *son* régal des touristes de passage »), ils avaient argué que la première version de cette phrase leur paraissait esthétiquement plus plaisante, et cité donc en conséquence un poète qualifié pour qu'il vienne témoigner sous serment que la beauté était la vérité et la vérité la beauté, espérant par là même prouver qu'en l'espèce, le véritable coupable était la Vie elle-même, pour avoir failli à se montrer à la fois belle et vraie. Les juges soutinrent ce point de vue et, dans un poignant discours, accusèrent la Vie elle-même d'outrage à la Cour et s'empressèrent donc de la confisquer à tous les membres de l'assistance avant de lever la séance pour aller passer une agréable soirée à l'ultragolf.

Zaphod Beeblebrox pénétra dans le hall. Il se dirigea à grandes enjambées vers l'insecte réceptionniste.

— O.K., lança-t-il. Où est Zarniwoop ? Trouvez-moi Zarniwoop.

— Pardon, monsieur ? » dit l'insecte, glacial. Il n'appréciait guère d'être interpellé sur ce ton.

— Zarniwoop. Allez le chercher, vu ? Tout de suite.

— Eh bien, monsieur, coupa la fragile petite créature, gardons notre sang-froid, je vous prie...

— Écoutez, dit Zaphod, le sang-froid, j'en ai jusque-là, pigé ? J'en ai tellement, du sang-froid, que je pourrais vous conserver une pièce de viande un mois durant. Je me sens tellement détendu que j'ai du mal à retenir mon froc. Alors vous vous grouillez avant que je craque ?

— Eh bien, si vous me laissiez vous expliquer, *cher* monsieur », dit l'insecte en battant du plus irascible des tentacules à sa disposition. « Je crains que ce ne soit pas possible dans l'immédiat vu que M. Zarniwoop est en déplacement intergalactique.

Diable, songea Zaphod.

— Quand doit-il rentrer ? s'enquit-il.

— Rentrer, monsieur ? Mais il est dans son bureau.

Zaphod se tut, le temps d'essayer de débroussailler dans son esprit cette notion bien particulière. Sans succès.

— Ce rat est en déplacement intergalactique... dans son *bureau* ?

Il se pencha pour agripper l'irascible tentacule.

— Écoute bien, trois-yeux, dit-il, essaie pas de jouer au plus fin avec moi. J'ai déjà trouvé plus bizarre en cadeau dans mes paquets de céréales.

— Eh bien, pour qui te prends-tu, chéri ? » s'irrita l'insecte en battant rageusement des ailes. « Zaphod Beeblebrox ou quoi ?

— Compte donc les têtes, éructa Zaphod à voix basse.

L'insecte lorgna vers lui. Lorgna de nouveau.

— Vous êtes vraiment Zaphod Beeblebrox ? couina-t-il.

— Ouai, dit Zaphod. Mais le clame pas sur les toits ou ils vont tous en vouloir un.

— *Le* Zaphod Beeblebrox ?

— Non. Rien qu'un Zaphod Beeblebrox. On t'a pas dit que j'étais livré par paquets de six ?

L'insecte tressaillit de tous ses tentacules.

— Mais monsieur, grinça-t-il, je viens de l'entendre à la Sub-Etha radio : ils disaient aux informations que vous étiez mort...

— Ouais, c'est bien exact, observa Zaphod. N'empêche que je bouge encore. Bon, alors où puis-je trouver Zarniwoop ?

— Eh bien monsieur, ses bureaux sont au quinzième étage mais...

— Mais il est en déplacement intergalactique, je sais. Dites-moi plutôt comment je fais pour le joindre.

— Les Allègres Transports Verticaux de la Compagnie cybernétique de Sirius sont dans le coin, là-bas au bout, monsieur. Mais monsieur...

Zaphod y partait déjà. Il se retourna.

— Ouais ?

— Puis-je vous demander pour quelle raison vous désirez voir M. Zarniwoop ?

— Mouais », dit Zaphod qui n'était pas lui-même très fixé sur la question. « Je me suis dit comme ça qu'il fallait que je le voie.

— Pardon ?

Zaphod se pencha, prit une mine de conspirateur, et expliqua :

— Je venais tout juste de me matérialiser à la terrasse d'un de vos cafés à la suite d'une dispute avec le spectre de mon arrière-grand-père. À peine étais-je arrivé que mon ancien moi (celui-là même qui m'avait opéré le cerveau) jaillit sous mon crâne en disant : « Va voir Zarniwoop. » Je n'ai personnellement jamais entendu parler de ce loustic. Voilà tout ce que je sais. Ça et le fait que je dois retrouver l'homme qui dirige l'Univers.

Il cligna de l'œil.

— Mon cher monsieur Beeblebrox, dit l'insecte avec un étonnement respectueux, vous êtes tellement bizarre que vous devriez

jouer dans les films.

— Ouai, dit Zaphod en tapotant la chose sur une de ses roses ailes diaprées. Et toi, bébé, tu mériterais de faire ta place dans la réalité.

L'insecte marqua une légère pause pour se remettre de toute cette agitation puis il tendit un tentacule pour décrocher l'un des téléphones qui venait de se mettre à sonner.

Une main de métal le retint.

— Excusez-moi, dit le propriétaire de la main de métal, avec une voix qui aurait fait s'effondrer en larmes tout insecte en de plus sentimentales dispositions.

Mais ce n'était pas le cas de cet insecte. Et en plus, il ne pouvait pas encadrer les robots.

— Oui *monsieur*, dit-il sèchement, puis-je vous aider ?

— J'en doute, dit Marvin.

— Eh bien, dans ce cas, si vous voulez bien m'excuser...

Six des téléphones sonnaient à présent. Un million de choses réclamaient son attention.

— Personne ne peut m'aider, psalmodia Marvin.

— Bien sûr, monsieur, eh bien...

— Ce n'est pas que quiconque ait jamais essayé...

L'étreinte se relâcha et la main retomba mollement au côté du robot. Sa tête s'inclina très légèrement.

— Pas possible, dit amèrement l'insecte.

— Qui voudrait perdre son temps à aider un vulgaire robot domestique, je vous le demande ?

— Je suis désolé, monsieur, si...

— Je veux dire, quel est le bénéfice à se montrer aimable ou secourable envers un robot s'il n'est même pas équipé de circuits de gratitude ?

— Parce que... vous n'en avez aucun ? dit l'insecte, apparemment incapable d'abandonner une telle conversation.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de le découvrir, l'informa Marvin.

— Écoutez, dans ce cas, espèce de misérable tas de boulons mal ajustés...

— N'allez-vous même pas me demander ce que je veux ?

L'insecte s'interrompt. Il darda sa longue et mince langue, se lécha les yeux, et la ravalait.

— Est-ce que ça en vaut vraiment la peine ?

— Y a-t-il vraiment quelque chose qui vaille la peine ? s'empressa de remarquer Marvin.

— *Enfin – qu'est – ce – que – vous – voulez ?*

— Je cherche quelqu'un.

— Qui ? siffla l'insecte.

— Zaphod Beeblebrox, dit Marvin. Il est là, justement.

L'insecte en tremblait de rage. C'est tout juste s'il pouvait encore parler.

— Alors pourquoi me l'avoir demandé à *moi* ? glapit-il.

— Je cherchais simplement quelque chose à qui parler, expliqua Marvin.

— Quoi ?

— Pathétique, non ?

Et dans un ample grincement de rouages, Marvin fit demi-tour et repartit en cahotant. Il rattrapa Zaphod qui se dirigeait vers les ascenseurs. Zaphod virevolta, surpris.

— Eh ?... Marvin ? Marvin ! Comment êtes-vous arrivé ici ?

Et Marvin fut contraint de lui faire un aveu pour lui bien difficile :

— Je ne sais pas.

— Mais...

— À un moment donné, j'étais assis dans votre vaisseau, considérablement déprimé, le moment suivant, je me retrouve debout ici, complètement désespéré. Un champ d'improbabilité, je suppose.

— Ouais, observa Zaphod. Je suppose que mon arrière-grand-père vous aura expédié pour me tenir compagnie. » (Merci tout plein, papy ! ajouta-t-il dans sa barbe. Puis à voix haute :) « Alors, comment va ?

— Oh ! bien, dit Marvin. Pour autant qu'on puisse se sentir bien dans ma peau, ce qui n'est personnellement pas mon cas.

— Ouais, bon, dit Zaphod tandis que s'ouvraient les portes de l'ascenseur.

— Bonjour ! » lança la cabine d'une voix suave. « Je vais être votre ascenseur pour la durée de ce parcours jusqu'à l'étage de votre choix. La Compagnie cybernétique de Sirius m'a conçu pour vous conduire, cher visiteur, dans les bureaux du *Guide du routard galactique*. Si, une fois à destination, vous avez apprécié ce trajet que j'espère aussi rapide qu'agréable, je ne saurais trop vous engager à essayer quelques-uns de nos autres modèles récemment installés pour desservir les bureaux du service des Contribuables galactiques, les Petits Pots Bébé-Babil ainsi que l'Établissement psychiatrique d'État de Sirius dans lequel quantité d'ex-cadres de la Cybernétique de Sirius seront ravis de recevoir votre visite, vos témoignages de sympathie et de bonnes nouvelles du monde extérieur.

— Ouais, dit Zaphod en pénétrant dans la cabine. Et qu'est-ce que tu sais faire d'autre, à part causer ?

— Je monte, dit l'ascenseur. Ou je descends. C'est selon.

— Parfait, dit Zaphod. Eh bien nous allons monter.

— Ou descendre, lui rappela l'ascenseur.

— Ouais, c'est ça ; eh bien monte, s'il te plaît.

(Un moment de silence.)

— La descente est également très chouette, suggéra l'ascenseur, plein d'espoir.

— Ah ouais ?

— Super.

— Bon, dit Zaphod. Et maintenant, vas-tu nous monter ?

— Puis-je vous demander », s'enquit la cabine de sa voix la plus douce, la plus raisonnable, « si vous avez bien envisagé toutes les possibilités que la descente serait susceptible de vous offrir ?

Zaphod se frappa l'une des têtes contre la cloison de la cabine. Il n'avait pas besoin de ça, songea-t-il, il n'en avait vraiment pas besoin. Il n'avait pas demandé à être ici. Si on lui avait en fait demandé son avis à cet instant précis, sans doute aurait-il répondu qu'il préférerait être allongé sur la plage, en compagnie d'une bonne cinquantaine de beautés féminines et d'une petite équipe d'experts exclusivement chargés de découvrir de nouveaux moyens de lui être agréable, ce qui était sa réponse habituelle. À quoi il aurait probablement ajouté quelque remarque passionnée sur la question de la nourriture.

Une chose en tout cas qu'il n'avait pas envie de faire, c'était de traquer l'homme qui dirigeait l'Univers et qu'à son humble avis on pouvait bien laisser continuer de faire son boulot, vu que si ce n'était pas lui, ce serait un autre. Et par-dessus tout, il n'avait aucune envie de rester dans un immeuble de bureaux à discuter avec une cabine d'ascenseur.

— Quel genre de possibilités ? dit-il avec lassitude.

— Eh bien (et la voix se fit coulante comme du miel sur des biscuits), il y a le sous-sol, les archives, la chaufferie... euh... (une pause)... rien de particulièrement folichon, je l'admets, mais il y a d'autres choix...

— Par saint Zarquon ! grommela Zaphod ; est-ce que j'ai demandé à tomber sur un ascenseur existentiel ?

Il martela des poings la cloison.

— Mais qu'est-ce qui lui prend à ce machin ? éructa-t-il.

— Il n'a pas envie de monter, dit simplement Marvin. Je crois bien qu'il a peur.

— Peur ? s'écria Zaphod. Mais de quoi ? De l'altitude ? Un ascenseur qui a peur de l'altitude ?

— Non, répondit la cabine sur un ton penaud : de l'avenir...

— De *l'avenir* ? s'exclama Zaphod. Mais qu'est-ce qu'il veut, ce tordu ? Un plan retraite ?

À cet instant, un grand tumulte éclata derrière eux dans le hall de la réception, tandis que des murs qui les entouraient leur provenaient un bruit de machines soudain mises en branle.

— Nous sommes tous capables de voir dans l'avenir », bredouilla l'ascenseur avec ce qui ressemblait fort à de la terreur, « cela fait partie intégrante de notre programmation.

Zaphod jeta un oeil à l'extérieur : une foule agitée s'était rassemblée près de la batterie d'ascenseurs, avec force cris et poings brandis.

Toutes les cabines de l'immeuble étaient en train de descendre. À toute vitesse.

Il se rengouffra dans la cabine.

— Marvin, forcez-moi donc cet ascenseur à monter, voulez-vous ? Il faut absolument qu'on mette la main sur Zarniwoop.

— Pourquoi ? demanda Marvin, lugubre.

— Je ne sais pas, dit Zaphod, mais si jamais je le trouve, il ferait mieux d'avoir une bonne raison pour que j'aie voulu le voir.

Les ascenseurs modernes sont d'étranges et complexes entités. Les antiques treuils électriques et les machines du genre « charge-maximum-8-personnes » ont autant de rapport avec les Allègres Transports Verticaux de la Compagnie cybernétique de Sirius que trois calebasses fêlées n'en ont avec toute l'aile ouest de l'Établissement psychiatrique d'État de Sirius.

Cela parce qu'ils opèrent selon le curieux principe de la « perception temporelle défocalisée ». En d'autres termes, ils ont la capacité de discerner vaguement le futur proche, ce qui permet à la cabine de se trouver au bon étage, prête à vous charger, avant même que vous n'ayez eu simplement l'idée de l'appeler, éliminant ainsi toutes ces laborieuses corvées (bavarder, patienter, lier amitié) auxquelles se trouvaient jusque-là contraints les gens en attendant l'ascenseur.

Fort naturellement, bien des ascenseurs, devenus imbus de leur intelligence et de leur prescience, en venaient à ressentir quelque trouble frustration à passer stupidement leur temps à monter et descendre, monter et descendre et d'aucuns, après avoir caressé le fugace désir de glisser latéralement, en manière de révolte existentielle, exigeaient d'être partie prenante dans le processus de décision et finissaient par aller occuper les sous-sols. Pour y boudier.

Tout astropasseur sans le sou en visite sur l'une quelconque des planètes du système de Sirius peut de nos jours se faire sans problème un blé noir en travaillant comme conseiller psychologique pour ascenseur névrosé.

Au quinzième étage, les portes de la cabine s'ouvrirent avec violence.

— Quinzième, annonça la cabine, et dites-vous bien que tout ça, c'est par pure amitié pour votre robot.

Zaphod et Marvin se propulsèrent hors de la cabine qui claqua instantanément ses portes derrière eux et s'empressa de redescendre aussi vite que le permettait son mécanisme.

Sur ses gardes, Zaphod jeta un coup d'œil circulaire. Le corridor était désert et silencieux : nul indice lui permettant de savoir où trouver Zarniwoop. Toutes les portes donnant sur le couloir étaient anonymes et closes.

Ils se trouvaient non loin de la passerelle qui reliait les deux tours. Par une large baie vitrée, le radieux soleil de Bêta de la Petite Ourse déversait des tombereaux de lumière parmi laquelle dansaient de petits grains de poussière. Une ombre fugace fila dans les rayons.

— Sacqués sans douceur par un ascenseur censé vous servir, ça c'est sec, marmonna Zaphod (qui n'en menait pas bien large).

Ils regardaient chacun dans chaque direction.

— Vous savez quoi, Marvin... ? dit Zaphod.

— Plus que vous ne pouvez l'imaginer.

— Je suis sûr et certain que cette tour ne devrait pas trembler, termina Zaphod.

Ce n'avait été qu'un léger frémissement perçu à travers la semelle de ses chaussures – frémissement suivi d'un second. Dans les rayons de soleil, les grains de poussière dansèrent avec plus d'entrain. Une autre ombre fila.

Zaphod contempla le sol.

— Soit, dit-il sans grande conviction, ils ont inventé une espèce de vibromasseur pour tonifier les muscles du personnel pendant les heures de bureau, soit...

Il marcha jusqu'à la fenêtre et trébucha soudain car à cet instant précis sa paire Joo Janta 200 Super Chromatic Peril Sensitive avait viré au noir complet. Une ombre massive fila en vrombissant.

Zaphod arracha ses lunettes de soleil et à ce moment précis, l'édifice fut secoué par un grondement de tonnerre.

Il bondit jusqu'à la fenêtre :

— ... soit nous sommes bombardés !

Un nouveau rugissement ébranla tout le bâtiment.

— Qui dans la Galaxie voudrait bombarder une maison d'édition ? demanda Zaphod mais il n'entendit pas la réponse de Marvin car à ce moment le bâtiment trembla sous une autre attaque.

En titubant, il essaya de regagner l'ascenseur – vaine manœuvre, se rendait-il bien compte, mais la seule qui lui soit venue à l'esprit.

Soudain, à l'extrémité du corridor qui débouchait à angle droit du leur, il aperçut brièvement une silhouette. Celle d'un homme. L'homme l'avait également aperçu.

— Beeblebrox, ici ! s'écria-t-il.

Zaphod lui jeta un œil méfiant tandis qu'une nouvelle

déflagration ébranlait à nouveau tout l'édifice.

— Non, s'écria Zaphod, Beeblebrox, c'est ici ! Et vous, qui êtes-vous ?

— Un ami ! rétorqua l'homme.

Il se précipita vers Zaphod.

— Ah ouais ? L'ami de quelqu'un en particulier ou bien est-ce une disposition générale ?

L'homme déboula du bout du couloir dont le sol ondulait comme une couverture en folie sous ses pieds. Il était trapu, massif, tanné et ses vêtements donnaient l'impression d'avoir déjà fait deux fois le tour de la Galaxie (avec leur propriétaire à l'intérieur).

— Savez-vous, lui cria dans l'oreille Zaphod quand il fut à portée, que votre immeuble est en train de se faire bombarder ?

L'homme indiqua qu'il était au courant.

Le jour s'obscurcit soudain.

S'étant tourné vers la fenêtre pour en savoir la raison, Zaphod découvrit bouche bée un énorme astronef fuselé, couleur vert-de-gris, en train de longer lentement l'immeuble. Deux autres le suivaient.

— Le gouvernement que vous avez lâché est venu vous chercher, Zaphod, siffla l'homme. Ils vous ont dépêché une escadrille de Chasseurs de Frogstar !

— Les Chasseurs de Frogstar ? bredouilla Zaphod. Saint Pozyum !

— Vous saisissez le topo ?

— Et c'est quoi Frogstar ?

Zaphod était certain d'avoir entendu quelqu'un en parler quand il était président mais il n'avait jamais prêté beaucoup d'attention aux affaires officielles.

L'homme l'attirait en arrière vers une porte. Il le suivit. Dans un sifflement déchirant, un petit objet arachnéen et noir fendit l'air et disparut au bout du corridor.

— Qu'est-ce que c'était ? chuinta Zaphod.

— Robot nettoyeur de Frogstar, Classe A, à votre recherche, dit l'homme.

— Tiens donc.

— À plat ventre !

De la direction opposée débouchait un plus gros objet arachnéen et noir qui les frôla en vrombissant.

— Et là, c'était... ?

— Robot nettoyeur de Frogstar, Classe B, à votre recherche.

— Et ça ? demanda Zaphod, comme un troisième engin déchirait l'air.

— Robot nettoyeur de Frogstar, Classe C, à votre recherche.

— Eh, gloussa Zaphod en aparté, pas mal stupides, ces robots, non ?

Depuis la passerelle leur parvint alors un imposant grondement : y progressait une gigantesque masse noire, en provenance de la tour d'en face ; la chose avait la taille et la forme d'un tank.

— Sacré photon, qu'est-ce que c'est ce que ça ? haleta Zaphod.

— Un tank, dit l'homme. Robot nettoyeur de Frogstar, Classe D, venu vous chercher.

— Devrions-nous partir ?

— Je pense que ce serait préférable.

— Marvin ? appela Zaphod.

— Que voulez-vous ?

Marvin jaillit de derrière un tas de décombres au bout du corridor et les regarda.

— Vous voyez ce robot qui approche de nous ?

Marvin avisa la gigantesque forme noire qui se frayait un passage dans leur direction sur la passerelle. Baissa les yeux sur sa propre frêle carapace métallique. Regarda de nouveau le tank.

— Je suppose que vous désirez que je l'arrête ?

— Ouais.

— Le temps pour vous de sauver votre peau.

— Ouais, dit Zaphod. Allez-y, mon vieux !

— Eh bien, adieu, dit Marvin. Je sais où le devoir m'appelle.

L'homme tira Zaphod par le bras et Zaphod le suivit au bout du corridor. Une question lui vint à ce sujet :

— Mais au fait, où allons-nous ?

— Au bureau de Zarniwoop.

— Est-ce bien le moment d'avoir une entrevue ?

— Allons, venez !

Chapitre 6

Marvin se tenait au débouché de la passerelle. Ce n'était pas à vrai dire un robot particulièrement petit ; son corps argenté luisait dans la poussière des rais de lumière et vibrait sous le continuel tir de barrage que continuait d'essuyer l'édifice.

Il paraissait toutefois pitoyablement dérisoire lorsque la gigantesque chose noire se fut immobilisée juste devant lui. Le tank l'examina au périscope. Puis le périscope se rétracta.

Marvin était toujours immobile.

— Ôte-toi de mon chemin, petit robot ! gronda le char.

— J'ai bien peur, observa Marvin, d'avoir été laissé ici dans le but de vous arrêter.

Le périscope jaillit pour une nouvelle et rapide vérification. Puis se rétracta derechef.

— Toi ? M'arrêter ? rugit le tank. Très drôle !

— Non, franchement. J'ai pas le choix ! dit simplement Marvin.

— Et avec quoi es-tu armé ? mugit le tank, incrédule.

— Devinez ! dit Marvin.

Les moteurs du tank vrombirent, ses rouages gémirent. Dans les tréfonds de son microcerveau, des relais électroniques de la taille d'une molécule se mirent à osciller avec la plus profonde consternation.

— Deviner ? dit le tank.

Zaphod et l'homme encore sans nom remontèrent en titubant au premier corridor, en descendirent un second puis en longèrent un troisième. L'édifice vibrait et tressaillait de plus belle, ce qui rendait Zaphod perplexe : si leur intention était de faire sauter la baraque, pourquoi leur fallait-il donc tout ce temps ?

Non sans difficulté, ils atteignirent enfin l'une des nombreuses et totalement anonymes portes dépourvues de tout signe distinctif, et pesèrent contre son battant. Elle s'ouvrit dans un craquement soudain et ils basculèrent à l'intérieur.

Tout ce chemin, songea Zaphod ; tous ces ennuis, tout ce bon temps gâché à ne pas se prélasser sur la plage et pour trouver quoi ? Une malheureuse chaise, un malheureux bureau et un malheureux cendrier sale dans une pièce nue. Le bureau, hormis une pellicule de poussière et un malheureux trombone d'une forme radicalement révolutionnaire, était parfaitement vide.

— Où est Zarniwoop ? dit Zaphod (sentant que sa déjà bien fragile appréhension du pourquoi de tout cet exercice commençait à lui échapper totalement).

— En déplacement intergalactique, expliqua l'homme.

Zaphod essaya de jauger l'individu : un type visiblement équilibré. Pas du tout le genre désopilant. À croire qu'il devait passer le plus clair de son temps à parcourir en tous sens des corridors à bascule, défoncer des portes et proférer des remarques sibyllines dans des bureaux déserts, dit Zaphod. Au fait, que je me présente, dit l'homme : mon nom est Roosta ; et voici ma serviette.

— Salut Roosta, dit Zaphod.

— Salut, serviette », ajouta-t-il comme Roosta lui tendait une vieille serviette à fleurs un rien cradingue. Ne sachant trop qu'en faire, il la serra par un pan.

Derrière la fenêtre l'un des énormes astronefs vert-de-gris et fuselés passa en grondant.

— Oui, allez-y », dit Marvin à l'énorme engin de guerre. « Vous ne devinez jamais.

— Euhhhhhrrrrrrmmmmmm... » dit la machine, toute vibrante d'une réflexion pour elle fort inhabituelle. « Des faisceaux laser ?

Marvin hocha la tête avec solennité.

— Non », marmonna la machine de son profond grondement guttural. « Trop évident.

Elle hasarda :

— Un rayon antimatière, alors ?

— Bien trop évident, contra Marvin.

— Moui, grommela la machine, pas peu confuse. Euh... Et un bélier à électrons ?

Voilà qui était nouveau pour Marvin.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un truc dans ce genre, dit la machine avec une note d'enthousiasme.

Et de l'une de ses tourelles émergea un dard acéré qui cracha un unique et meurtrier éclair lumineux. Derrière Marvin, tout un pan de mur se mit à gronder avant de s'effondrer dans un grand tas de poussière. La poussière voleta quelque temps puis redescendit.

— Non, dit Marvin, pas un truc de ce genre.

— Pas mal pourtant, non ?

— Très bon, agréa Marvin.

— Je sais ! » dit l'engin nettoyeur de Frogstar après un nouveau moment de réflexion. « Tu n'aurais pas un de ces nouveaux Émetteurs de Zénons déstabilisés à Restructuration xanthique ?

— Joli, n'est-ce pas ? observa Marvin.

— Alors, c'est ça que tu as ? dit la machine, en proie à une considérable terreur.

— Non, dit Marvin.

— Oh ! dit la machine, déçue. Alors, ce doit être...

— Vous partez sur une mauvaise voie, observa Marvin. Vous omettez de prendre en compte un élément particulièrement fondamental dans la relation entre l'homme et les robots.

— Euh, je vois, dit l'engin de guerre. Serait-ce... et il s'arrêta de nouveau, abîmé dans sa réflexion.

— Réfléchissez donc un tantinet ! le pressa Marvin. Ils m'ont laissé là, moi, un vulgaire et banal robot, à charge de vous arrêter, vous, un gigantesque engin de guerre blindé, tandis qu'ils détalèrent pour sauver leur peau. Que croyez-vous qu'ils m'aient donc laissé pour me défendre ?

— Oooooohhh... Euhhhh... (marmonna la machine, très alarmée) Quelque chose de sacré-fichtrement dévastateur, je suppose.

— Il suppose ! s'exclama Marvin. C'est ça, supposez ! Je vais vous le dire, moi, ce qu'ils m'ont laissé pour me protéger. Vous voulez savoir ?

— Bon, d'accord, dit la machine, prête à tout.

— Rien, dit Marvin.

Il y eut une pause menaçante.

— *Rien ?* rugit la machine de guerre.

— Rien du tout, psalmodia lamentablement Marvin. Pas une puce électronique.

La machine en eut un hoquet de fureur.

— Eh bien, ça c'est le bouquet ! rugit-elle. Rien du tout, hein ? Ils auront oublié, sans doute ?

— Et moi, reprit Marvin d'une toute petite voix, avec cette terrible douleur dans les diodes sur tout mon côté gauche !

— Il y a de quoi vous faire gerber, pas vrai ?

— Oh que oui ! renchérit Marvin avec émotion.

— Eh bien moi, ça me fout vraiment en rogne ! beugla la machine. Et je crois bien que je vais bousiller ce mur !

Le bélier à électrons balança une nouvelle décharge de lumière qui volatilisa le mur juste à côté de la machine.

— Et moi alors, vous imaginez l'effet que ça me fait ? dit amèrement Marvin.

— Alors comme ça, ils ont simplement détalé en te laissant en plan, c'est ça ? tonna la machine.

— Oui, dit Marvin.

— Je crois bien que je m'en vais te leur dégommer leur foutu plafond avec ! ragea le char.

Et il volatilisa le plafond de la passerelle.

— Très impressionnant, murmura Marvin.

— Et t'as encore rien vu ! promit l'engin. Je peux très bien volatiliser ce plancher dans la foulée, sans problème !

Et il volatilisa le plancher dans la foulée.

— Par l'enfer ! beugla la machine, tout en dégringolant en vol plané avant de s'écrabouiller en tout petits morceaux quinze étages plus bas.

— Une machine d'une affligeante stupidité, observa Marvin avant de s'éloigner d'un pas lourd.

Chapitre 7

— Bon alors, on reste planté ici, ou quoi ? dit Zaphod avec humeur. Qu'est-ce qu'ils veulent, les mecs, dehors ?

— Vous, Beeblebrox, dit Roosta. Ils s'apprêtent à vous passer à Frogstar, la race la plus totalement méprisable de toute la Galaxie.

— Ah ouais ? dit Zaphod. Il va falloir d'abord qu'ils viennent me prendre.

— Ils sont déjà venus vous prendre, remarqua Roosta. Jetez donc un œil par la fenêtre.

Zaphod jeta un œil. Et resta bouche bée.

— Mais le sol se barre ! s'écria-t-il. Où ont-ils emporté le sol ?

— C'est l'immeuble qu'ils emportent, observa Roosta. Nous volons.

Des nuages s'effilochaient en effet devant la fenêtre du bureau.

Dehors, Zaphod pouvait encore distinguer les formes verdâtres des Chasseurs de Frogstar qui encerclaient la tour déracinée. En irradiait un faisceau convergent de rayons tracteurs qui maintenaient fermement l'édifice.

Zaphod hocha la tête avec une certaine perplexité.

— Mais qu'ai-je donc fait pour mériter ceci ? se plaignit-il. J'entre dans un immeuble et voilà qu'ils me l'embarquent.

— Ce n'est pas ce que vous avez fait qui les chagrine, observa Roosta. C'est ce que vous allez faire.

— Mais enfin, je n'ai même pas mon mot à dire là-dessus ?

— Vous l'avez eu, en son temps. Il y a bien des années. Maintenant, vous feriez bien de vous accrocher : on risque d'être salement secoués.

— Si jamais je tombe sur moi, dit Zaphod, je me flanque tellement de claques que je ne saurai même plus qui m'a frappé.

À cet instant Marvin franchit la porte à pas lourds, considéra Zaphod d'un regard accusateur, alla s'affaler dans un coin et se déconnecta.

Sur le pont du *Cœur-en-Or*, tout était silencieux. Arthur considérait d'un air songeur le panneau devant lui. Il croisa les yeux de Trillian qui l'observaient, interrogateurs. Il revint à son examen du panneau.

Et enfin, il vit.

Il saisit alors cinq petits carrés de plastique et les rangea sur le

plateau posé juste devant le panneau.

Les cinq carrés portaient sur leur face les cinq lettres M, O, T, R et I. Il les posa juste devant les lettres C, I, T, E.

— Motricité, annonça-t-il. Et sur un mot triple ! Ça va marquer un max, j'en ai peur !

Le vaisseau fit une embardée et une partie des lettres se répandit pour la énième fois.

Trillian poussa un soupir et pour la énième fois entreprit de les trier.

D'un bout à l'autre de l'astronef on entendait résonner les pas de Ford Prefect qui parcourait les coursives en martelant les instruments inertes.

Pourquoi le vaisseau vibrait-il toujours ?

Pourquoi oscillait-il sans arrêt ?

Pourquoi n'arrivaient-ils pas à savoir où ils étaient ?

Et où étaient-ils, en fin de compte ?

La tour gauche des bureaux du *Guide du routard galactique* traversait l'espace interstellaire à une vitesse jamais atteinte jusque-là (ni depuis, d'ailleurs) par aucune autre tour de bureaux dans tout l'Univers.

Dans une pièce à mi-hauteur, Zaphod Beeblebrox faisait les cent pas avec colère.

Roosta était assis sur le coin du bureau, plus ou moins occupé à plier une serviette.

— Eh, où avez-vous dit que nous allions, déjà ? demanda Zaphod.

— Frogstar, dit Roosta. Le coin le plus malsain de tout l'Univers.

— Ils ont de quoi bouffer, là-bas ?

— De quoi bouffer ? On le traîne à Frogstar et il s'inquiète de savoir s'ils ont de quoi bouffer !

— Faute de bouffe, il se pourrait bien que je ne tienne pas jusque-là.

Par la fenêtre, ils ne distinguaient plus que le clignotement des champs de force, ainsi que de vagues filaments verdâtres, sans doute les silhouettes distordues des engins de Frogstar. À cette vitesse, l'espace lui-même devenait invisible et complètement irréel.

— Tenez, sucez ça, dit Roosta en présentant à Zaphod sa serviette.

Zaphod le dévisagea comme s'il s'attendait à voir jaillir de son front un petit coucou monté sur ressort.

— Elle est imbibée d'éléments nutritifs, expliqua Roosta.

— Mais qui êtes-vous donc ? Un boulimique, ou quoi ? demanda Zaphod.

— Les bandes jaunes sont riches en protéines, les vertes sont un

complexe de vitamines B et C, les petites fleurs roses contiennent de l'extrait de germe de blé.

Zaphod prit la serviette et la contempla, sidéré.

— Et les taches marron ?

— De la sauce Bar-B-Q, dit Roosta. Pour quand j'en ai marre du germe de blé.

Zaphod renifla dubitativement. Et c'est plus dubitativement encore qu'il suçait un coin de la serviette.

Il cracha :

— Beuark !

— N'est-ce pas ! Quand il faut que je suce ce coin-là, je dois en général sucer un peu l'autre bout également.

— Pourquoi ça ? demanda Zaphod, méfiant. Qu'est-ce qu'il contient ?

— Des antidépresseurs, dit Roosta.

— Bon, eh bien moi je jette l'éponge, conclut Zaphod en la lui restituant.

Roosta la reprit, descendit du bureau, en fit le tour, prit un fauteuil et posa les pieds sur la table.

— Beeblebrox, dit-il en croisant les mains derrière la tête, avez-vous la moindre idée de ce qui vous attend sur Frogstar ?

— On va me donner à bouffer ? hasarda Zaphod, plein d'espoir.

— Ils vont vous donner à bouffer, oui. Au Vortex à Perspective totale !

Zaphod n'avait jamais entendu parler de ça. Comme il se targuait d'être au fait de tous les trucs marrants de la Galaxie, il en déduisit que le Vortex à Perspective totale ne devait pas être marrant du tout. Il demanda à Roosta de quoi il retournait.

— C'est tout simplement la plus sauvage des tortures psychiques que puisse endurer un être pensant, lui expliqua ce dernier.

Zaphod hocha la tête avec résignation.

— Bon, alors pas de bouffe, c'est ça ?

— Mais comprenez donc ! insista Roosta. On peut tuer un homme, détruire son corps, lui briser l'esprit mais seul le Vortex à Perspective totale est capable d'annihiler l'âme même d'un homme ! Le traitement ne dure que quelques secondes mais ses effets durent toute la vie !

— Vous avez déjà tâté du Pan Galactic Gargle Blaster ? demanda sèchement Zaphod.

— Oui. C'est pire.

— Houla ! admit Zaphod, sérieusement impressionné.

— Et à votre avis, pourquoi ces mecs voudraient-ils me faire ça ? ajouta-t-il un moment plus tard.

— Ils pensent que c'est encore le meilleur moyen de vous détruire

définitivement. Ils savent ce que vous cherchez.

— Ils pourraient pas me faire passer un petit mot, que je le sache aussi ?

— Vous le savez, Zaphod, dit Roosta. Vous l'avez toujours su : vous voulez rencontrer l'homme qui dirige l'Univers.

— Et fait-il la cuisine ? » demanda Zaphod. Réflexion faite, il ajouta : « J'en doute. S'il était capable de préparer un bon petit plat, il ne se soucierait pas du reste de l'Univers. Moi je veux rencontrer un cuisinier.

Roosta poussa un gros soupir.

— Et d'abord, qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Zaphod. Qu'est-ce que vous avez à voir dans tout ça ?

— Je ne suis que l'un des organisateurs de tout ceci, au même titre que Zarniwoop, que Yooden Vranx, que votre arrière-grand-père, ou que vous-même, Beeblebrox.

— Moi ?

— Oui, vous. On m'avait bien dit que vous aviez changé mais je n'avais pas saisi à quel point.

— Mais...

— Je suis ici pour accomplir une seule tâche. Et je l'accomplirai avant de vous quitter.

— Mais quelle tâche, mon vieux ? Enfin, de quoi voulez-vous parler ?

— Je l'accomplirai avant de vous laisser.

Et Roosta retomba dans un impénétrable silence.

Avec ça, Zaphod était bien avancé.

Chapitre 8

L'atmosphère entourant la seconde planète du système de Frogstar était malsaine et confinée.

Les vents fétides qui balayaient en permanence sa surface balayaient également des déserts de sel, des marécages desséchés, des étendues de végétation broussailleuse et pourrissante, ainsi que les décombres épars de cités en ruine. Nulle vie ne rampait à sa surface : son sol (comme celui de bien des planètes de ce coin de la Galaxie) avait été depuis longtemps déserté.

Le hululement du vent, déjà passablement lugubre lorsqu'il soufflait sur les antiques constructions délabrées des cités, devenait plus lugubre encore en fouettant le pied des hautes tours noires qui oscillaient çà et là, désolées, à la surface de ce monde désert. Au sommet de ces tours, vivaient des colonies de grands volatiles efflanqués et puants, ultimes survivants de la civilisation qui jadis avait hanté ces lieux.

Le summum du lugubre, le vent l'atteignait toutefois en passant au-dessus d'une espèce de verrue saillant au beau milieu d'une vaste plaine grise aux abords de la plus grande de ces cités abandonnées.

C'était cette verrue qui avait valu à ce monde sa réputation d'être le lieu le plus totalement malsain de toute la Galaxie. De l'extérieur, ce n'était qu'un simple dôme d'acier de dix mètres de diamètre. De l'intérieur, c'était une chose bien trop monstrueuse pour que l'esprit humain pût l'appréhender.

À une centaine de mètres de là, et séparé de l'édifice par une étendue de terrain grêlée, défoncée et sans doute la plus désolée qu'on pût imaginer, s'étalait ce qu'il aurait sans doute fallu décrire comme une espèce de piste d'atterrissage.

À savoir que, répandus sur une assez vaste zone, s'élevaient les décombres épars de deux ou trois douzaines de bâtiments écrasés.

Voletant alentour de ces bâtiments, il y avait un esprit. Un esprit qui attendait quelque chose.

L'esprit reporta son attention vers les airs et avant longtemps un point apparut dans le lointain, entouré d'un anneau de points plus petits.

Le point le plus grand était la tour gauche de l'immeuble des bureaux du *Guide du routard galactique*, en train de pénétrer dans la stratosphère de la planète B de Frogstar.

Durant la descente, Roosta rompit soudain l'inconfortable et

languissant silence qui s'était jusqu'alors établi entre les deux hommes.

Il se leva, replia sa serviette dans un sac et dit :

— Beeblebrox, je vais à présent accomplir la tâche pour laquelle on m'a envoyé ici.

Zaphod leva les yeux vers lui, depuis le recoin où il était assis, à échanger de muettes pensées avec Marvin.

— Ouais ? dit-il.

— L'immeuble ne va pas tarder à atterrir. Pour sortir, ne prenez pas la porte, indiqua Roosta. Sortez par la fenêtre.

— Et bonne chance, ajouta-t-il avant de quitter la pièce (et de sortir de l'existence de Zaphod aussi mystérieusement qu'il y était apparu).

Zaphod bondit vers la porte mais Roosta l'avait déjà verrouillée. Il haussa les épaules et regagna son coin.

Deux minutes plus tard, l'immeuble s'écrasait au beau milieu du champ de décombres. Son escorte de Chasseurs de Frogstar désactiva le champ de force et reprit de l'altitude, destination la planète A de Frogstar, un coin dans l'ensemble nettement plus sympathique.

Jamais en effet ils ne se posaient sur la planète B de Frogstar. Personne ne le faisait. Personne même n'avait jamais foulé sa surface, hormis les victimes désignées du Vortex à Perspective totale.

Zaphod avait été durement secoué par le choc. Il demeura quelques instants allongé au beau milieu des débris épars et silencieux : ce qui restait de la majeure partie de la pièce. En cet instant, nul doute qu'il se sentait au plus bas de toute sa carrière ; il se sentait ahuri, il se sentait paumé ; il se sentait abandonné. Bref, il sentait qu'il lui fallait se tirer de cette situation, quelle qu'elle fût.

Il parcourut du regard la pièce en ruine : le mur s'était fendu au droit de l'encadrement de la porte, laquelle pendait, béante. Par quelque miracle en revanche, la fenêtre était demeurée fermée, intacte. L'espace d'un instant, Zaphod eut une hésitation ; puis il se dit que si son étrange et récent compagnon avait traversé tout ce qu'il avait traversé rien que pour lui dire ce qu'il lui avait dit, c'est bien qu'il devait avoir une bonne raison pour ça. Avec l'aide de Marvin il parvint à ouvrir la fenêtre. Le nuage de poussière soulevé par l'impact et les carcasses des immeubles qui entouraient le leur, empêchaient totalement Zaphod de distinguer quoi que ce soit du monde extérieur.

Non qu'il en fût troublé outre mesure. Son principal problème toutefois apparut lorsqu'il baissa les yeux : le bureau de Zarniwoop était en effet situé au quinzième étage. Et si l'immeuble avait atterri avec une inclinaison de quarante-cinq degrés, la descente n'en demeurerait pas moins vertigineuse.

Finalement, piqué au vif par le mépris insistant des regards

appuyés de Marvin, il prit une profonde inspiration et s'aventura sur la façade en pente raide de l'édifice. Marvin lui emboîta le pas et c'est de concert qu'ils entreprirent une lente et périlleuse reptation le long des quinze niveaux qui les séparaient du sol.

Tandis qu'il rampait, Zaphod sentait l'air fétide et la poussière lui obstruer les poumons, lui piquer les yeux en même temps que l'altitude terrifiante lui donnait le tournis.

Et les remarques occasionnelles de Marvin (du style : c'est bien là le genre d'exercice qu'affectionne votre forme de vie, n'est-ce pas ? Je me renseigne, c'est tout) n'aidaient guère à améliorer sa disposition d'esprit.

Ils firent une halte à peu près à mi-descente pour se reposer. Tandis qu'il récupérait, haletant de peur et d'épuisement, Zaphod eut l'impression que Marvin semblait un tantinet plus enjoué qu'à l'accoutumée. Puis il se rendit compte que tel n'était pas le cas : si le robot semblait plus joyeux, c'était en comparaison de sa propre humeur du moment.

Un imposant volatile noir et décharné apparut, battant des ailes, au milieu du nuage de poussière qui retombait lentement et vint se poser, pattes décharnées toutes tendues, sur un rebord de fenêtre à quelques mètres de Zaphod. Il replia ses ailes et demeura ainsi, en équilibre instable sur son perchoir.

Son envergure devait bien avoisiner les deux mètres et la tête comme le cou paraissaient curieusement volumineux pour un oiseau. La face était aplatie, le bec atrophié, et – à mi-distance des ailes – apparaissaient nettement les vestiges de ce qui ressemblait fort à des mains.

La créature semblait à vrai dire presque humaine. Elle tourna vers Zaphod son regard lourd et claqua du bec d'un air méprisant.

— Allez dégage ! lança Zaphod.

— D'accord, grommela l'oiseau, morose, avant de réintégrer le nuage de poussière, à tire-d'aile.

Zaphod contempla son départ, ébaubi.

— Ce volatile ne vient-il pas de me parler ? demanda-t-il à Marvin, nerveux.

Il était tout à fait disposé à accepter l'autre explication plausible, à savoir qu'il souffrait d'hallucinations.

— Effectivement, lui confirma Marvin.

— Pauvres créatures, dit alors une voix profonde et éthérée dans le creux de son oreille.

En se tournant brusquement pour localiser l'origine de cette voix, Zaphod faillit tomber. Il s'agrippa désespérément à un encadrement de fenêtre et s'y coupa la main. Il resta suspendu là, haletant.

La voix n'avait aucune source visible – il n'y avait personne dans

les parages. Néanmoins, elle parla de nouveau.

— Tragique histoire que la leur, voyez-vous. Une terrible malédiction.

Zaphod regarda autour de lui, affolé. La voix était calme et profonde. En d'autres circonstances, on eût pu même la qualifier d'apaisante. Il n'y a toutefois rien d'apaisant à se voir interpellé par une voix désincarnée jaillie de nulle part, surtout lorsque (à l'instar de Zaphod Beeblebrox) l'on n'est pas au mieux de sa forme et que l'on se retrouve suspendu à une corniche au huitième étage d'un immeuble démolì.

— Eh... euh..., balbutia-t-il.

— Vous conterai-je leur histoire ? s'enquit doucement la voix.

— Eh, qui êtes-vous ? haleta Zaphod. Où êtes-vous ?

— Plus tard alors, peut-être, marmonna la voix. Je m'appelle Gargavarr. Je suis le gardien du Vortex à Perspective totale.

— Pourquoi êtes-vous invisi...

— Votre progression se trouvera grandement facilitée, nota la voix, pour peu que vous glissiez légèrement de deux mètres sur votre gauche. Ça vaudrait le coup d'essayer.

Zaphod regarda et aperçut effectivement une série de petites encoches horizontales qui couraient sur le mur jusqu'au pied de l'immeuble. Il s'y reporta non sans soulagement.

— Pourquoi ne se reverrait-on pas en bas ? » susurra la voix dans son oreille ; et sur ces mots elle s'évanouit.

— Eh ! appela Zaphod. Où allez-vous... ?

— Ça ne prendra qu'une ou deux minutes..., dit la voix, très faiblement.

— Marvin, dit gravement Zaphod au robot accroupi de guingois à côté de lui. Est-ce qu'une... voix... ne vient pas de...

— Effectivement, dit Marvin, crispé.

Zaphod opina. Il sortit de nouveau ses lunettes Peril Sensitive. Elles étaient totalement noires et maintenant plutôt bien rayées par l'objet métallique incongru qui lui encombrait toujours la poche. Il les chaussa. Il serait plus à l'aise pour terminer sa descente en étant dans l'impossibilité effective de voir ce qu'il faisait.

Quelques minutes plus tard, il enjambait les fondations arrachées et fracassées de l'édifice et, ôtant une nouvelle fois ses lunettes, se laissait choir jusqu'au sol.

Marvin le rejoignit peu après et s'étala la tête la première dans les débris et la poussière – position dont il paraissait peu disposé à changer.

— Ah ! vous voici, dit soudain la voix à l'oreille de Zaphod. Excusez-moi de vous avoir ainsi laissé en plan, c'est simplement que je n'ai pas le pied terriblement alpin. Du moins, ajouta-t-il, lugubre, je

n'avais pas le pied terriblement alpin.

Zaphod parcourut lentement et minutieusement du regard les alentours, histoire de s'assurer qu'il n'aurait pas manqué de discerner l'origine éventuelle de la voix. Pourtant, tout ce qu'il voyait, c'était la poussière, les débris, et les silhouettes massives des immeubles environnants.

— Et, euh, pourquoi êtes-vous invisible ? Pourquoi n'êtes-vous pas là ?

— *Je suis bien là*, dit lentement la voix. Mon corps désirait venir mais il est quelque peu occupé pour l'instant. Des affaires à régler, des gens à voir, tout ça. » Après ce qui parut une manière de soupir éthéré, elle ajouta : « Vous savez comment c'est, avec les corps.

Zaphod n'en était pas du tout certain.

— Je pensais le savoir, dit-il.

— J'espère simplement qu'il a fait une demande de cure de repos, poursuivit la voix. Vu la vie qu'il a menée ces derniers temps, il doit être sur les coudes.

— Les coudes ? remarqua Zaphod. Vous voulez dire les rotules ?

La voix demeura muette quelques instants. Zaphod regarda autour de lui, mal à l'aise. Il ne savait pas si elle était partie ou bien si elle était encore là ou ce qu'elle faisait. Puis elle parla de nouveau.

— Alors comme ça, vous devez être mis dans le Vortex, hein ?

— Euh, enfin, dit Zaphod en essayant sans grand succès d'avoir l'air nonchalant, ce truc n'a rien de pressé, vous savez. Je peux très bien faire un tour dans le coin, histoire de jeter un œil sur le paysage, pas vrai ?

— Avez-vous jeté un œil sur le paysage ? demanda la voix de Gargavarr.

— Euh, non.

Zaphod escalada les décombres et contourna le coin de l'un des bâtiments en ruine qui lui bouchaient la vue.

Il considéra le paysage de la planète B de Frogstar.

— Ah. D'accord. Vu. Eh bien, je me contenterai de déambuler dans ce cas.

— Non, rectifia Gargavarr. Le Vortex est prêt à vous accueillir maintenant. Il faut que vous veniez. Suivez-moi.

— Euh, ah bon ? Et comment suis-je censé faire ?

— Je vais chanter. Vous n'aurez qu'à suivre la ligne mélodique.

L'air s'emplit d'un doux murmure pénétrant, un son triste et ténu, apparemment issu de nulle part. Ce n'est qu'après une écoute attentive que Zaphod fut capable d'en déceler l'origine. Héberté, à pas lents et trébuchants, Zaphod se mit alors à le suivre. Que pouvait-il faire d'autre ?

Chapitre 9

L'Univers (comme on a déjà pu l'observer) est un endroit aux dimensions considérablement inquiétantes par leur gigantisme (un fait que, pour leur petit confort personnel, la plupart des gens ont tendance à vouloir ignorer).

Combien même ne préféreraient pas le troquer contre un coin plus douillet à leur goût (et c'est bien d'ailleurs ce que font la plupart des créatures).

C'est ainsi que dans un coin du bras Oriental de la Galaxie se trouve une vaste planète sylvestre, du nom de Olgaroon, dont toute la population dite « intelligente » vit en permanence entassée dans un seul et unique noyer. C'est dans cet arbre au demeurant passablement petit et fort encombré qu'ils naissent, vivent, tombent amoureux, gravent dans l'écorce de minuscules articles spéculatifs sur le sens de la vie, la futilité de la mort et l'importance de la régulation des naissances, se lancent dans quelques guerres extrêmement mineures et finissent par mourir, suspendus à l'une des plus inaccessibles des branches supérieures.

Les seuls Olgarooniens en fait à jamais descendre de leur arbre sont ceux qui s'en font éjecter pour avoir (crime hideux) envisagé que quelque autre arbre pût se révéler capable d'abriter la vie – voire que tous les autres arbres fussent plus qu'une simple illusion provoquée par l'abus d'Olgaroonoix.

Si exotique qu'un tel comportement puisse paraître, reconnaissons qu'aucune forme de vie dans la Galaxie n'est totalement à l'abri de tels errements – raison pour laquelle le Vortex à Perspective totale apparaît aussi horifique.

Car lorsqu'on vous introduit dans le Vortex, vous vous voyez confronté à un simple (et fort fugace) aperçu de l'entière inimaginable infinité de la création avec, perdue quelque part au milieu, une minuscule petite marque, point infinitésimal sur une tache microscopique, portant cette simple indication : « Vous êtes ici. »

La plaine grise s'étalait devant Zaphod, étendue morne et désolée, champ de ruines sauvagement battu par le vent.

Avec, au beau milieu, le bouton d'acier du dôme. Ainsi donc, supposa-t-il, telle était sa destination : le Vortex à Perspective totale.

Il en était là de sa lugubre contemplation lorsqu'émana soudain de la structure comme un gémissement de terreur, le cri d'un homme

dont on vient de carboniser l'âme. La plainte couvrit le bruit du vent puis s'éteignit.

Zaphod sursauta de peur et sentit son sang se transformer en hélium liquide.

— Eh ! qu'est-ce que c'était ? marmonna-t-il sans voix.

Gargravarr expliqua :

— Un enregistrement du dernier homme à avoir pénétré dans le Vortex. C'est toujours ce qu'on repasse à la victime suivante. En guise de prélude.

— Hêlà ! C'est que ça m'a l'air pas drôle du tout, bégaya Zaphod. Croyez pas qu'on ferait mieux plutôt d'aller s'inviter à une fête quelconque, en attendant, histoire un peu de voir venir, non ?

— Pour autant que je sache, répondit la voix éthérée de Gargravarr, j'y suis probablement déjà. Mon corps, tout du moins. Il va toujours à des tas de fêtes sans moi. Il trouve que je suis tout le temps dans ses jambes. Enfin.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce trafic avec votre corps ? » s'enquit Zaphod, cherchant par tous les moyens possibles à retarder l'échéance du destin – quel qu'il fût.

— Eh bien... disons qu'il est très pris. Si l'on veut..., dit Gargravarr avec quelque hésitation.

— Vous voulez dire qu'il n'en fait qu'à sa tête ?

Il y eut un long silence (légèrement glacial) avant que Gargravarr ne se décide à reparler :

— Je dois dire, répondit-il enfin, que je considère cette dernière remarque comme d'assez mauvais goût.

Honteux et surpris, Zaphod marmonna des excuses.

— Enfin, peu importe, reprit Gargravarr. Vous n'étiez pas censé savoir.

Il avait pris une petite voix malheureuse.

— Voyez-vous, poursuivit-il sur un ton que manifestement il avait le plus grand mal à maîtriser, à vrai dire nous sommes actuellement en période probatoire de séparation légale. Et je crains fort que tout cela ne s'achève par un divorce.

La voix avait retrouvé son calme, laissant Zaphod à court de réplique. Il bredouilla sans conviction.

— Je suppose que nous n'étions sans doute pas faits l'un pour l'autre, finit par observer Gargravarr. Nous n'avions jamais l'air heureux de faire les mêmes choses. Nos plus grandes disputes concernaient surtout le sexe et la pêche à la ligne. On a bien essayé à un moment de combiner les deux mais cela ne pouvait que déboucher sur un désastre, comme vous l'imaginez sans doute. Et voilà : maintenant mon corps refuse de me laisser rentrer. Il ne veut même plus me voir...

Nouvelle pause. Tragique. Le vent battait la plaine.

— Il me répète que je ne fais rien que l'inhiber. Je lui ai bien fait remarquer que j'étais plutôt censé l'imbiber mais il m'a répondu que c'était bien là le genre de trait d'esprit qui avait le don de vous gonfler un corps si bien que nous en sommes restés là. Je suppose qu'il obtiendra la garde de mon prénom.

— Oh ? dit Zaphod, à peine audible. Et c'est... ?

— Pizpot. Mon nom est Pizpot Gargravarr... Tout un programme, non ?

— Euhhhhhhrrrrmmmm..., dit Zaphod, compatissant.

— Et voilà comment, devenu esprit désincarné, je me retrouve avec ce poste de gardien du Vortex à Perspective totale. Nul ne foule jamais le sol de cette planète. Hormis les victimes désignées du Vortex. Lesquelles comptent pour des prunes, j'en ai peur.

— Ah !

— Je vais vous raconter son histoire. Voulez-vous l'entendre ?

— Euh...

— Il y a bien longtemps, cet astre était une planète heureuse, pleine d'animation – de gens, de cités, de boutiques : un monde normal, en somme. Excepté que dans les grand-rues de ces cités on trouvait légèrement plus de magasins de chaussures qu'il n'eût paru normalement nécessaire. Et lentement, insidieusement, le nombre de ces magasins de chaussures s'accroissait. Phénomène économique bien connu mais non moins fascinant à voir à l'œuvre, car plus s'accroissait le nombre des magasins de chaussures et plus on devait en confectionner et plus elles devenaient mauvaises et importables. Et moins elles étaient bonnes, plus les gens devaient en acheter pour être convenablement chaussés, et en conséquence plus les magasins proliféraient et plus toute l'économie locale atteignait ce que j'oserai qualifier de niveau du ras-les-bottes, jusqu'au point où il ne devint économiquement plus viable de construire autre chose que des boutiques de chaussures. Résultat : effondrement, ruine et famine. La majeure partie de la population en mourut. Les rares à être favorisés par une instabilité génétique convenable, mutèrent pour se transformer en oiseaux – vous avez vu l'un d'entre eux – lesquels volatiles maudissent leurs pieds, maudissent le sol et se sont juré que plus jamais personne n'en foulerait la surface. Pauvres bougres. Allons, venez à présent ; je dois vous conduire au Vortex.

Zaphod hocha la tête, ébahi, et reprit sa marche titubante sur la plaine.

— Et vous, dit-il, vous venez de ce trou paumé, c'est ça ?

— Non, non, pas du tout, répondit Gargravarr, interloqué. Moi, je viens de la planète C de Frogstar. Un coin superbe. Merveilleusement poissonneux. J'y retourne faire un saut tous les soirs. Bien que

désormais je doive me contenter de le regarder. Le Vortex à Perspective totale est la seule chose sur cette planète à avoir la moindre fonction : on l'a d'ailleurs construit ici parce que personne n'en voulait sur le pas de sa porte.

À cet instant un nouveau cri de détresse déchira les airs, faisant frémir Zaphod.

— Que peut-il donc arriver à ces malheureux ? s'interrogea-t-il, haletant.

— L'Univers, expliqua simplement Gargravarr. La totalité de l'Univers infini. Les soleils infinis, les distances infinies qui les séparent et en face, vous-même, point infinitésimal sur une tache invisible, infiniment minuscule.

— Holà, dites donc : je suis quand même Zaphod Beeblebrox, mon vieux ! » marmonna Zaphod dans une ultime tentative pour retendre les derniers pans froissés de son moi.

En guise de réponse, Gargravarr se contenta de reprendre son murmure triste, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le dôme d'acier terni qui saillait au milieu de la plaine.

Quand ils furent parvenus à sa hauteur, une porte latérale s'ouvrit en bourdonnant, révélant à l'intérieur une petite chambre obscure.

— Entrez, dit Gargravarr.

Zaphod eut un sursaut de terreur.

— Hein ? Quoi ? Maintenant ? dit-il.

— Maintenant.

Zaphod jeta un œil inquiet à l'intérieur : la chambre était fort étroite. Entre ses parois d'acier, elle aurait difficilement pu contenir plus d'une personne.

— Ça... euh... ça ne m'a pas du tout l'air d'un vortex, observa Zaphod.

— Effectivement, dit Gargravarr. Ce que vous voyez, ce n'est que l'ascenseur. Entrez.

C'est avec la plus vive inquiétude que Zaphod y pénétra. Il était conscient de la présence de Gargravarr avec lui dans la cabine, bien que l'homme désincarné demeurât muet pour l'instant.

L'ascenseur commença de descendre.

— Il serait temps que je me mette dans la disposition d'esprit convenable, marmonna Zaphod.

— Il n'y a pas de disposition d'esprit convenable, observa Gargravarr sans ambages.

— Vous, vous avez le chic pour mettre les gens mal à l'aise.

— Moi, non, mais le Vortex, oui.

Arrivé au bas de la cage, l'ascenseur s'ouvrit par l'arrière et Zaphod déboucha en titubant dans une pièce assez petite, d'aspect fonctionnel, aux murs d'acier.

À l'autre bout se dressait un simple coffrage d'acier, tout juste assez grand pour contenir un homme.

C'était aussi bête que ça.

Le coffre était raccordé, *via* un unique gros câble, à un petit tas d'appareils et d'instruments de mesure.

— Alors, c'est ça ? dit Zaphod, surpris.

— C'est ça.

Ça n'a pas l'air trop catastrophique, se dit Zaphod.

— Et faut que je rentre là-dedans, c'est bien ça, dit Zaphod.

— Vous entrez là-dedans, confirma Gargravarr, et j'ai peur que ce doive être tout de suite.

— D'accord, d'accord, dit Zaphod.

Il ouvrit la porte de la boîte et pénétra dedans. Une fois à l'intérieur, il attendit.

Au bout de cinq secondes, il y eut un clic et l'Univers tout entier se retrouva dans la boîte avec lui.

Chapitre 10

Le Vortex à Perspective totale applique dans son approche de l'Univers le principe de l'extrapolation généralisée.

En deux mots, puisque chaque élément matériel de l'Univers est d'une manière ou de l'autre affecté par n'importe quel autre élément matériel de l'Univers, il devient en théorie possible d'extrapoler l'ensemble de la création – chaque soleil, chaque planète, avec leur orbite, leur composition et leur histoire économique et sociale – à partir, mettons, d'un simple petit morceau de biscuit sablé.

L'homme qui inventa le Vortex à Perspective totale l'avait fait initialement dans le but d'embêter sa femme.

Trin Tragula (car tel était son nom) était un rêveur, un penseur, un spéculateur, un philosophe ou – comme se plaisait à le répéter son épouse – un idiot.

Et c'était de la part de celle-ci des remarques continuelles sur le temps interminable qu'il pouvait perdre à contempler le vide de l'espace infini, ou bien à ruminer sur le mécanisme d'une épingle de sûreté ou bien encore à procéder à des analyses spectrographiques sur divers fragments de biscuit sablé. « Essaie donc un peu d'avoir le sens de la mesure ! » lui serinait-elle sans cesse – et parfois jusqu'à trente-huit fois dans une seule journée.

Et c'est ainsi qu'il construisit le Vortex à Perspective totale – rien que pour lui faire voir.

Et donc, à un bout il brancha l'ensemble de la création telle qu'extrapolée d'une simple part de biscuit sablé, puis à l'autre bout, il brancha son épouse : ainsi, lorsqu'il alluma l'appareil découvrit-elle en un instant l'immensité sans fin de la création, et en face, elle-même, confrontée à cet infini. À la grande horreur de Trin Tragula, le choc ratatina totalement la cervelle de son épouse mais, à sa grande satisfaction, il comprit par la même occasion qu'il venait de faire la preuve de manière concluante que si la vie comptait subsister dans un Univers de cette taille, la seule chose qu'alors elle ne pouvait se permettre, c'était bien d'avoir le sens de la mesure.

La porte du Vortex s'ouvrit à la volée. De son œil désincarné, Gargavarr observa, découragé. D'une bizarre manière, il avait fini par bien aimer Zaphod Beeblebrox. C'était à l'évidence un homme doté de nombreux traits de caractère – même si la plupart étaient négatifs. Il s'attendait à le voir s'affaler hors de la boîte – comme ils le faisaient

tous.

Au lieu de ça, il le vit sortir tranquillement :

— Coucou !

— Beeblebrox... Gargravarr était bouche bée.

— Vous n'auriez pas quelque chose à boire, s'il vous plaît ? dit

Zaphod.

— Vous... vous... avez traversé le Vortex ? bégaya Gargravarr.

— Tu l'as dit, bouffi.

— Et il fonctionne bien ?

— Sans aucun doute.

— Et vous avez effectivement contemplé l'immensité infinie de la création.

— Absolument. Une vue assez magnifique, vous savez.

L'esprit de Gargravarr en vacilla de surprise. Son corps eût-il été présent qu'il en serait lourdement retombé assis, bouche bée.

— Et vous vous êtes vu, confronté à cet infini ?

— Oh ! que oui !

— Mais... qu'avez-vous donc ressenti ? Zaphod haussa les épaules avec suffisance.

— Rien que je ne sache déjà : que j'étais un type vraiment formidable. Ne vous l'ai-je pas dit, mon vieux, que j'étais Zaphod Beeblebrox ?

Son regard effleura l'appareillage qui alimentait le Vortex et s'arrêta soudain, surpris.

Son souffle se fit haletant.

— Eh ! dit-il. Mais ma parole, ça ne serait pas une part de biscuit sablé ?

Il détacha le petit morceau de pâtisserie des pinces et des électrodes qui le maintenaient.

— Si je vous disais à quel point j'en avais envie, dit-il l'air glouton, je n'aurais plus le temps de le manger.

Et il l'avalait.

Chapitre 11

Peu après, il courait à travers la plaine, en direction de la cité en ruine. L'air fétide sifflait bruyamment dans ses bronches et déjà plus d'une fois il avait trébuché, tant il se sentait encore épuisé par son épreuve récente. En plus, la nuit commençait à tomber et le sol inégal était traître.

Il ressentait toutefois encore le soulagement procuré par l'expérience qu'il venait de vivre : l'immensité de l'Univers. Il avait contemplé l'immensité de l'Univers, s'étendant à l'infini tout autour de lui – dans sa totalité. Et avec elle était venue l'extraordinaire et limpide certitude qu'il était l'objet le plus important qui fût en son sein. Posséder un moi vaniteux est une chose. Se voir confirmer par une machine le bien-fondé d'une telle attitude en est une autre.

Mais il n'avait pas le temps de creuser la question plus avant. Gargavarr lui avait dit qu'il lui faudrait avertir ses maîtres de ce qui s'était produit mais qu'il était prêt néanmoins à laisser s'écouler un intervalle décent avant de le faire. Assez en tout cas pour permettre à Zaphod de décamper et de se trouver une planque quelconque.

Qu'allait-il faire, il l'ignorait, mais de se sentir le personnage le plus important de tout l'Univers lui permettait de croire avec une certaine confiance en l'imminence de quelque évènement. Sinon, rien d'autre sur cette planète désolée n'aurait pu lui donner matière à optimisme.

Il courait donc et bientôt atteignit les abords de la cité abandonnée.

Il marchait à présent au long de chaussées fissurées et défoncées, envahies d'herbes rampantes, criblées de nids-de-poule jonchés de godasses en décomposition. Les immeubles qu'il longeait étaient dans un tel état de ruine et de décrépitude qu'il jugea plus sûr de ne pas y pénétrer. Où pouvait-il donc se planquer ? Il pressa le pas.

Au bout d'un moment, une large route en courbe (ou ce qu'il en subsistait) bifurqua de celle sur laquelle il progressait pour mener à un vaste bâtiment bas entouré de plusieurs autres bâtisses, l'ensemble étant entouré des restes d'une clôture. Le vaste édifice principal lui semblant encore raisonnablement solide, il fit le détour, au cas où il pourrait y trouver... eh bien, il ne savait quoi, au juste.

Il approcha donc du bâtiment. Sur un de ses côtés, la façade apparemment, puisqu'elle donnait sur une vaste esplanade bétonnée, s'ouvraient trois portes gigantesques – vingt mètres de haut, peut-être.

La plus éloignée était ouverte et c'est vers celle-ci que courut Zaphod.

À l'intérieur régnaient pénombre, poussière et confusion. Des toiles d'araignée gigantesques recouvraient tout. L'infrastructure de l'édifice s'était en partie effondrée, le mur du fond était partiellement défoncé, tandis qu'une épaisse et suffocante couche de poussière reposait sur le sol. Dans la pénombre épaisse, on pouvait discerner de gigantesques silhouettes menaçantes, couvertes de débris.

Certaines de ces silhouettes étaient cylindriques, d'autres bulbeuses, d'autres encore en forme d'œuf – ou plutôt d'œufs fêlés. La plupart étaient fendues en deux, ou tombaient en morceaux, voire n'étaient plus que de simples charpentes.

C'étaient là des vaisseaux spatiaux, tous à l'état d'épaves.

Zaphod déambula plein de frustration, parmi leurs carcasses. Il n'y avait rien ici qui fût, de près ou de loin, même vaguement, récupérable : la simple vibration de ses pas acheva de provoquer l'effondrement de l'une des épaves branlantes.

Vers le fond de l'édifice, toutefois, il découvrit un antique vaisseau, légèrement plus grand que les autres, et enfoui sous d'encore plus épaisses couches de poussière et de toiles d'araignée. Extérieurement, il semblait néanmoins intact. Zaphod s'en approcha avec curiosité et, ce faisant, buta sur un vieux câble d'alimentation.

Il voulut le repousser de côté et, à sa surprise, découvrit alors qu'il était encore raccordé au vaisseau.

À sa plus grande perplexité, il se rendit également compte que le câble bourdonnait légèrement.

Il considéra le vaisseau d'un air incrédule puis, de nouveau, le câble qu'il tenait.

Il ôta son veston et le jeta. Puis, s'étant mis à quatre pattes, il suivit en rampant le câble jusqu'au point où il se branchait à la coque. La connexion était en bon état et le léger bourdonnement se faisait ici plus net.

Il avait le cœur battant. Il essuya la saleté et colla l'oreille contre le flanc du vaisseau mais ne put déceler qu'un faible murmure indistinct.

Farfouillant fébrilement parmi les débris jonchant le sol alentour, il dénicha un petit bout de tuyau ainsi qu'une tasse en plastique non biodégradable. À partir de ces éléments, il se confectionna un stéthoscope rudimentaire qu'il plaça contre la coque.

Ce qu'il entendit lui mit la cervelle sens dessus dessous : « Les Croisières transtellaires présentent aux passagers leurs excuses pour le retard prolongé subi par ce vol. Nous attendons en effet toujours le complément de notre cargaison de serviettes en papier (parfum citron) destinées à pourvoir à votre confort, votre hygiène et votre rafraîchissement pour la durée du voyage. Dans cette attente, nous

vous remercions encore pour votre patience. L'équipage va vous resservir incessamment du café et des biscuits. »

Zaphod recula, titubant, et contempla l'astronef, ébahi.

Il tourna un moment autour de l'appareil, stupéfié. Ce faisant, il avisa soudain un gigantesque tableau d'affichage, encore suspendu (quoique par une seule attache) au plafond au-dessus de lui. Bien qu'il fût maculé de saleté, certains de ses chiffres étaient encore lisibles.

Zaphod parcourut du regard les indications puis fit quelques rapides calculs. Ses yeux s'agrandirent.

« Neuf cents ans... », murmura-t-il enfin dans un souffle. Car tel était en effet l'âge du vaisseau.

Deux minutes plus tard, il était à bord.

Lorsqu'il déboucha du sas, l'air qui l'accueillit était frais et vivifiant : la climatisation fonctionnait toujours.

L'éclairage aussi.

Quittant le petit sas d'accès, il déboucha sur une étroite coursive qu'il descendit à pas nerveux.

Une porte s'ouvrit soudain et une silhouette s'interposa sur son passage :

— Veuillez regagner votre place, monsieur, je vous prie », dit l'hôtesse androïde et, lui tournant le dos, elle enfila la coursive.

Quand son cœur eut recommencé à battre, Zaphod la suivit. Elle ouvrit la porte à l'extrémité de la coursive et la franchit. Il la franchit également.

Ils se trouvaient à présent dans la cabine des passagers et le cœur de Zaphod s'arrêta de battre une seconde fois :

Chacun des sièges était en effet occupé par un passager ou une passagère.

Leurs cheveux étaient longs et mal peignés, leurs ongles démesurés, et tous les hommes portaient la barbe.

Tous étaient on ne peut plus vivants – mais endormis.

Zaphod était glacé d'horreur. Comme dans un rêve, il descendit lentement l'allée centrale. Le temps qu'il soit à mi-chemin l'hôtesse avait déjà gagné l'autre bout. Elle se retourna et parla :

« Bon après-midi, mesdames et messieurs, dit-elle d'une voix sucrée, et merci de rester en notre compagnie durant ce léger contretemps. Nous redécollerons aussi rapidement que possible. Si vous voulez bien à présent vous réveiller, je vais vous servir le café et les biscuits. »

On entendit un léger bourdonnement et tout de suite après, tous les passagers s'éveillèrent.

Ils s'éveillèrent en hurlant et en agrippant les harnais et autres équipements de survie qui les maintenaient fermement contre leur siège. Ils hurlèrent et glapirent et braillèrent, au point que Zaphod eut

l'impression que ses tympans allaient éclater.

Ils se débattaient et trépignaient tandis que l'hôtesse parcourait patiemment l'allée en déposant devant chacun d'eux une petite tasse de café et un paquet de biscuits.

Puis l'un des passagers se leva de son siège.

Il se tourna et regarda Zaphod.

Zaphod sentit sur tout son corps la peau se hérissier comme si elle avait l'intention de se détacher. Il fit demi-tour, bien décidé à fuir cet asile de fous.

Plongeant à travers la porte, il renfila le corridor.

L'homme était sur ses talons.

Courant comme un dératé, il parvint au bout de la coursive, franchit le sas d'accès, et poursuivit au-delà. Arrivé à la passerelle de commandement, il en claqua la porte et la verrouilla derrière lui. Il s'adossa au battant, hors d'haleine. Au bout de quelques secondes à peine, un poing se mit à frapper contre le panneau.

De quelque part sur la passerelle, une voix métallique s'adressa à lui : « Les passagers ne sont pas admis sur la passerelle de commandement. Veuillez regagner votre place, je vous prie, en attendant le décollage. Café et biscuits vous sont en ce moment servis. C'était un message de votre autopilote. Veuillez regagner votre place, merci. »

Zaphod ne dit mot. Il haletait et, derrière lui, le poing continuait de marteler la porte.

— Veuillez regagner votre place, répéta l'autopilote. Les passagers ne sont pas admis sur la passerelle de commandement.

— Je ne suis pas un passager, hoqueta Zaphod.

— Veuillez regagner votre place.

— Mais je ne suis pas un passager ! s'écria de nouveau Zaphod.

— Veuillez regagner votre place.

— Je ne suis pas un... eh ! coucou ? Vous m'entendez ?

— Veuillez regagner votre place.

— Vous êtes l'autopilote ? demanda Zaphod.

— Oui, dit la voix issue de la console de pilotage.

— C'est vous qui avez la responsabilité de ce vaisseau ?

— Oui, répéta la voix. Nous avons eu un léger contretemps. Les passagers devront rester encore provisoirement en animation suspendue, pour leur confort et leur agrément. Café et biscuits leur sont servis chaque année, en suite de quoi ils retournent en animation suspendue, afin d'y retrouver agrément et confort. Le départ aura lieu sitôt que nos soutes seront pleines. Veuillez encore nous excuser de ce léger contretemps.

Zaphod s'écarta de la porte contre laquelle le martèlement avait à présent cessé. Il s'approcha de la console de pilotage. Puis s'écria :

— Un léger contretemps ? Vous avez vu le spectacle, dehors ? Plus rien ! Un désert ! La civilisation a disparu depuis belle lurette, mon vieux. Terminés, les arrivages de serviettes en papier (parfum citron).

— La probabilité statistique, poursuit l'autopilote, imperturbable, est que d'autres civilisations doivent nécessairement apparaître. Un jour, il y aura de nouveau des serviettes en papier (parfum citron). D'ici là, nous devons compter sur un léger retard. Veuillez regagner votre place, s'il vous plaît.

— Mais...

Mais à cet instant la porte s'ouvrit.

Zaphod virevolta pour se retrouver face à l'homme qui l'avait poursuivi. Il portait une grosse mallette. Vêtu avec élégance, il avait les cheveux taillés court et ne portait ni barbe ni ongles démesurés.

— Zaphod Beeblebrox, dit-il. Mon nom est Zarniwoop. Je crois que vous désiriez me voir.

Zaphod Beeblebrox était ébahi. Ses bouches n'étaient capables de proférer que des niaiseries. Il s'affala dans un fauteuil.

— Oh ! la la ! mon vieux ! oh ben mon vieux... mais enfin, d'où sortez-vous donc ? finit-il par dire.

— Je vous ai attendu ici, dit-il sur un ton très professionnel.

Il posa la mallette et prit un autre fauteuil.

— Je suis heureux que vous ayez suivi les instructions, poursuivit-il. Je craignais quelque peu que vous n'ayez quitté mon bureau par la porte plutôt que par la fenêtre. Alors là, vous auriez eu de sérieux ennuis.

Zaphod hocha ses deux têtes et marmonna indistinctement.

— En franchissant la porte de mon bureau, continuait toujours Zarniwoop, vous avez pénétré dans mon Univers artificiel recréé par synthèse électronique et si jamais vous étiez ressorti par la porte, vous auriez aussitôt réintégré l'Univers réel. L'artificiel fonctionne à partir d'ici. (Il tapota sa mallette avec suffisance.)

Zaphod le fusilla d'un regard haineux et méprisant. Il grommela :

— Quelle différence ?

— Aucune, dit Zarniwoop. Ils sont identiques. Oh... sauf que, je crois, les Chasseurs sont gris en réalité.

— Alors, quel intérêt ? cracha Zaphod.

— C'est tout simple, dit Zarniwoop.

Cette complaisance assortie de suffisance faisait bouillir Zaphod.

— Très simple même, répéta-t-il. J'ai trouvé les coordonnées où l'on pouvait dénicher notre homme. L'homme qui dirige l'Univers. Et j'ai découvert que son repaire était protégé par un champ d'improbabilité. Afin de protéger mon secret (et de me protéger moi-même) je me suis réfugié dans la sécurité de cet Univers totalement

artificiel et là je me suis dissimulé à l'intérieur de ce vaisseau de ligne oublié. En lieu sûr. Entretemps, vous et moi...

— Vous et *moi* ? l'interrompit Zaphod avec colère. Vous voulez dire que je vous ai connu ?

— Effectivement, confirma Zarniwoop. Nous nous sommes très bien connus.

— C'est que je n'avais aucun goût, remarqua Zaphod avant de replonger dans un silence boudeur.

— Entre-temps, donc, vous et moi avons mis sur pied votre opération de détournement du vaisseau muni du générateur d'improbabilité – le seul à pouvoir atteindre la planète du Maître du Monde – et son acheminement jusqu'ici. Je suppose que c'est effectivement ce que vous avez accompli et je vous en félicite.

Il lui adressa un fin sourire que Zaphod avait bien envie de défoncer à coups de briques.

— Oh... et au cas où vous vous poseriez la question, ajouta Zarniwoop, le présent Univers a été créé tout exprès pour que vous y pénétriez. Vous êtes par conséquent le personnage le plus important de cet Univers. Jamais sinon (ajouta-t-il avec un encore plus défonçable sourire) vous n'auriez pu survivre au Vortex à Perspective totale dans le monde réel. Bon, on y va ?

— Où ça ? » demanda Zaphod, maussade. Il se sentait très abattu.

— À votre vaisseau, tiens. Le *Cœur-en-Or*. Vous l'avez bien amené avec vous, je suppose ?

— Non.

— Où avez-vous fourré votre veston ? » Zaphod le considéra, abasourdi.

— Mon veston ? Il est dehors. Je l'ai enlevé.

— Parfait. Eh bien sortons le récupérer.

Zarniwoop se leva et fit signe à Zaphod de le suivre.

De retour dans le sas, leur parvinrent de nouveau les cris des passagers abreuvés de café et gavés de biscuits.

— Ça n'a pas été particulièrement agréable de vous attendre, observa Zarniwoop.

— Pas agréable pour *vous* ! s'exclama Zaphod. Et que dire des...

Zarniwoop, d'un doigt, lui intima le silence tandis que s'ouvrait la porte extérieure du sas. À quelques pas de là, ils pouvaient apercevoir le veston de Zaphod parmi les détritrus.

— Un vaisseau remarquable – et remarquablement puissant, observa Zarniwoop. Tenez, regardez.

Et comme ils regardaient, la poche du veston se boursoufla soudain. Se décousit, se déchira. Le modèle réduit en métal du *Cœur-en-Or* (que Zaphod avait été tout étonné de découvrir au fond de sa poche) était en train de grossir.

Il grossissait. Il grossissait toujours. Jusqu'à atteindre, au bout de deux minutes, sa pleine taille.

— Le tout, dit Zarniwoop, avec un niveau d'improbabilité de... oh ! je ne sais pas. Mais quelque chose d'assez considérable.

Zaphod vacilla.

— Vous voulez dire que je l'ai gardé sur moi tout le temps ?

Zarniwoop sourit. Il souleva sa mallette et l'ouvrit.

À l'intérieur, un simple interrupteur qu'il bascula en s'exclamant :

— Adieu, Univers artificiel. Bonjour, le réel !

Le paysage devant eux sembla se brouiller fugitivement puis reparut, exactement tel qu'auparavant.

— Vous voyez, dit Zarniwoop : exactement pareil !

— Vous voulez dire, répéta Zaphod, tendu, que je l'ai gardé sur moi tout le temps ?

— Mais oui, bien sûr. C'était d'ailleurs toute l'astuce.

— Eh bien voilà, dit Zaphod. Maintenant, ne comptez plus sur moi, surtout ne comptez plus sur moi. J'en ai eu largement ma dose. Vous pouvez continuer de jouer tout seul.

— C'est que je crains que vous ne puissiez abandonner comme ça, observa Zarniwoop. Vous êtes pris à présent dans le champ d'improbabilité. Impossible de vous échapper.

Il sourit à nouveau de ce sourire que Zaphod avait eu envie de défoncer et cette fois, Zaphod se laissa faire.

Chapitre 12

Ford Prefect bondit jusqu'à la passerelle du *Cœur-en-Or*, tout en criant :

— Trillian ! Arthur ! Ça marche ! Le vaisseau est réactivé !

Arthur et Trillian gisaient à terre, profondément endormis.

— Allez, debout vous autres ! Nous partons. Nous sommes partis ! lança-t-il en les réveillant d'un coup de pied.

— Salut ! pépia simultanément l'ordinateur. C'est vraiment super de se retrouver avec vous, je peux vous le dire. Et, tenez...

— La ferme ! dit Ford. Dis-nous plutôt où diantre nous sommes.

— Planète B de Frogstar et, mon vieux, c'est le trou, lança Zaphod en apparaissant sur le pont. Salut la compagnie ! Je vous devine si incroyablement ravis de me voir que vous ne pouvez même trouver les mots pour me dire combien je suis un frood cool[2].

— Que quoi ? » s'exclama Arthur, en se redressant sans rien y comprendre, ahuri et l'œil chassieux.

— Faites excuses ! rectifia Zaphod. Que le compliment vous manque. Allez, je sais bien ce que vous ressentez : j'en bégaie moi-même quand je m'adresse la parole. Ben dites donc, c'est chouette de vous revoir tous : Trillian, Ford, et l'autre singe. Et... euh... Ordinateur ?

— Comment va, cher monsieur Beeblebrox ? C'est effectivement un grand honneur pour moi de...

— La ferme. Tire-nous plutôt d'ici, vite, vite, vite.

— Pas de problème mon gars, où veux-tu qu'on aille ?

— N'importe où, pas d'importance, lança Zaphod. Au fait, si, rectifia-t-il. Trouve-nous un coin pour manger, le plus près d'ici.

— Pas de problème », dit gaiement l'ordinateur et une gigantesque explosion secoua tout le pont.

Lorsque Zarniwoop pénétra dans la pièce une petite minute après, l'œil au beurre noir, il put observer avec intérêt quatre petites volutes de fumée.

Chapitre 13

Quatre corps inertes s'enfonçaient en tournoyant dans l'obscurité. Toute conscience avait disparu et le froid de l'oubli attirait les corps vers le puits sans fond de l'inexistence. Cernés par les échos lamentables d'un silence rugissant, ils finirent par sombrer dans les flots rouges et gonflés d'un océan amer et ténébreux qui lentement les engloutit. Semblait-il à jamais.

Après ce qui parut une éternité, la mer se retira, les abandonnant sur une grève aride et froide, épaves laissées par le courant de la Vie, de l'Univers et du Reste.

Des spasmes glacés les secouaient, des lumières dansaient vertigineusement autour d'eux. La grève aride et froide tourna et bascula pour s'immobiliser enfin. Sombre était son éclat : c'était une grève aride et froide mais impeccablement polie.

Une buée verte considérait les corps avec une certaine désapprobation.

Elle toussota.

— Bonsoir, madame et messieurs, dit-elle. Avez-vous réservé ?

La conscience de Ford Prefect lui revint comme un élastique : en lui cinglant la cervelle. Il leva des yeux embrumés vers la buée verte :

— Réservé ? énonça-t-il d'une voix faible.

— Oui monsieur, confirma la buée verte.

— On a besoin de réserver pour l'autre monde ?

Pour autant qu'une buée verte pût hausser avec dédain le sourcil, c'est effectivement ce qu'elle fit.

— L'autre monde, monsieur ?

Arthur Dent essayait de reprendre conscience comme on essaie de récupérer une savonnette dans son bain. Il balbutia :

— Serait-ce l'autre monde ?

— Eh bien, je le suppose, dit Ford Prefect, tout en essayant de repérer le haut du bas.

Partant de la théorie que le haut devait se trouver dans la direction opposée à la grève aride et froide sur laquelle il gisait, il tituba pour se remettre sur ce qu'il espérait être bien ses pieds.

— Je veux dire (il oscillait doucement), il est hors de question qu'on ait pu survivre à une telle déflagration, non ?

— Non, marmonna Arthur.

Il était parvenu à se hausser sur les coudes mais ça n'avait pas semblé améliorer les choses. Il se laissa retomber.

— Non, dit à son tour Trillian en se levant. C'est hors de question.

Un sourd et rauque gargouillis émana du sol : Zaphod Beeblebrox qui essayait de parler.

— Je n'ai certainement pas survécu, gargouilla-t-il. De toute façon, j'étais un mec fini. Pof ! Terminé !

— Ouais, eh ben merci pour nous, observa Ford. On n'avait pas une chance : on a dû se faire littéralement pulvériser. Des bras et des jambes dans tous les coins.

— Mouais, dit Zaphod, en se redressant avec bruit.

— Si ces messieurs-dame désirent commander un apéritif, intervint la buée verte qui flottait avec quelque impatience auprès d'eux.

— Tchac, plouf ! continuait Zaphod. « Instantanément réduits à l'état de simples molécules. Dis donc, Ford », lança-t-il quand il eut identifié l'un des nuages qui se condensaient lentement autour de lui, « est-ce que t'as eu droit aussi au truc de toute ta vie qui défile devant toi ?

— Comment, toi aussi ? Et toute ta vie ?

— Ouais. Enfin, je suppose que c'était bien la mienne. J'ai passé un temps fou à côté de mes pompes, tu sais.

Il s'arrêta pour considérer son environnement, toutes ces formes qui enfin commençaient à prendre forme au lieu de ne former que de vagues formes informes et floues.

— Alors... continua-t-il.

— Alors quoi ? dit Ford.

— Alors nous voilà, hésita Zaphod, étendus, morts...

— Debout ! rectifia Trillian.

— Euh... morts debout, dans ce lugubre...

— Restaurant », dit Arthur Dent qui s'était enfin levé et pouvait à présent (à sa grande surprise) voir distinctement. C'est-à-dire, la chose qui le surprenait n'était pas qu'il pût voir, mais bien ce qu'il pouvait voir.

— Et nous voilà, poursuivait Zaphod, imperturbable, morts debout dans ce lugubre...

— ... restaurant..., dit Zaphod.

— ... cinq étoiles, conclut Trillian.

— Bizarre, non ? observa Ford.

— Euh, ouais.

— Jolis lustres, quand même, dit Trillian.

Ils s'entre-regardèrent, abasourdis.

— Ce n'est pas tout à fait l'autre monde, dit Arthur. Je dirais plutôt que c'est un monde... autre.

Les lustres étaient à vrai dire passablement clinquants. Quant au plafond bas et voûté où ils étaient accrochés, jamais, dans un Univers

idéal, on ne l'aurait peint de cet étrange et profond bleu turquoise – ou en tout cas, on ne l'aurait pas ainsi souligné par des éclairages indirects. Mais il ne s'agissait pas en l'occurrence d'un Univers idéal – comme devait le prouver ultérieurement le motif (à vous faire loucher) dessiné sur le sol incrusté de marbre, ainsi que la manière dont avait été confectionné le devant du bar à comptoir de marbre et long de quatre-vingts mètres. Le devant du bar à comptoir de marbre et long de quatre-vingts mètres avait en effet été confectionné en cousant ensemble pas loin de vingt mille peaux de lézards graphiques d'Antarès – nonobstant le fait que les vingt mille lézards en question en auraient eu besoin pour habiller leurs intérieurs.

Quelques créatures élégamment vêtues étaient négligemment appuyées au bar ou bien se relaxaient au fond des somptueux vibrofauteuils déployés ça et là près du bar. Un jeune officier VI'Urgh accompagné de sa verte et bouillante épouse franchit les hautes portes de verre fumé, tout au bout du bar, révélant au-delà l'aveuglante lumière de la salle principale du restaurant.

Derrière Arthur, une grande baie vitrée était fermée par un rideau. Soulevant le coin de celui-ci, Arthur découvrit un paysage aride et désolé, gris, morne et grêlé, un paysage qui en temps normal lui aurait flanqué une trouille bleue. Les temps toutefois n'étaient en rien normaux car la chose qui lui glaça le sang et lui hérissa la peau du dos jusqu'au sommet du crâne, c'était le ciel. Le ciel était...

Un larbin vint poliment remettre en place le rideau.

— Chaque chose en son temps, monsieur, dit-il.

Un éclair traversa soudain le regard de Zaphod.

— Eh, attendez un brin, les macchabées ! Dites voir, j'ai comme l'impression qu'un détail ultra-important nous échappe. Quelque chose que quelqu'un nous a dit et qu'on aura manqué.

Arthur était considérablement soulagé d'avoir eu l'attention détournée du spectacle qu'il venait d'entrevoir.

— Moi, j'ai dit que c'était plutôt un monde...

— Ouais, bon et vous vous en plaignez ? dit Zaphod. Ford ?

— Moi, j'ai dit que c'était bizarre...

— Ouais. Observation perspicace mais sans aucun intérêt. Peut-être que...

— Peut-être...», l'interrompit la buée verte qui venait à l'instant de se matérialiser sous la forme d'un petit serveur tout vert et ratatiné en livrée sombre, « peut-être voudrez-vous discuter de tout ceci derrière un apéritif...

— Un apéritif ! s'écria Zaphod. Voilà ! Vous voyez ce qu'on peut rater, faute d'attention !

— Effectivement, monsieur, dit sur un ton patient le serveur. Si madame et ces messieurs désirent prendre un apéritif avant le dîner...

— Le dîner ! s'exclama Zaphod avec passion. Écoutez, mon petit bonhomme vert, rien qu'à cette idée, je sens mon estomac prêt à vous raccompagner et vous faire un câlin toute la nuit.

— ... et ensuite », poursuivit le serveur, bien décidé à ne pas se laisser détourner de sa route, « l'Univers pourra tranquillement exploser pour votre plaisir.

La tête de Ford se tourna lentement. Quand il parla, ce fut avec un profond respect :

— Woah ! Et quel genre d'apéro vous servez dans le coin ?

Le serveur rit d'un rire de petit serveur poli.

— Ah ! dit-il. Je crains que monsieur ne m'ait sans doute pas compris.

— Oh ! j'espère bien que non, haleta Ford.

Le serveur toussota d'une toux de petit serveur poli.

— Il n'est pas rare que nos clients se sentent quelque peu désorientés par le voyage temporel, expliqua-t-il ; aussi me permettrai-je de vous suggérer...

— Le voyage temporel ? dit Zaphod.

— Le voyage temporel ? dit Ford.

— Le voyage temporel ? dit Trillian.

— Vous voulez dire qu'on n'est pas dans l'autre monde ? dit Arthur.

Le serveur sourit d'un sourire de petit serveur poli. Il avait pratiquement épuisé son répertoire de petit serveur poli et n'allait pas tarder à retrouver son rôle de petit serveur sarcastique et passablement collet monté.

— L'autre monde, monsieur ? Non monsieur.

— Alors, nous ne sommes pas morts ? insista Arthur.

Le serveur pinça les lèvres.

— Ha ha ! dit-il. Monsieur est à l'évidence bien vivant, sinon je ne tenterais pas de servir monsieur.

Dans un geste extraordinaire qu'il serait vain de vouloir décrire, Zaphod Beeblebrox se frappa les deux fronts du plat de la main tandis que de la troisième il se claquait la cuisse.

— Hé ! les gars, vous savez quoi ? C'est dingue ! On y est arrivés ! On a fini par arriver là où on voulait aller. À Milliways.

— Milliways ? dit Ford.

— Effectivement monsieur, confirma le serveur, avec des tombereaux de patience. Vous êtes bien à Milliways. Le Dernier Restaurant avant la Fin du Monde.

— Avant quoi ? dit Arthur.

— La Fin du Monde, répéta le serveur d'une voix claire et inutilement articulée.

— Et c'est pour quand ? s'enquit Arthur.

— D'ici quelques minutes, tout au plus, dit le serveur.

Il prit une profonde inspiration. Il n'en avait pas vraiment besoin puisque son corps recevait le mélange gazeux requis pour sa survie par l'intermédiaire d'un petit injecteur plaqué contre sa jambe. Mais il est malgré tout des circonstances où, quel que soit votre métabolisme, il faut que vous preniez une profonde inspiration.

— À présent, si vous voulez bien commander vos apéritifs, je pourrai enfin vous conduire à votre table.

Deux sourires béats s'épanouirent sur les traits de Zaphod qui se rua vers le bar pour le dévaliser à moitié.

Chapitre 14

Le Dernier Restaurant avant la Fin du Monde représente l'un des plus extraordinaires défis de toute l'histoire de la restauration. Il a été bâti sur les débris épars de... ou plutôt : il *sera* bâti sur les débris... enfin, c'est-à-dire qu'à cette époque, il *aura été* bâti... disons plutôt qu'il *a été* effectivement bâti.

L'une des difficultés majeures soulevées par le voyage temporel n'est pas de devenir accidentellement son propre père ou mère. Devenir son propre père ou mère ne soulève normalement pas de difficultés que ne puisse surmonter une famille équilibrée et large d'esprit. Changer le cours de l'histoire n'engendre pas non plus de problèmes particuliers : le cours de l'histoire demeure immuable parce qu'il se remet en place de lui-même comme un puzzle. Tous les changements importants se sont produits préalablement aux événements qu'ils sont censés changer et tout finit donc par s'arranger au bout du compte.

Non, la difficulté majeure est essentiellement d'ordre grammatical et l'ouvrage principal à consulter en la matière est le *Manuel des Mille et Une Conjugaisons à l'usage du voyageur temporel*, par le Dr Streetmentioner. Il vous indiquera par exemple comment décrire un événement qui a failli vous advenir dans le passé avant que vous ne l'évitiez par un saut de deux jours dans le futur afin d'y échapper. Lequel événement sera décrit différemment selon que vous l'évoquiez depuis votre propre temps naturel, ou bien à partir d'un futur antérieur, ou bien encore en se plaçant dans un passé antérieur, la chose se compliquant encore du fait qu'il vous est loisible de tenir une conversation tout en vous déplaçant d'un temps à un autre avec l'intention de devenir votre propre père ou mère.

La plupart des lecteurs vont jusqu'au Passé antérieur surcomposé de subjonctif futur semi-conditionnel plagal 2^e forme avant de renoncer : et de fait, dans les éditions récentes de l'ouvrage, toutes les pages au-delà de ce point sont restées blanches pour économiser sur les frais d'impression.

Le *Guide du routard galactique* passe rapidement sur ce dédale d'abstraction académique, notant simplement l'abandon du terme « Futur plus-que-parfait » quand on eut découvert que ça n'existait pas.

En résumé :

Le Dernier Restaurant avant la Fin du Monde est l'une des plus

extraordinaires entreprises de toute l'histoire de la restauration.

Il est bâti sur les débris épars d'une future planète en ruine qui a été (*aurait eu été*) enfermée dans une vaste bulle temporelle avant d'être (*devoir avoir eu été*) projetée dans l'avenir jusqu'à l'instant précis de la Fin du Monde.

Ce qui, au dire de beaucoup, est impossible.

Là, les clients prennent (*auront avoir pris*) place à la table de leur choix pour déguster (*auront à avoir dégusté*) des mets somptueux tout en contemplant (*ayant eu devoir à avoir contemplé*) autour d'eux l'explosion de toute la création.

Ce qui, beaucoup vous le diront, est également impossible.

Vous pourrez vous présenter (*être à devoir s'être présenté*) et demander n'importe quelle table sans avoir au préalable (*ante-subséquavant*) de réservation puisque vous pouvez toujours réserver rétrospectivement, une fois que vous aurez eu regagné votre propre époque (*vous pouvez avoir à eu réservé subséquavant aussitaprès que vous serez eu été en train d'être antidatétourné chez vous*).

Ce qui est, souligneront à présent nombre d'entre vous, définitivement impossible.

Au Restaurant, vous aurez l'occasion de rencontrer, voire de dîner (*pourriez eu l'occasion d'avoir à rencontrer après en vue de dîner alors*) avec un fascinant échantillon de toute la population spatiotemporelle.

Ce qui, vous expliquera-t-on patiemment, est tout aussi impossible.

Vous pourrez y retourner aussi souvent que cela vous chante (*auriez avoir pu vous y re-être-tourné... et ainsi de suite : pour les autres corrections de temps, consultez le livre du Dr Streetmentioner*) avec l'assurance de ne jamais vous y rencontrer vous-même – à cause de la gêne bien compréhensible qui pourrait en résulter.

Ce qui (à supposer que tout le reste fût vrai, et ce n'est même pas le cas) serait là manifestement impossible, vous diront les incrédules.

Tout ce que vous avez à faire, c'est de déposer un penny sur un compte d'épargne à votre propre époque et, une fois arrivé à la Fin des Temps, le simple exercice des intérêts composés fait que le montant fabuleux de votre repas se trouvera déjà payé.

Ce qui, protesteront beaucoup de gens, n'est pas seulement impossible mais surtout franchement idiot, raison pour laquelle les publicitaires du système de Bastablon ont pu pondre ce slogan : « Si vous avez déjà réalisé six choses impossibles ce matin, pourquoi ne pas couronner le tout par un petit déjeuner à Milliways, le Dernier Restaurant avant la Fin du Monde ? »

Chapitre 15

Au bar, Zaphod ne tarda pas à se retrouver beurré comme un coing. Ses deux crânes se cognaient l'un contre l'autre et ses sourires apparaissaient à contretemps. Il se sentait désespérément heureux.

— Zaphod, lança Ford, tant que tu es encore en état de parler, ça t'embêterait de m'expliquer ce qui est arrivé, nom d'un petit photon ? Où étais-tu passé ? Et où sommes-nous passés ? Broutilles, certes, mais j'aimerais néanmoins quelques éclaircissements.

La tête gauche de Zaphod se dégrisa, laissant la droite s'enfoncer plus avant dans les ténèbres éthyliques.

— Ouais, bon, dit-il, j'suis allé faire un tour. Ils veulent que je déniche le type qui dirige l'Univers mais moi je suis pas pressé de le rencontrer. M'est avis qu'il sait même pas faire la cuisine.

Sa tête gauche regarda la droite énoncer ces mots puis elle opina gravement.

— Exact, dit-elle. Tiens, remets-nous donc ça.

Ford commanda un nouveau Pan Galactic Gargle Blaster – boisson décrite comme l'équivalent alcoolique d'une agression : aussi ruineuse que douloureuse pour le crâne. Quoi qu'il ait pu arriver, décida Ford, c'était finalement le cadet de ses soucis.

— Écoute, Ford, dit Zaphod, tout baigne dans l'huile de vaseline.

— Tu veux dire que tu as la situation bien en main.

— Non, rectifia Zaphod. Je n'ai jamais dit que j'avais la situation bien en main : ça ne baignerait pas dans l'huile de vaseline. Si tu tiens vraiment à savoir ce qui est arrivé, disons que l'affaire était dans la poche depuis le début, ça te va ?

Ford haussa les épaules.

Zaphod gloussa dans son apéritif. La mousse déborda du verre et commença d'attaquer le dessus de marbre du bar.

Un bohémien céleste à la peau tannée s'approcha d'eux et leur joua du violon électrique jusqu'à ce que, Zaphod lui ayant donné un paquet d'argent, il daigne enfin s'éloigner.

Le bohémien se rabattit alors vers Arthur et Trillian qui étaient assis un peu plus loin dans la salle.

— Je ne sais pas où on est, disait Arthur, mais je crois que ce coin me donne la chair de poule.

— Allons, reprenez un verre, conseilla Trillian. Amusez-vous !

— Lequel des deux ? Pour moi, c'est tout l'un ou tout l'autre.

— Mon pauvre Arthur, vous n'êtes vraiment pas taillé pour ce

genre de vie, hein.

— Vous appelez ça une vie !

— On croirait entendre Marvin.

— Marvin est le penseur le plus lucide que je connaisse. À votre avis, comment se débarrasser de ce violoniste ?

Mais le garçon approchait :

— Votre table est prête, annonça-t-il.

Vu de l'extérieur (ce qui n'est jamais le cas) le Restaurant ressemble à quelque gigantesque étoile de mer luisante échouée sur un roc oublié. Chacun de ses bras abrite les bars, les cuisines, les générateurs du champ de force qui protègent toute la structure ainsi que les fragments épars de planète sur lesquels elle repose et les turbines temporelles chargées de faire lentement osciller tout le bazar d'avant en après autour du moment crucial.

Au centre de l'étoile s'élève un gigantesque dôme doré – presque un globe complet – et c'est dans cette zone que Zaphod, Ford, Arthur et Trillian venaient de pénétrer.

Cinq tonnes au moins de strass les y avaient précédés pour recouvrir la moindre surface encore disponible. Le reste de cette surface se trouvant déjà incrusté de pierreries, coquillages précieux de Santruginus, feuilles d'or, carreaux de mosaïque, peaux de lézard et un million d'autres enjolivements et décorations non identifiables. Le cristal étincelait, l'argent scintillait, l'or brillait, Arthur béait.

— Woah ! s'écria Zaphod. Par Zarquon !

— Incroyable, souffla Arthur... Et ces gens ! Et ces objets !...

— Ces objets, remarqua placidement Ford, sont également des gens.

— Et les gens, reprit Arthur... enfin les autres...

— Et les lumières !... dit Trillian.

— Et les tables !... dit Arthur.

— Et les serviettes !... dit Trillian.

Le garçon avait l'impression d'entendre dialoguer deux huissiers.

— La Fin du Monde est très courue », observa Zaphod en titubant tant bien que mal parmi la multitude de tables, certaines en marbre, d'autres en un somptueux ultracajou, voire en platine, avec autour de chacune un groupe d'exotiques créatures qui devisaient tout en étudiant la carte.

— Les gens aiment à s'habiller pour l'occasion, poursuivait Zaphod. Histoire de marquer le coup.

Les tables étaient disposées en un large éventail autour d'une vaste aire centrale où un petit orchestre jouait de la musique légère. Mille tables au moins, estima Arthur au jugé, avec, parsemées entre celles-ci, des palmiers frémissants, des fontaines glougloutantes, des

statues baroques, bref, tout l'attirail typique de ces restaurants où l'on n'a guère lésiné pour offrir au client l'impression qu'on n'a pas du tout lésiné sur la dépense. Arthur regarda autour de lui, s'attendant presque à voir quelqu'un faire une pub pour la carte American Express.

Zaphod percute Ford qui tituba sur Zaphod.

— Woah ! dit Zaphod.

— Par Zarquon ! dit Ford.

— Faut vraiment que mon arrière-grand-père ait sérieusement tripatouillé les circuits de l'ordinateur, tu sais, remarqua Zaphod. Je lui dis de nous chercher où bouffer dans le coin et il nous amène au Dernier Restaurant avant la Fin du Monde ! Fais-moi penser à le remercier, un de ces quatre !

Il s'interrompt.

— Eh mais, tout le monde est ici, tu sais. Tous les gens qui ont compté !

— Ont compté ? s'étonna Arthur.

— Une fois à la Fin du Monde, on est obligé de beaucoup employer le passé : vu que tout a déjà été accompli, tu saisis ? Eh... salut les mecs ! » lança-t-il à l'adresse d'un petit groupe proche d'iguanoïdes géants. « Comment alliez-vous ?

— Serait-ce Zaphod Beeblebrox ? demanda l'un des iguanes à l'autre iguane.

— Je crois bien, répondit le second iguane.

— Alors ça, c'est vraiment le bouquet, observa le premier iguane.

— Nous sommes vraiment peu de chose, remarqua le second iguane.

— C'est une question de point de vue », conclut le premier, puis l'un et l'autre retombèrent dans le silence. Ils attendaient le début du plus grand spectacle du monde.

— Eh Zaphod ! » dit Ford, cherchant à lui saisir le bras et (conséquence de son troisième Pan Galactic Gargle Blaster) le manquant totalement. Il pointa un doigt qui vacillait.

— Mais je reconnais un vieux pote à moi, Hotblack Desiato ! Tu vois ce type, là, à la table en platine, celui avec le costume platiné.

Zaphod essaya de suivre des yeux le doigt de Ford mais ça lui flanqua le tournis. Enfin, il vit.

— Ah ouais ?... » puis il le reconnut enfin : « Eh mais dis donc, voilà un type qui a sacrément fait son trou ! Houla, mieux même que n'importe qui. Enfin, moi excepté.

— Qui est censé être ce monsieur ? s'enquit Trillian.

— Hotblack Desiato ? s'étonna Zaphod, surpris. Vous ne connaissez pas ? Jamais entendu parler de Disaster Area ?

— Non, dit Trillian qui n'en avait jamais entendu parler.

— Le plus grand, dit Ford, le plus bruyant...
— Le plus riche..., suggéra Zaphod.
— ... des groupes de rock de toute l'histoire de... (il cherchait le mot).

— ... de l'histoire elle-même, conclut Zaphod.

— Non, dit Trillian.

— Pas possible, dit Zaphod. On se retrouve à la Fin du Monde et vous n'avez même pas vécu. Z'avez manqué quelque chose.

Il la conduisit jusqu'à la table où le garçon les attendait depuis le début. Arthur leur emboîta le pas. Il se sentait tout seul et tout perdu.

Ford quant à lui pataugeait dans la cohue pour rejoindre une vieille connaissance.

— Eh... euh... Hotblack ! lança-t-il. Comment va ? Ravi de te revoir mon grand, alors, ça boume toujours ? Tu m'as l'air super gros, gras et malsain que c'en est un plaisir.

Il lui asséna une grande claque dans le dos et ne fut pas peu surpris de ne rencontrer aucune réaction. Les Pan Galactic Gargle Blasters qui mijotaient en lui le poussèrent néanmoins à poursuivre de l'avant.

— Tu te souviens du bon vieux temps ? On savait tenir le coup, pas vrai ? Le Bistrot Illégal, tu te rappelles ? Et le Slim's Throat Emporium ? Et Evildrome Boozarama, c'était la bonne époque, non ?

Hotblack Desiato ne laissa rien paraître de son opinion personnelle sur ce point. Ford ne se démonta pas.

— Et quand on avait la dalle et qu'on se faisait passer pour des inspecteurs du service des fraudes tu te souviens ? Et qu'on se pointait partout pour confisquer des bouteilles et de la bouffe, hein ? Jusqu'au jour où on s'est chopé une intoxication alimentaire. Oh, et puis toutes ces nuits interminables à boire et discuter, tu sais, dans nos petites piaules cradingues au-dessus du café Lou à Gretchen Town – New Bétel... et toi toujours dans la chambre d'à côté, à vouloir absolument composer des chansons sur ta bruitare éclectique quand nous on détestait tous ça ! Mais tu nous disais que tu t'en foutais, alors on te répondait que nous on s'en foutait pas, tellement on pouvait les détester.

Les yeux de Ford commençaient à s'embuer.

— Et toi qui nous serinais que tu voulais pas être une star », continua-t-il, vauté dans sa nostalgie, « parce que tu ne pouvais pas blairer le star System ! Alors Hadra, Sulijoo et moi, on te disait que t'avais pas le choix. Et qu'est-ce que tu fais maintenant : les systèmes stellaires, tu te les payes !

Ford se tourna et sollicita l'attention des tables voisines en s'exclamant :

— Voilà un homme capable de se *payer* des systèmes stellaires !

Hotblack Desiato ne chercha pas plus à confirmer qu'à dénier ce dernier fait et l'attention fugace de l'assistance alentour ne tarda pas à se dissiper.

— J'ai comme l'impression que quelqu'un a un coup dans l'aile, marmonna une créature arborescente et pourpre, le nez plongé dans son verre de vin.

Titubant quelque peu, Ford s'affala pesamment dans le siège en face d'Hotblack Desiato.

— Ah, quel est ce morceau déjà ? dit-il en s'agrippant bien malencontreusement à une bouteille qui se renversa (dans un verre proche, en fait).

Pas homme à laisser gâcher un hasard heureux, Ford but le verre.

— Tu sais bien, ce succès pas possible... ah... Comment c'est, déjà ? Chabadam ! Chabadam ! Cha-badaboum !! Quelque chose comme ça... et dans ton jeu de scène, ça se termine avec l'astronef qui s'écrase en plein dans le soleil... et tu l'as fait en vrai !

Ford écrasa le poing dans la paume de son autre main pour illustrer graphiquement cet exploit. Ce qui eut pour effet de renverser à nouveau la bouteille.

— L'astronef ! Plaf ! En plein dans le soleil ! Laisse-moi rigoler, terminé les lasers et toute leur quincaillerie ! Toi, tu fais dans les protubérances et les *vrais* rayons ! Et puis ces chansons ! Ces chansons !

Son regard contemplait le filet de liquide qui glougloutait de la bouteille et s'épanchait sur la table. Il fallait faire quelque chose pour ça, songea-t-il. Il lança :

— Eh ? Tu veux boire un verre ?

Son esprit en marmelade commençait à s'apercevoir que quelque chose faisait défaut à leur entretien, et que le quelque chose en question avait un certain rapport avec le fait que l'homme assis en face de lui, costume platine et feutre argenté, n'avait pas encore dit « Salut Ford ! » ou bien « Content de te revoir après tout ce temps » ou en fait quoi que ce fût. Pour tout dire, il n'avait même pas bougé.

— Hotblack ? dit Ford.

Une grosse paluche vint de derrière atterrir sur son épaule et le repoussa. Ford tomba sans grâce de son siège et leva les yeux pour voir s'il pouvait repérer le propriétaire de cette main discourtoise. Le propriétaire n'était pas difficile à repérer, vu qu'il faisait dans les deux mètres dix et qu'il était bâti en proportion. À vrai dire, il était bâti comme peut l'être un canapé en cuir : bien luisant, massif et sérieusement rembourré. Le costume dans lequel on l'avait fourré avait semblait-il pour seule finalité de démontrer combien il pouvait être difficile d'enfiler une telle carcasse dans un costume. Ses traits avaient la texture d'une orange et la couleur d'une pomme mais là

s'arrêtait toute analogie entre le personnage et les douceurs.

— Gamin...

À l'entendre, la voix tombée de la bouche de l'homme donnait l'impression d'avoir passé des moments difficiles au fond de sa poitrine.

— Euh, ouais ? dit Ford sur le ton de la conversation.

Il se remit debout en titubant et parut surpris que le sommet de sa tête ne vienne pas plus haut le long du corps de son interlocuteur.

— Casse-toi ! dit l'homme.

— Plaît-il ? » dit Ford en se demandant s'il était bien prudent.
« Et d'abord qui êtes-vous ?

L'homme considéra la chose quelques instants. Il n'était pas habitué à s'entendre poser pareille question. Il parvint toutefois à trouver une réponse :

— Je suis le type qui t'a dit de te casser comme un grand avant qu'on le fasse pour toi.

— Bon, écoutez », dit Ford, nerveux (et qui aurait bien voulu que sa tête cesse de tourner, redevienne froide et prenne en main la situation).

— Bon, écoutez, reprit-il, je suis un des plus anciens amis d'Hotblack Desiato et...

Il jeta un œil sur Hotblack Desiato qui n'avait toujours pas bougé, ne fût-ce qu'un cil.

— ... et..., répéta Ford, en se demandant bien ce qu'il pourrait caser de judicieux après « et ».

Le gros type avait une réponse toute trouvée à mettre après « et ». Il la dit. C'était :

— Et moi je suis le garde du corps de M. Desiato et je suis responsable de son corps et je ne suis pas responsable du tien alors tu me le déblaies avant qu'il ne lui arrive des bricoles.

— Bon, attendez une minute, dit Ford.

— Pas question de minute ! beugla le gorille. Pas question d'attendre ! M. Desiato ne cause à personne !

— Eh bien, peut-être que vous pourriez le laisser donner lui-même son avis sur la question.

— Il ne cause à personne ! brama le gorille.

Ford jeta un regard anxieux sur Hotblack et dut bien admettre que les faits semblaient donner raison à l'affreux : toujours pas le moindre signe de mouvement – encore moins, d'intérêt pour la posture où il se trouvait.

— Pourquoi ? demanda Ford. Qu'est-ce qu'il a donc ?

Le gorille lui expliqua.

Chapitre 16

Le *Guide du routard galactique* note que Disaster Area, un groupe de plutonium-rock originaire de la région de Gargacka Mind Zones, est en général considéré non seulement comme le plus bruyant de tous les groupes de rock de toute la Galaxie mais en fait comme le plus bruyant de tous les bruits tout court. Les habitués de ses concerts estiment qu'on bénéficie de la meilleure acoustique en écoutant leur prestation du fond d'une épaisse casemate bétonnée située à soixante kilomètres de la scène – tandis que les musiciens eux-mêmes jouent de leurs instruments par télécommande depuis un astronef parfaitement isolé placé en orbite autour de la planète – voire, le plus souvent, autour d'une planète entièrement différente.

Leur répertoire est en gros des plus simples et se contente généralement de reprendre les poncifs du genre : la rencontre d'une créature-garçon avec une créature-fille sous une lune d'argent, laquelle explose ensuite pour des raisons mal définies.

Bien des mondes ont définitivement interdit leurs concerts, parfois pour des raisons artistiques mais le plus souvent parce que la sono du groupe contrevient aux traités locaux de limitation des armements stratégiques.

Ce qui n'a toutefois pas empêché le montant de leurs cachets de repousser les limites des hyper-mathématiques pures et d'ailleurs, l'expert-comptable du groupe vient tout récemment de se voir nommer professeur de néomathématiques par l'université de Maximégalon, en reconnaissance de ses théories de la Rentabilité restreinte et généralisée des revenus imposables tirés de Disaster Area, théories grâce auxquelles il démontre que la trame même du continuum spatio-temporel est non seulement courbe mais en fait com-plè-te-ment tordue.

Ford regagna, titubant, la table où Zaphod, Arthur et Trillian étaient installés, attendant les réjouissances.

— Je mangerais bien un morceau, dit Ford.

— Eh bien Ford, dit Zaphod, t'as causé avec notre bruyant ami ?

Ford hocha la tête de manière peu explicite.

— Hotblack ? Disons que je lui ai parlé, ouais...

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Ben, pas grand-chose, à vrai dire. Il est... euh...

— Ouais ?

— Enfin... il s'est retiré depuis un an, pour raisons fiscales. Il faut que je m'assoie.

Il s'assit.

Le garçon approchait.

— Voulez-vous consulter le menu ? dit-il. Ou préférez-vous qu'on vous présente directement le Plat du Jour ?

— Hein ? dit Ford.

— Hein ? dit Arthur.

— Hein ? dit Trillian.

— Ça marche, dit Zaphod. Présentez-le-nous donc. Qu'on fasse du plat aux plats.

Dans une petite salle retirée dans l'un des bras du complexe du Restaurant, une longue et maigre silhouette dégingandée écarta un rideau et l'oubli s'inscrivit sur son visage.

Ce n'était pas un très joli visage (peut-être parce que l'oubli avait tendance à s'y inscrire trop souvent). Déjà, il était trop allongé, les yeux trop enfoncés, les joues trop creuses, les lèvres trop longues et fines et, quand elles s'ouvraient, les dents qu'elles révélaient évoquaient un peu trop un balcon bien lustré. Les mains qui levaient le rideau étaient également longues et fines : froides aussi. Reposant légèrement sur les plis de l'étoffe, elles donnaient l'impression qu'il aurait suffi que l'homme cesse de les épier comme un faucon pour qu'elles détalent toutes seules en rampant afin d'aller accomplir en catimini quelque inqualifiable forfait.

Il laissa retomber le rideau et la terrible lumière qui jouait sur ses traits disparut, pour aller jouer ailleurs quelque chose de plus gai. Rôdant dans la petite chambre comme une mante religieuse en quête d'une proie vespérale, l'homme finit par s'asseoir sur une chaise branlante, devant une table à tréteaux, pour feuilleter le texte de quelques bonnes blagues.

Une sonnerie retentit.

L'homme repoussa les minces feuilles de papier et se leva. Ses mains brossèrent mollement quelques-unes des millions de paillettes multicolores qui festonnaient son veston, puis il franchit la porte.

Dans le Restaurant, les lumières décrurent, l'orchestre accéléra son rythme, un unique projecteur cloua l'obscurité de l'escalier qui montait au centre de la scène.

Au sommet des marches apparut une haute silhouette brillamment colorée. L'homme bondit sur la scène et d'un pas vif et léger gagna le micro, l'ôta de son pied d'un geste gracieux de sa main longue et fine puis s'immobilisa, s'inclinant de droite et de gauche sous les applaudissements de la foule, en lui exhibant l'étrincelant balcon de sa denture. Puis, après un discret salut pour quelques amis intimes dans l'assistance (bien qu'il n'y en eût pas un seul), il attendit

que les applaudissements s'éteignent.

Alors il leva la main et sourit d'un sourire qui non seulement s'étirait d'une oreille à l'autre mais semblait pour ainsi dire déborder littéralement les limites de son visage.

« Merci, mesdames et messieurs ! lança-t-il. Merci beaucoup. Merci de tout cœur. »

Son regard pétillait.

« Mesdames et messieurs, commença-t-il, l'Univers tel que nous le connaissons existe maintenant depuis plus de cent soixante-dix millions de milliards d'années et s'achèvera dans un peu plus d'une demi-heure. Aussi sans plus tarder, bienvenue à tous et à chacun à Milliways, le Dernier Restaurant avant la Fin du Monde ! »

D'un geste preste, il déclencha de nouvelles salves d'applaudissements spontanés. Que d'un nouveau geste il fit taire.

« Je suis votre hôte pour ce soir, reprit-il. Je me présente : Max Quordlepleen... (tout le monde le savait, son numéro était célèbre dans toute la Galaxie connue mais il le répétait néanmoins, pour le plaisir de déclencher de nouveaux applaudissements qu'il remerciait d'un sourire modeste et d'un petit signe de la main)... et tel que vous me voyez, j'arrive tout juste de l'autre bout du fin fond des Temps, où j'ai eu le plaisir de présenter le spectacle du Big Bang Burger Bar – et je peux vous garantir qu'on a passé une soirée fan-tas-ti-que, mesdames et messieurs – mais me voici désormais avec vous pour assister en votre compagnie à cet évènement proprement historique : la Fin de l'Histoire elle-même ! »

Nouvelle salve d'applaudissements qui s'éteignit d'elle-même comme l'éclairage faiblissait encore. Sur chacune des tables apparurent des chandelles qui s'allumèrent spontanément, soulevant des petits cris chez chacun des convives à présent cernés de mille petits lumignons clignotant dans l'intimité d'un million d'ombres propices. Un frisson d'excitation parcourut toute la salle obscurcie lorsque le vaste dôme doré surmontant les convives se mit avec infiniment de lenteur à s'estomper, s'assombrir, disparaître.

La voix de Max était assourdie lorsqu'il poursuivit :

« Voilà, mesdames et messieurs, dit-il dans un souffle, les chandelles sont allumées, l'orchestre joue en sourdine, et tandis qu'au-dessus de nous le dôme du champ de force devient transparent pour révéler un ciel sombre et plombé, lourd de l'antique lueur d'étoiles livides et gonflées, je sens bien que nous sommes partis ce soir pour une fabuleuse apocalypse ! »

Même le doux murmure de l'orchestre s'évanouit dans le silence abasourdi qui tomba sur tous ceux qui assistaient au spectacle pour la première fois.

Une lumière monstrueuse, grisâtre, se déversa sur eux,

- une lumière hideuse,
- une lumière bouillonnante et pestilentielle,
- une lumière qui aurait défiguré l'enfer.

Le Monde touchait à sa Fin.

Durant quelques interminables secondes, le Restaurant tourna silencieusement dans le vide déchaîné. Puis Max reprit la parole :

« Pour ceux d'entre vous qui ont toujours désiré voir la lumière au bout du tunnel, voilà ce que ça donne. »

L'orchestre enchaîna de nouveau.

« Merci mesdames et messieurs, lança Max, je vous retrouve dans quelques instants mais entretemps je vous laisse entre les mains fort expertes de Reg Nullify et Son Ensemble Cataclysmique. On les applaudit bien fort, mesdames et messieurs ! »

Le sinistre sabbat céleste se poursuivait toujours.

Avec quelque hésitation l'assistance se mit à applaudir puis au bout d'un petit moment, les conversations reprirent leur cours normal. Max faisait le tour des tables ; échangeant des plaisanteries ; hurlant de rire avec les convives ; bref, il gagnait sa croûte.

Un imposant animal laitier s'approcha de la table de Zaphod Beeblebrox, vaste et gras quadrupède bovin aux grands yeux humides, avec de petites cornes et sur le mufle ce qui pouvait presque passer pour un sourire engageant.

— Bonsoir.

La bovine créature s'assit pesamment sur son arrière-train.

— Je suis le Plat du Jour. L'une ou l'autre partie de mon corps vous tenterait-elle ?

Elle se racla la gorge, gigota de l'arrière-train pour se caler dans une posture plus confortable puis les considéra placidement. Examen qui lui permit de découvrir un regard de surprise abasourdie chez Arthur et Trillian, un haussement d'épaules résigné chez Ford Prefect, et l'estomac dans les talons de Zaphod Beeblebrox.

— Un morceau d'épaule, peut-être ? suggéra la bête. Brais   dans une sauce au vin blanc.

— Euh... votre épaule à vous ? souffla Arthur, horrifié.

— Mais naturellement, mon épaule, monsieur, meugla la bête avec satisfaction. Je suis seule maître de mon corps.

Zaphod avait déjà bondi de son siège pour venir t  ter en connaisseur l'épaule de l'animal.

— Ou la culotte, qui n'est pas mal non plus, murmura le bovin : l'ayant beaucoup exercée et m'étant gav  e de céréales, je puis vous garantir qu'il n'y a que de la bonne viande dans ce coin.

Elle poussa un doux grognement, assorti d'un gargouillis et se remit à ruminer. Puis, ayant raval   le tout, ajouta :

— Ou alors, un ragoût de moi, peut-être ?

— Vous voulez dire que cet animal a réellement l'intention qu'on le mange ? murmura Trillian à Ford.

— Moi ? dit Ford, les yeux vitreux. Je ne veux rien dire du tout.

— Mais c'est absolument horrible, s'exclama Arthur. Voilà bien la chose la plus révoltante que j'aie jamais entendue.

— Où est le problème, Terrien ? dit Zaphod dont l'attention s'était à présent reportée sur l'énorme croupe dodue de la bête.

— Simplement que je n'ai pas envie de manger d'un animal planté devant moi-même s'il m'y invite, dit Arthur. Je trouve ça cruel.

— Ça vaut toujours mieux que de bouffer un animal qui n'en a pas envie, remarqua Zaphod.

— Là n'est pas la question, protesta Arthur.

Puis il réfléchit à la chose :

— D'accord, c'est peut-être effectivement la question. Enfin, peu importe, je n'ai pas le cœur à y songer pour l'instant. Je vais juste... euh...

(Autour de lui, l'Univers continuait de se convulser dans les affres de sa Fin.)

— Je crois que je vais me contenter d'une salade verte, marmonna-t-il.

— Puis-je insister pour vous recommander mon foie, suggéra la créature. Il doit être particulièrement tendre et moelleux à présent : cela fait des mois que je me gave.

— Une salade verte, dit Arthur avec insistance.

— Une salade verte ? dit la bête en roulant des yeux dépités.

— Vous n'allez pas me dire que je ne devrais pas prendre de salade verte, quand même ?

— Eh bien, dit l'animal, je connais plus d'un légume à être ferme sur ce point. Ce qui est la raison pour laquelle en fin de compte on a décidé de trancher définitivement la question en élevant un animal effectivement désireux d'être mangé et capable de le dire à haute et intelligible voix. Et me voici.

La bête esquissa une légère révérence.

— Un verre d'eau, s'il vous plaît, dit Arthur.

— Écoutez, expliqua Zaphod. On veut simplement manger, on ne va pas en faire tout un fromage. Alors donnez-nous quatre beaux steaks, s'il vous plaît, et vite. On n'a rien avalé depuis cinq cent soixante-seize mille millions d'années.

La bovine créature se releva maladroitement. Elle laissa échapper un doux gargouillis.

— Un choix fort judicieux, monsieur, si je puis me permettre. Excellent, dit-elle. Le temps d'aller m'en couper une tranche et de passer à la casserole.

Elle se tourna et lança un clin d'œil amical à Arthur.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur. Je serai très humaine.

Et elle regagna sans se presser les cuisines.

L'affaire de quelques minutes, le garçon revenait avec quatre énormes et fumantes tranches de steak. Zaphod et Ford les engloutirent illico sans l'ombre d'une hésitation. Trillian hésita, puis haussa les épaules et attaqua son morceau.

Arthur contemplait sa portion, l'air vaguement mal à l'aise.

— Eh, le Terrien », lança Zaphod avec un sourire malicieux sur celui de ses visages qui ne se goinfrirait pas, « on n'est pas dans son assiette ?

Et l'orchestre enchaîna.

Dans toute la salle, choses et gens s'étaient remis à bavarder, détendus. L'air était plein du murmure de conversations sans importance, et des senteurs mêlées des plantes exotiques, des mets extravagants et des vins insidieux. Sur un nombre infini de kilomètres dans toutes les directions, le cataclysme universel avançait vers un paroxysme stupéfiant. Consultant sa montre, Max regagna la scène en fanfare.

« Et maintenant, mesdames et messieurs (il rayonnait), tout le monde a-t-il passé une dernière soirée formidable ?

— Oui !!! » braillèrent en chœur le genre de gens qui braillent « oui » chaque fois qu'un comédien leur demande s'ils ont passé une soirée formidable.

« Eh bien c'est formidable, renchérit Max, absolument formidable ! Et maintenant que les tempêtes photoniques s'accumulent en vagues déferlantes autour de nous, prêtes à volatiliser les toutes dernières géantes rouges, je sens que vous êtes tous prêts à reprendre place pour goûter avec moi ce qui, je le sais, sera pour vous une expérience prodigieusement excitante et définitive. »

Une pause. Il tenait l'auditoire sous le charme de son œil pétillant.

« Croyez-moi, mesdames et messieurs, il n'y a rien de mieux après ça. »

Nouvelle pause. Son minutage ce soir était impeccable. Cela faisait une éternité qu'il présentait ce spectacle, nuit après nuit. Non que le mot « nuit » eût une signification quelconque, ici, au bout du temps. Tout ce qui subsistait, c'était une répétition sans fin de l'instant final, tandis que le Restaurant oscillait doucement, d'avant en arrière à la lisière ultime du temps. Cette « nuit »-ci pourtant était bonne, il sentait qu'il tenait l'auditoire dans le creux de sa main blême. Sa voix se fit chuchotante. Il fallait faire effort pour l'entendre :

« Voici réellement la fin des fins, l'ultime et glaciale désolation où va venir s'éteindre la gerbe majestueuse de la création. Voici, mesdames et messieurs, le proverbial « mot de la fin ». »

Sa voix baissa encore. Dans ce silence, une mouche n'aurait pas osé se racler la gorge.

« Après ça, il n'y a plus rien. Le vide. La vacuité. L'oubli. Le néant absolu. »

L'œil pétillait de nouveau – n'avait-il pas cligné ?

« Rien... hormis bien sûr le passage du chariot des desserts, sans oublier notre sélection de fines liqueurs d'Aldébaran ! »

L'orchestre crut bon de ponctuer ce dernier trait. Il s'en serait bien passé ; il n'en avait pas besoin : pas un artiste de son envergure. Il était capable de jouer de son public comme de son propre instrument de musique. Tout le monde rit avec soulagement. Il les imita.

« Et d'abord, s'écria-t-il, jovial, vous n'avez pas à vous inquiéter d'avoir une cuite demain matin, vu qu'il *n'y aura plus jamais* de matin ! »

Il considéra son auditoire hilare, l'air ravi. Il leva les yeux vers le ciel, recommençant comme chaque nuit le même numéro mortel – mais son regard ne dura qu'une fraction de seconde : le ciel, il lui faisait confiance. Comme on se fait confiance entre professionnels.

« Et maintenant, dit-il en se pavanant sur la scène, au risque de jeter un froid sur ce merveilleux climat d'échec et de vanité de toute chose, j'aimerais à présent saluer quelques-uns de nos amis de ce soir. »

Il tira de sa poche un carton.

« Avons-nous parmi nous (il leva une main pour contenir les vivats), avons-nous parmi nous des représentants du Club de Bridge Zansellquasure Flamarion venus du Vortvoid de Qvarne ? Sont-ils bien ici ? »

Un rugissement monta du fond mais Max fit comme s'il n'avait pas entendu et continua de scruter la salle. « Ou bien par ici ? » demanda-t-il encore, assuré de déclencher de nouvelles clameurs. Ce qui ne manqua pas de se produire, comme de juste.

« Ah ! mais les voici ! Eh bien, c'est votre dernière enchère, les gars – et pas de triche ! Rappelez-vous que l'instant est solennel ! »

Il buvait les rires comme du petit-lait.

« Et avons-nous également, avons-nous... une délégation de divinités mineures des Halles d'Asgard ? »

Du coin sur sa droite provint un roulement de tonnerre. Un éclair vint zébrer la scène. Carrés sur leur siège, l'air très contents d'eux, un petit groupe d'hommes chevelus et casqués levèrent leur verre pour le saluer.

Quels ringards, songea-t-il avant de leur lancer :

« Doucement les basses, messieurs ! »

En réponse à quoi ils lui resservirent leur gag de l'éclair. Max leur

adressa un sourire légèrement pincé.

« Et en troisième lieu, reprit-il, en troisième lieu, la délégation des Jeunes Conservateurs de Sirius B est-elle bien là ? »

Une meute de jeunes chiens élégamment vêtus et fort occupés à se faire une bataille de nourriture se retourna, et se mit à lancer la nourriture vers la scène, aboyant et jappant de manière inintelligible.

« C'est ça, dit Max. Mais tout cela est de votre faute, vous vous en rendez compte, j'espère ? »

« Et enfin, dit-il, apaisant l'auditoire et prenant un air solennel, enfin, je crois que nous avons en notre compagnie ce soir un groupe de fidèles, de fort fervents fidèles de l'Église du Second Avènement du Grand Prophète Zarquon. »

Ils étaient une vingtaine, assis bien raides en bordure de la piste, vêtus avec ascétisme et sirotant nerveusement leur eau minérale, complètement à l'écart des festivités. Ils clignèrent des yeux avec dégoût lorsque le projecteur se braqua sur eux.

« Les voilà, dit Max, assis bien gentiment. Il a dit qu'il reviendrait et ça fait un bail qu'il vous fait poireauter, alors faut espérer qu'il va se grouiller, les gars, vu qu'il lui reste à peine huit minutes ! »

Le groupe de disciples de Zarquon demeura impavide, refusant de se laisser toucher par la houle de rires peu charitables qui les submergea.

Max calma son public.

« Non mais sérieusement, les gars, sérieusement quand même, sauf votre respect. Non, je sais bien qu'on ne devrait pas se moquer des convictions profondes, aussi je crois que nous pouvons tous applaudir chaleureusement le Grand Prophète Zarquon... ! »

L'auditoire applaudit chaleureusement.

«... et lui souhaiter un prompt rétablissement ! »

Sur quoi il envoya un baiser aux fidèles restés de marbre et regagna le centre de la scène.

Il prit un haut tabouret et l'enfourcha.

« C'est quand même formidable, poursuivit-il, intarissable, formidable de vous voir tous ici réunis ce soir – vous n'êtes pas d'accord avec moi ? Mais oui, c'est absolument formidable. Parce que je vous sais tous très nombreux à revenir ici sans cesse et ça je trouve, c'est franchement formidable, de venir ici assister à la fin de toutes choses avant de s'en retourner chacun chez soi dans sa propre époque... y fonder une famille, lutter pour une société nouvelle et meilleure, défendre en de terribles combats ce qu'on considère comme le bon droit... il y a là de quoi vous redonner espoir en l'avenir de toute la Création. Excepté bien sûr (et d'un signe il indiqua l'inférieur tumulte qui les cernait), que nous savons qu'elle n'en a aucun... »

Arthur se tourna vers Ford – il ne s'était pas encore totalement

fait à l'endroit :

— Écoute, dit-il, si le Monde est proche de sa fin... est-ce qu'on ne va pas y passer ?

Ford lui jeta un regard lourd de trois Pan Galactic Gargle Blasters – autant dire un regard passablement plombé.

— Non, expliqua-t-il : vois-tu, dès que tu plonges ici, tu te retrouves fourré dans une espèce de distorsion temporelle protégée par un incroyable champ de force. Enfin je crois.

— Oh ! dit Arthur.

Il reporta son attention vers le bol de soupe qu'il était parvenu à extorquer au garçon en remplacement de son steak.

— Regarde, dit Ford, je vais te montrer.

Il prit une serviette et se mit à la chiffonner avec un air désespéré.

— Regarde, reprit-il, imagine que cette serviette, là, ce soit l'Univers temporel, d'accord ? Et que cette cuillère-ci représente un mode de transduction dans la courbure de la matière...

Il lui fallut un moment pour énoncer cette dernière partie et cela faisait de la peine à Arthur de devoir l'interrompre :

— C'est ma cuillère à soupe...

— Bon, dit Ford. Alors imagine cette cuillère-là... (il avait déniché une petite cuillère en bois sur un plateau de condiments)... cette cuillère, donc,... (mais il éprouvait quelque difficulté à la prendre)... bon, prenons plutôt cette fourchette...

— Eh ? Tu veux bien lâcher ma fourchette ? coupa Zaphod.

— Bon, bon, d'accord, dit Ford. Eh bien disons... eh bien disons que ce verre de vin représente l'Univers temporel...

— Quoi, celui que tu viens de flanquer par terre ?

— J'ai fait ça, moi ?

— Oui.

— Bon. Laisse tomber. Je veux dire... Je veux dire, écoute, est-ce que tu sais d'abord – est-ce que tu sais vraiment comment l'Univers a débuté ?

— Sans doute pas, dit Arthur qui regrettait à présent de s'être laissé embarquer là-dedans.

— Parfait. Alors imagine ceci. Bon. Tu te trouves une baignoire. Bon. Une grande baignoire ronde. Tout en ébène.

— Et où tu veux que je la trouve ? dit Arthur. Les Vogons ont détruit Harrods.

— Peu importe.

— C'est toi qui le dis.

— Écoute-moi.

— D'accord.

— Tu as cette baignoire, vu ? Imagine que tu l'as. Et elle est en

ébène. Et conique.

— Conique ? Quel genre de...

— Tais-toi, coupa Ford. Elle est conique. Alors ce que tu fais, tu vois, c'est que tu la remplis de sable fin, d'accord ? Ou de sucre. Du sable très fin ou du sucre. Comme tu veux. Peu importe. Le sucre ira très bien. Et une fois pleine, tu retires la bonde... tu m'écoutes ?

— Je t'écoute.

— Tu retires la bonde et le tout se vide en tourbillonnant, tu vois, en tourbillonnant, par la bonde.

— Je vois.

— Non, tu ne vois rien. Tu ne vois rien du tout. Je n'en suis pas encore arrivé à l'astuce. Tu veux savoir l'astuce ?

— Dis-moi l'astuce.

— Je vais te dire l'astuce.

Ford resta pensif un moment, cherchant à se rappeler quelle était l'astuce.

— L'astuce, reprit-il enfin, la voici : tu filmes l'évènement.

— Astucieux.

— C'est pas ça, l'astuce. La voilà, l'astuce : maintenant je me rappelle quelle est l'astuce. L'astuce, c'est que tu repasses ensuite le film... à l'envers !

— À l'envers ?

— Oui. Se le repasser à l'envers, c'est incontestablement ça, l'astuce. Si bien que t'es assis là, tu regardes, et tu as l'impression que tout semble remonter par la bonde en spiralant pour remplir la baignoire. Tu vois ?

— Et c'est ainsi que l'Univers a commencé, c'est ça ?

— Pas du tout, dit Ford. Mais c'est une merveilleuse façon de se relaxer.

Il tendit la main vers son verre de vin.

— Où est mon verre de vin ?

— Par terre.

— Ah !

Basculant sa chaise pour aller le chercher, Ford entra en collision avec un petit serveur vert qui approchait de leur table avec un téléphone portable.

Ford s'excusa auprès du garçon en lui expliquant qu'il était extrêmement saoul.

Le garçon répondit que ce n'était pas grave et qu'il comprenait parfaitement.

Ford remercia le garçon de son aimable indulgence, il voulut redresser sa mèche, la manqua de quinze centimètres et glissa sous la table.

— Monsieur Zaphod Beeblebrox ? demanda le garçon.

— Euh, ouais ?

Zaphod leva les yeux de son troisième steak.

— On vous demande au téléphone.

— Hein, quoi ?

— Le téléphone, monsieur.

— Pour moi ? Ici ? Eh mais, qui sait que je suis ici ?

L'une de ses têtes se mit à phosphorer. L'autre rêvassait toujours langoureusement devant l'assiette où elle continuait de piocher.

— Ça ne vous dérange pas que je continue, n'est-ce pas ? dit la tête à table avant de se remettre à dévorer.

Il avait à présent tellement de monde à ses trousses qu'il en avait perdu le compte. Il n'aurait pas dû faire une entrée si voyante. Et puis zut, après tout. Pourquoi pas ? Comment voulez-vous savoir si vous vous amusez si vous le faites sans témoins ?

— Peut-être bien que quelqu'un aura prévenu la Police Galactique, remarqua Trillian : tout le monde vous a vu entrer.

— Vous voulez dire qu'ils comptent m'arrêter par téléphone ? Ça se pourrait. Je sais devenir bigrement dangereux si jamais on me pousse dans mes derniers retranchements.

— Ouais, dit une voix de sous la table : quand il éclate celui-là, tout le monde reçoit sa part.

— Holà, qu'est-ce que c'est ? Le Jugement dernier ou quoi ? coupa Zaphod.

— Ah bon, parce qu'on va y avoir droit aussi ?

Arthur était inquiet.

— Je ne suis pas pressé, grommela Zaphod. Bon, alors, qui est ce loustic, au téléphone ? (Donnant un coup de pied à Ford sous la table.) Allez, debout mon garçon. Je pourrais avoir besoin de toi.

— Je n'ai pas, remarqua le serveur, de liens personnels avec le gentleman de métal en question, monsieur,...

— De métal ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez dit métal ?

— Oui monsieur. J'ai dit que je n'avais pas de liens personnels avec le gentleman de métal en question...

— D'accord, continuez...

— Mais je crois comprendre qu'il attend votre retour depuis un nombre assez considérable de millénaires. Il semblerait que vous soyez partis d'ici quelque peu précipitamment.

— *Partis d'ici ?* s'écria Zaphod. Vous vous sentez bien ? On vient à peine d'arriver.

— Certes, monsieur, persista le garçon, têtue, mais avant votre arrivée ici, je crois savoir que vous veniez de partir.

Zaphod réfléchit à la chose par une cervelle ; puis par l'autre.

— Vous dites qu'avant notre arrivée ici, nous venions de partir ?

Voilà encore une nuit qui s'annonce longue, songea le garçon.

— Précisément, monsieur.

— Si j'étais votre analyste, mon vieux, je réclamerais une prime de risque.

— Non, attendez une minute », intervint Ford qui venait d'émerger de dessous la table. « Qu'entendez-vous au juste par *ici* ?

— Pour être absolument exact, monsieur, il s'agit de la planète B de Frogstar.

— Mais c'est de là qu'on vient, justement, protesta Zaphod : on l'a quittée pour venir au Dernier Restaurant avant la Fin du Monde.

— Effectivement, monsieur », dit le garçon qui sentait venue la dernière ligne droite et fonçait à tout crin, « puisqu'on a construit ce dernier sur les décombres de la première.

— Oh ! dit Arthur, radieux, vous voulez dire qu'on a voyagé dans le temps et non dans l'espace !

— Écoutez, vous le singe sous-développé, coupa Zaphod, retournez percher dans votre arbre, voulez-vous ?

Arthur se hérissa :

— Et vous, vous devriez aller vous taper la tête contre le crâne, entre quatre-z-yeux !

— Non, non, intervint le garçon : votre singe a parfaitement raison, monsieur !

Arthur en fut suffoqué de colère au point de ne rien trouver à rétorquer – du moins rien de cohérent.

— Vous avez fait un saut en avant... je crois, de cinq cent soixante-seize mille millions d'années, sans toutefois cesser de rester strictement au même endroit », expliqua le garçon.

Il souriait : il avait l'enivrante sensation d'être en fin de compte parvenu à bout de forces apparemment insurmontables.

— Ça y est ! s'exclama Zaphod. J'ai pigé ! J'avais dit à l'ordinateur de nous dégotter le coin le plus proche pour bouffer. Eh bien, c'est exactement ce qu'il a fait. À cinq cent soixante-seize mille millions d'années en plus ou en moins, nous n'avons pas bougé d'un poil. C'est fort !

Tout le monde convint effectivement que c'était très fort.

— Mais enfin, reprit Zaphod, qui est ce loustic au téléphone ?

— Qu'a-t-il donc pu arriver à Marvin ? demanda Trillian.

Zaphod se claqua les deux fronts :

— L'Androïde Paranoïde ! Je l'ai laissé en plan sur B de Frogstar !

— Depuis quand ?

— Ben... euh... ça doit faire dans les cinq cent soixante-seize mille millions d'années, je pense, dit Zaphod. Allez, passez-moi plutôt le biniou, chef !

Les sourcils du petit serveur partirent à l'assaut de son front, perplexes :

— Plaît-il, monsieur ?

— Le téléphone, garçon ! (Il lui arracha des mains le combiné.) Y en a, je vous jure : tellement à côté de leurs pompes qu'on s'étonne encore qu'ils puissent marcher.

— Certes, monsieur.

— Allô, Marvin, c'est vous ? lança Zaphod. Comment va, mon gars ?

Il y eut un long silence avant qu'une voix ténue jaillisse de l'écouteur :

— Je crois nécessaire de vous informer que je suis extrêmement déprimé.

Zaphod plaqua la main sur le micro :

— C'est Marvin.

— Eh Marvin, reprit-il, de notre côté, on mange, on boit, on s'engueule sympa, bref, on s'éclate complètement, ici – et l'Univers avec. Mais où peut-on vous toucher ?

Nouveau silence.

— Il est inutile de faire semblant de vous intéresser à mon sort, dit enfin Marvin. Je sais parfaitement bien que je ne suis qu'un vulgaire robot.

— D'accord, d'accord, concéda Zaphod. Mais où êtes-vous, quand même ?

— « Inversez la poussée principale, Marvin », qu'ils me disent, « ouvrez le sas numéro trois, Marvin », « Marvin, voulez-vous me ramasser ce papier ? » Ramasser ce papier ! Moi, un cerveau de la taille d'une planète, et tout ce qu'ils trouvent à me demander, c'est de...

— Ouais, ouais.

Zaphod compatissait tout juste.

— Mais je commence à être habitué aux humiliations, psalmodia Marvin. Je suis tout à fait capable d'aller me flanquer la tête dans un baquet d'eau froide si ça peut vous faire plaisir. Vous voulez que j'aille me flanquer la tête dans un baquet d'eau froide ? J'en ai un tout prêt, ne quittez pas.

— Euh... eh, Marvin...», coupa Zaphod mais il était trop tard : de l'écouteur, jaillit une série de petits clonks et de tristes clapotis.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Trillian.

— Rien. Il appelait juste pour se remettre dans le bain.

— Voilà, barbota de nouveau la voix de Marvin. J'espère que vous êtes satisfait.

— C'est ça, dit Zaphod. Et maintenant, allez-vous nous dire enfin où vous êtes ?

— Au garage, dit Marvin.

— Au garage ? Et qu'est-ce que vous fichez là ?

— Je gare des véhicules, tiens ! Que voulez-vous faire d'autre dans un garage ?

— Parfait. Bougez pas : on descend tout de suite.

En l'espace d'une seconde, Zaphod s'était levé, avait raccroché le combiné et inscrit « Hotblack Desiato » sur la note.

— Venez, vous autres. Marvin est au garage. Descendons.

— Qu'est-ce qu'il fiche au garage ? demanda Arthur.

— Il gare des véhicules, quoi d'autre ? Idiot !

— Mais... et la Fin du Monde ? On va rater le finale !

— Je l'ai vu : c'est nul, observa Zaphod. Un vulgaire gnaB giB, c'est tout.

— Un quoi ?

— L'inverse du Big Bang. Allez, grouillons-nous.

Rares furent les autres convives à leur prêter attention lorsqu'ils gagnèrent la sortie de la salle : tous avaient les yeux rivés sur l'horreur des cieux.

« Un effet intéressant à observer, leur disait en ce moment Max, apparaîtrait visible dans le quadrant supérieur gauche du ciel : si vous regardez avec attention, vous pourrez découvrir le système stellaire d'Hastromil en train de se dissoudre dans une bouffée d'ultraviolets. Y a-t-il ici quelqu'un d'Hastromil ? »

Une ou deux voix hésitantes lui parvinrent du fond de la salle.

« Eh bien », dit Max en se tournant, radieux, vers l'origine des cris, « plus besoin de vous inquiéter de savoir si vous avez coupé le gaz. »

Chapitre 17

Le grand salon de réception était quasiment vide mais Ford le traversa néanmoins en jouant des coudes.

Zaphod le prit fermement par le bras et le fit pénétrer de force dans une alcôve à proximité du hall d'entrée.

— Qu'est-ce que vous allez lui faire ? s'exclama Arthur.

— Le dessoûler, expliqua Zaphod en glissant une pièce dans une fente.

Des éclairs jaillirent, et des nuages de fumée.

— Salut, lança Ford peu après. Alors, où c'est qu'on va ?

— Au garage. Allez, viens.

— Et les Téléporteurs temporels personnels ? On rentrerait direct au *Cœur-en-Or*.

— Ouais. Mais je commence à me méfier de ce vaisseau. Zarniwoop peut l'avoir. Et je ne tiens pas à jouer son jeu. Voyons plutôt ce qu'on pourra trouver.

Une cabine des Allègres Transports verticaux de la Cybernétique de Sirius les emporta dans les tréfonds des soubassements du Restaurant. Ils notèrent avec soulagement qu'ayant été saccagée, elle se contenta de les faire descendre sans chercher à faire leur bonheur.

Au dernier niveau inférieur, les portes s'ouvrirent et une bouffée d'air fétide vint les assaillir.

La première chose qu'ils découvrirent en quittant la cabine, ce fut un long mur de béton où s'ouvriraient plus de cinquante portes offrant chacune des toilettes à plus de cinquante formes de vie différentes au total. Malgré tout (et comme dans tous les garages de la Galaxie, et tout au long de l'histoire des garages) il régnait dans ce garage une forte et caractéristique odeur d'impatience.

Tournant un coin, Zaphod et ses compagnons débouchèrent sur une passerelle roulante qui traversait un vaste espace vide.

Cet espace, qui s'étendait fort loin dans la pénombre, était divisé en emplacements où étaient garés les astronefs de chacun des clients – depuis les petits modèles de grande série à l'aspect utilitaire jusqu'aux somptueuses astrolimousines, ces jouets des plus riches.

Tandis que Zaphod longea ces appareils, dans ses yeux brillait une étincelle qui pouvait ou non passer pour de la convoitise – à vrai dire, soyons bien clair sur ce point : c'était incontestablement de la convoitise.

— Le voilà, s'exclama Trillian. Marvin ! Là-bas !

Ils regardèrent dans la direction qu'elle indiquait. Ils purent apercevoir dans la pénombre une petite silhouette métallique qui frottait avec indolence, de son petit chiffon, un aileron perdu sur le fuselage argenté d'une astrocorvette géante.

À de brefs intervalles le long du trottoir roulant suspendu, de longs tubes transparents descendaient jusqu'au niveau du sol. Zaphod quitta la passerelle pour s'introduire dans l'un de ces tubes et descendit en flottant doucement. Les autres l'imitèrent. Plus tard en y repensant, Arthur Dent dut reconnaître que c'était bien là l'unique expérience agréable de tous ses périples à travers la Galaxie.

— Eh ! Marvin ! lança Zaphod en s'approchant à grands pas. Ah ! mon garçon, ce qu'on peut être content de vous revoir !

Marvin se retourna et pour autant qu'un visage de métal totalement inerte pût sembler réprobateur, telle était bien son expression.

— Non, c'est faux. Jamais personne n'est content de me revoir.

— Comme vous voudrez.

Zaphod s'était déjà détourné pour lorgner le vaisseau. Ford le suivit.

Seuls, Arthur et Trillian s'approchèrent effectivement de Marvin.

— Non, franchement c'est vrai », dit Trillian en le flattant de la main d'une manière qu'il détestait au plus haut point. « Dire que vous êtes resté planté là tout ce temps à nous attendre.

— Exactement cinq cent soixante-seize mille millions, trois mille cinq cent soixante-dix-neuf ans, précisa Marvin. Je les ai comptés.

— Eh bien, enfin nous voici, conclut Trillian qui sentait (à juste titre, selon Marvin) que c'était une remarque particulièrement stupide.

— Les dix premiers millions d'années ont été les pires, indiqua Marvin, et les dix suivants aussi. Je ne peux pas dire que j'ai apprécié non plus la trentaine de millions. Et c'est là, ensuite, que j'ai commencé à avoir la déprime.

Il se tut, le temps qu'ils se sentent obligés de dire quelque chose, puis renonça.

— Ce sont les rencontres qu'on peut faire dans ce genre de boulot qui finissent de vous saper le moral, dit-il avant une nouvelle pause.

Trillian se racla la gorge :

— Est-ce...

— Ma conversation la plus intéressante en plus de quarante millions d'années, oui, termina Marvin.

Nouveau silence.

— Oh ! mon D...

— Et encore, la dernière, c'était avec la machine à café.

Il attendit.

— C'est une...

— Vous n'aimez pas beaucoup parler avec moi, hein ? conclut Marvin d'une voix sourde et désolée.

Trillian préféra s'adresser à Arthur.

Un peu plus bas, Ford Prefect venait de découvrir quelque chose qui lui plaisait tout particulièrement ; plusieurs choses, en fait.

— Zaphod, dit-il avec calme, vise un peu ces petites astronettes... Zaphod visa – et apprécia.

Le vaisseau qu'ils contemplaient était à vrai dire tout petit mais extraordinaire néanmoins : un vrai jouet pour gosse de riche. Il ne payait pas spécialement de mine. Comme une flèche en papier longue de sept mètres mais pliée dans une feuille de métal mince et rigide. En bout arrière se trouvait un petit cockpit allongé à deux places. L'appareil était muni d'un minuscule moteur à transfert de charme, bien incapable de le propulser à grande vitesse. Mais en fait l'appareil disposait surtout d'un piège à chaleur.

Le piège à chaleur, d'une masse d'environ deux mille milliards de tonnes, était entièrement contenu dans un trou noir, lui-même maintenu par un champ électromagnétique à mi-fuselage du vaisseau, et c'est lui qui permettait à l'appareil d'évoluer jusqu'à quelques kilomètres d'une étoile jaune, pour venir ainsi chevaucher la crête des protubérances solaires jaillissant à sa surface.

Glisser sur la crête des protubérances, voilà l'un des sports les plus exotiques et les plus fascinants qui puissent exister et tous ceux qui ont le culot (et les moyens) de le pratiquer font partie des idoles de la Galaxie. C'est aussi, bien entendu, un sport extraordinairement dangereux et ceux qui n'ont pas disparu dans les protubérances finissent inmanquablement un jour ou l'autre par succomber d'épuisement sexuel lors d'une des soirées post-protub' du Club Dédale.

Ford et Zaphod regardèrent l'appareil et passèrent au suivant.

— Et ce bijou, dit Ford : le cosmobuggy orange, avec les tuyères noires...

Là aussi, le cosmobuggy était un vaisseau de petite taille – à vrai dire, fort mal dénommé car s'il y avait bien une chose dont il était incapable, c'était de traverser des distances cosmiques. Non, il s'agissait avant tout d'une navette de sport planétaire, trafiquée pour paraître ce qu'elle n'était pas. Une jolie ligne, malgré tout. Ils passèrent.

Le vaisseau suivant était un gros morceau : trente mètres de long. C'était un spacieux coupé spatial, taillé comme un carrosse et conçu à l'évidence dans un seul propos : rendre malades d'envie les passants. Les détails de sa décoration et des accessoires proclamaient avec clarté : « Non seulement je suis assez riche pour me payer ce paquebot

mais en plus, pour me permettre de ne pas le prendre au sérieux. » Un engin superbement hideux.

— Non mais regarde un peu ça, dit Zaphod : moteur multiquark comprimé, marchepieds en plexitron. Ça doit sortir de chez Lazlare Lyricon.

Il l'examina centimètre par centimètre.

— Tiens, qu'est-ce que je disais : l'insigne au lézard infrarose sur le bossage du cache-neutrinos – l'emblème de Lazlare. Ce type n'a aucune pudeur.

— Je me suis fait doubler une fois par un de ces pièges, du côté de la Nébuleuse d'Axel, dit Ford. J'étais à fond la caisse et ce machin m'a dépassé tranquillement, moteur à peine au ralenti. J'étais vert.

Zaphod siffla, appréciateur.

Ford poursuivit :

— Dix secondes plus tard, il percutait de plein fouet la troisième lune de Jaglan Bêta.

— Non, c'est pas vrai ?

— Un vaisseau étonnant, malgré tout. Beau comme un squal, rapide comme un squal, maniable comme une vache.

Puis, ayant contourné l'appareil, Ford s'écria.

— Eh ! viens donc voir ! Il y a une grande fresque peinte sur ce côté : un soleil qui explose ! L'emblème de Disaster Area. Ce doit être le vaisseau d'Hotblack. Sacré vieux filou. Ils chantent ce morceau terrible, tu sais, celui qui se termine par l'écrasement d'un cascadeur en plein soleil avec son astronef. Une séquence-choc. Plutôt coûteuse en astronef, malgré tout.

Mais l'attention de Zaphod était ailleurs : son attention était rivée sur le vaisseau voisin du coupé spatial d'Hotblack Desiato.

Il était bouches bées.

— Ça vraiment, dit-il... là, ça en jette plein la vue.

Ford regarda. Et béa, lui aussi.

C'était un vaisseau aux lignes épurées, classiques : un saumon aplati, long de vingt mètres, lisse, impeccable. Il n'avait qu'un seul détail remarquable :

— Il est d'un de ces *noirs* ! s'exclama Ford. Tout juste si on peut distinguer sa forme... comme si la lumière tombait littéralement dedans !

Zaphod ne dit rien : lui, il en était littéralement tombé amoureux.

Si extrême était la noirceur de l'engin qu'il était presque impossible d'en estimer la distance.

— Le regard ne peut que glisser dessus...» s'exclama Ford, émerveillé.

C'était un moment chargé d'émotion. Il se mordit la lèvre.

Zaphod s'avança, lentement, comme un homme possédé (ou plus

exactement : comme un homme avide de posséder). Sa main se tendit pour effleurer la coque. Sa main s'arrêta. Sa main se tendit de nouveau pour effleurer la coque. Sa main s'arrêta de nouveau.

— Viens donc tâter cette surface, dit-il d'une voix assourdie.

Ford à son tour avança la main pour tâter la surface. Sa main s'arrêta.

— On... on sent rien...

— Tu vois ? dit Zaphod. Absolument sans aucune friction. Ça doit être une sacrée bombe...

Il se tourna pour considérer Ford avec gravité – l'une de ses têtes, du moins : l'autre continuait de béer devant le vaisseau.

— Qu'est-ce que t'en dis, Ford ?

— Tu penses... euh... (Ford regarda par-dessus son épaule) tu penses te barrer avec ? Tu crois qu'on devrait ?

— Non.

— Moi non plus.

— Mais c'est pourtant ce qu'on va faire, pas vrai ?

— Comment faire autrement ?

Ils restèrent encore un instant abîmés dans leur contemplation jusqu'à ce que soudain Zaphod se ressaisisse et note :

— On ferait bien de dégager, vite fait. La Fin du Monde terminée, tous nos capitaines à la noix vont pas tarder à rappliquer pour récupérer leurs bourge-mobiles.

— Zaphod, dit Ford.

— Ouais ?

— Comment est-ce qu'on fait ?

— Fastoche.

Il se tourna vers Marvin :

— Marvin ?

Lentement, laborieusement, et dans ce concert de cliquetis et de petis grincements qu'il savait simuler à merveille, Marvin se tourna pour répondre à l'appel.

— Venez par ici, mon vieux, on a un boulot pour vous.

Marvin se traîna dans leur direction.

— Je doute qu'il me plaise.

— Mais si, lança Zaphod sur un ton enjoué, c'est une vie toute nouvelle qui s'ouvre devant vous !

— Ah ! non, ça ne va pas recommencer ! grommela Marvin.

— Allez-vous la boucler et m'écouter ? siffla Zaphod. Cette fois, je vous promets des sensations, de l'aventure et des trucs pas ordinaires à la clé !

— Ça s'annonce mal.

— Marvin ! Tout ce que j'essaie de vous demander...

— Je suppose que vous désirez que j'ouvre pour vous cet

astronef ?

— Hein ? Euh... oui. Ouais, c'est ça.

Zaphod était nerveux. Il gardait au moins trois yeux rivés sur l'entrée du garage. Leur temps était compté.

— Eh bien, j'aurais préféré qu'on me le dise clairement plutôt que d'essayer de titiller mon enthousiasme, observa Marvin. D'autant que j'en manque totalement.

Il s'avança jusqu'au vaisseau, l'effleura, et une écrouille s'ouvrit immédiatement.

Ford et Zaphod contemplèrent l'ouverture.

— N'en parlons plus, dit Marvin. Vous n'avez rien dit.

Et il s'éloigna de nouveau d'un pas lourd.

Arthur et Trillian s'approchèrent.

— Que se passe-t-il ? demanda Arthur.

— Regarde ça, dit Ford. Mais regarde à l'intérieur de ce vaisseau.

— De plus en plus bizarre, observa Zaphod.

— C'est tout noir, dit Ford. Tout est complètement noir, là aussi...

Au restaurant, on approchait à grands pas du moment après lequel il n'y aurait plus jamais de moment.

Tous les yeux étaient fixés sur le dôme – hormis ceux du gorille d'Hotblack Desiato qui fixaient avec attention Hotblack Desiato, et ceux d'Hotblack Desiato lui-même que par égards le gorille avait fermés.

Le gorille se pencha par-dessus la table. Hotblack Desiato (eût-il encore été vivant) en aurait sans doute profité pour se reculer (voire aller faire un petit tour) : son garde du corps ne gagnait en effet rien à être vu de trop près. Compte tenu toutefois de son infortunée condition, Hotblack Desiato demeura rigoureusement inerte.

— Monsieur Desiato, monsieur ? chuchota le gorille.

À chacune de ses paroles, les muscles de ses maxillaires donnaient l'impression de vouloir se chevaucher pour dégager le passage.

— Monsieur Desiato, est-ce que vous m'entendez ?

Hotblack Desiato (fort naturellement) ne dit rien.

— Hotblack ? souffla le garde du corps.

De nouveau (et fort naturellement) Hotblack Desiato s'abstint de répondre. Surnaturellement toutefois, il répondit.

Sur la table devant lui, un verre de vin se mit à trépider tandis qu'une fourchette s'élevait de quelques centimètres dans les airs pour venir frapper le cristal avant de retomber sur la table.

Le garde du corps émit un grognement satisfait.

— Il serait temps qu'on parte, monsieur Desiato, marmonna-t-il. Vaudrait mieux pas être pris dans l'affluence, pas dans votre état. Ce que vous voulez, c'est vous rendre à votre prochain concert. Celui où

qu'il y avait vraiment la foule. Un des meilleurs. À Kakrafoon. Il y aura eu cinq cent soixante-seize mille deux millions d'années. Est-ce que vous n'auriez eu pas brûlé de compter y être à retourner ?

La fourchette se souleva de nouveau, s'immobilisa, oscilla de manière peu explicite puis retomba.

— Ah ! allez, poursuivit le gorille, ça devrait avoir eu fait un tabac. Vous les avez eu mis sur le cul.

(Le garde du corps aurait donné une crise d'apoplexie au Dr Streetmentioner.)

— Le coup du vaisseau qui fonce droit dans le soleil, ça, ça les frappe toujours, d'autant que le dernier est un vrai bijou. Franchement, ça m'a fait un coup de le voir partir. Si on descend, je mets le vaisseau noir en pilotage automatique et nous on prendra l'astrolimousine, ok ?

La fourchette frappa une fois en signe d'acquiescement et le verre de vin se vida fort mystérieusement.

Le garde du corps quitta donc la salle, en poussant devant lui Hotblack Desiato dans son fauteuil roulant.

« Et voici maintenant, annonça Max depuis le centre de la scène, le moment que vous attendiez tous ! »

Il battit des bras. À ses pieds, l'orchestre crut bon de se déchaîner dans un tonnerre de percussions et de roulements de synthocordes.

Max avait déjà disputé de la chose avec les musiciens mais ces derniers avaient soutenu mordicus que leur contrat stipulait expressément qu'ils devaient jouer ainsi. Encore un truc à voir avec son imprésario.

« Les cieux commencent à bouillir, s'écria-t-il, la nature s'effondre dans le vide hurlant ! Dans vingt secondes d'ici, l'Univers lui-même touchera à sa fin ! Regardez donc déferler sur nous la lumière venue des espaces infinis ! »

Une hideuse fureur de destruction éclata autour d'eux et, à cet instant précis, résonna doucement, comme venu de très très loin, le son ténu d'une petite trompette. Max se retourna brusquement pour reluquer l'orchestre, l'œil furibond : personne ne faisait mine de jouer de la trompette. Et puis soudain, voici qu'apparut un chatoyant nuage de fumée qui tourbillonna sur la scène à côté de lui. À la première trompette s'étaient jointes à présent d'autres trompettes. Cela faisait plus de cinq cents fois que Max présentait ce spectacle et jamais pareil évènement ne s'était produit. Il s'écarta du tourbillon, peu rassuré, et ce faisant, vit à l'intérieur lentement se matérialiser une silhouette, la silhouette d'un patriarche barbu, vêtu d'une longue robe et nimbé de lumière. Dans ses yeux brillaient des étoiles et sur son front scintillait une couronne d'or.

« Mais qu'est-ce que c'est ? s'écria Max, les yeux agrandis, mais

qu'est-ce qui se passe ? »

Dans le fond du restaurant, les jusqu'à présent impassibles représentants de l'Eglise du Second Avènement du Grand Prophète Zarquon se levèrent comme un seul homme, pleurant et chantant, en extase.

Max cligna des yeux, ébahi. Puis il leva les bras vers le public et beugla :

« Un grand bravo, s'il vous plaît, mesdames et messieurs, un grand bravo pour le Grand Prophète Zarquon ! Il est venu ! Zarquon est revenu ! »

Tonnerre d'applaudissements tandis que Max traversait la scène à grands pas pour tendre son micro sous le nez du Prophète.

Zarquon toussa. Considéra d'un œil circulaire le rassemblement devant la scène. Les étoiles dans ses yeux clignotèrent, signe d'une grande nervosité. Il saisit le micro, confus.

« Euh... commença-t-il, eh bien salut. Euh... écoutez, je suis désolé d'être un peu en retard. Mais j'ai eu un boulot dingue ces derniers temps, avec tout un tas de trucs de dernière minute...»

Le silence respectueux de l'assistance parut le mettre mal à l'aise. Il s'éclaircit la voix.

« Euh... et où en sommes-nous, question horaire ? Est-ce qu'il nous reste une petite min...»

Et c'est sur ces mots que l'Univers prit fin.

Chapitre 18

L'un des principaux arguments de vente de cet ouvrage en tout point remarquable qu'est le *Guide du routard galactique*, outre son prix relativement modéré et le fait qu'il porte la mention

PAS DE PANIQUE !

en larges caractères amicaux sur sa couverture, c'est son glossaire à la fois complet et parfois exact. Les statistiques relatives à la nature géo-sociale de l'Univers, par exemple, sont adroitement insérées entre les pages neuf cent trent-huit mille trois cent vingt-quatre et neuf cent trente-huit mille trois cent vingt-six ; et le style excessivement simple avec lequel elles sont rédigées s'explique en partie par le fait que, tenus par les délais de fabrication, les éditeurs recopièrent cet ensemble d'informations sur le dos d'un paquet de flocons d'avoine, non sans avoir hâtivement entrelardé le tout de quelques notes, à seule fin d'éviter les poursuites sous le coup des incroyablement tortueuses Lois galactiques sur le droit d'auteur.

Notons toutefois avec intérêt qu'un rédacteur ultérieur et plus rusé que les autres réexpédia l'ouvrage dans le passé via une faille temporelle, ce qui lui permit de tranquillement poursuivre (avec succès) les fabricants de flocons d'avoine, pour infraction à ces mêmes lois.

À titre d'exemple, voici un extrait de ces statistiques :

L'Univers : quelques informations pour vous y faciliter la vie :

1 SUPERFICIE : infinie.

Le Guide du routard galactique offre cette définition du mot « infini » :

Infini : plus grand que ce qu'on peut trouver de plus grand, et encore. Bien plus grand, même. Pour tout dire : vraiment incroyablement immense, d'une taille totalement ahurissante. L'infinité est tout bonnement si énorme qu'en comparaison, l'énormité paraît franchement riquiqui. Gigantesque multiplié par colossal multiplié par vertigineusement vaste : tel est le genre de concept que nous essayons d'évoquer ici.

2 IMPORTATIONS : néant.

(Il est impossible d'importer des objets dans un territoire infini, faute

d'une zone extérieure d'où faire provenir ces importations.)

3 EXPORTATIONS : néant. *(Voir Importations.)*

4 POPULATION : néant.

(On sait qu'il existe un nombre infini de mondes, tout simplement parce qu'il existe une quantité d'espace infinie pour les loger. Tous, toutefois, ne sont pas habités. Par conséquent, il doit exister un nombre fini de mondes habités. Un nombre fini divisé par l'infini est si près de zéro que ça compte pour du beurre, si bien que la population moyenne de toutes les planètes de l'Univers peut donc être considérée comme égale à zéro. D'où il découle que la population totale de l'Univers est aussi égale à zéro et donc que tout individu que vous seriez susceptible de croiser de temps à autre ne saurait être que le fruit d'une imagination dérangée.)

5 unité monétaire : néant.

En fait, trois monnaies librement convertibles ont régulièrement cours dans la Galaxie mais aucune vraiment ne compte : le dollar altaïrien s'est récemment effondré, la grain de Pobble Flaninien ne s'échange que contre d'autres grains de Pobble Flaninien, quant au Piou Triganique Ningi, il pose de son côté des problèmes bien spécifiques : certes, son cours actuel de neuf Ningi contre un Piou n'est en soi pas sorcier, mais comme le Ningi est une pièce triangulaire en caoutchouc de onze mille kilomètres d'arête, personne encore n'a pu en amasser suffisamment pour posséder un seul Piou. Les Ningi ne sont pas négociables, les Galactibanques refusant de manipuler des petites coupures. De l'ensemble de ces prémisses, on peut déduire aisément que les Galactibanques sont également le produit d'une imagination dérangée.

6 ART : néant.

(L'art a pour fonction d'être le miroir où se reflète la nature et aucun miroir n'est de taille suffisante, voir paragraphe 1.)

7 SEXE : néant.

Bon, pour dire vrai, il y a pas mal de sexe – essentiellement à cause de l'absence totale d'argent, de commerce, de banque, d'art et autres activités susceptibles de tenir occupés tous ces inexistants habitants de l'Univers. Inutile toutefois de s'embarquer dans une longue discussion sur ce sujet, tant il peut être effroyablement compliqué. Pour de plus amples informations, on se reportera de préférence aux chapitres sept, neuf, dix, onze, quatorze, seize, dix-sept, dix-neuf, vingt et un, soixante-neuf et quatre-vingt-quatorze inclus du présent Guide – en fait, on pourra fructueusement consulter la majeure partie du reste de l'ouvrage.

Chapitre 19

Le restaurant continuait d'exister mais tout le reste avait pris fin. Les relastatiques temporelles le maintenaient dans le cocon protecteur d'un néant non pas formé de vide mais très exactement de rien du tout (puisque'il n'est rien qui ne puisse à proprement parler contenir du vide).

Le dôme du champ de force avait retrouvé son opacité, la soirée était terminée, les dîneurs s'en allaient, Zarquon avait disparu en même temps que le restant de l'Univers, les Turbines temporelles s'apprêtaient à ramener le restaurant à la lisière du temps, prêt pour la séance du déjeuner, et Max Quordlepleen – de retour derrière les tentures de sa petite loge – s'ingéniait à contacter son imprésario au chronophone.

Dans le garage, le vaisseau noir attendait, silencieux et clos.

À l'entrée du garage apparut le défunt Hotblack Desiato, propulsé le long du trottoir roulant par son garde du corps personnel.

Ils descendirent par l'un des tubes. À leur approche, s'ouvrit dans le flanc de l'astrolimousine une écoutille qui saisit par les roulettes le fauteuil roulant et l'avalait à l'intérieur de la coque. Le gorille suivit et, après s'être assuré que son patron était convenablement raccordé à son sarcophage spatial, il gagna le poste de pilotage exigü d'où, par télécommande, il activa le pilote automatique du vaisseau noir parqué à côté de leur limousine (pour le plus grand soulagement de Zaphod Beeblebrox qui s'échinait vainement à faire démarrer l'engin depuis dix bonnes minutes).

Le vaisseau noir glissa doucement hors de son berceau, tourna et descendit la piste centrale vite et sans bruit. Arrivé près du bout, il prit rapidement de la vitesse et se jeta dans la chambre temporelle pour commencer son long voyage de retour vers le passé lointain.

La carte du déjeuner de Milliways recopie (avec son autorisation) un passage du *Guide du routard galactique*. Le passage est le suivant :

« L'Histoire de toute civilisation galactique de quelque importance tend à traverser trois stades distinctement reconnaissables : celui de la Survie, celui de la Recherche, enfin celui de la Sophistication, également connus sous le nom de stades du Comment, du Pourquoi et du Où ?

« Par exemple, le premier stade est caractérisé par la question : Comment manger ? le second, par la question : Pourquoi manger ? et le troisième par la question : Où va-t-on bien déjeuner ? »

La carte poursuit en suggérant Milliways, le Dernier Restaurant avant la Fin du Monde, comme une réponse aussi agréable que sophistiquée à cette troisième et dernière question.

Ce qu'elle s'abstient d'ajouter, c'est que bien qu'il faille en temps normal bien des millénaires à une grande civilisation pour traverser les phases du Comment, du Pourquoi et du Où, il arrive que de petits groupes sociaux soient susceptibles de franchir l'ensemble de ces étapes avec la plus extrême célérité.

— Comment ça se passe ? dit Arthur Dent.

— Mal, dit Ford Prefect.

— Où est-ce qu'on va ? dit Trillian.

— Chsais pas, dit Zaphod Beeblebrox.

— Pourquoi pas ? pressa Arthur Dent.

— La ferme ! suggérèrent Zaphod Beeblebrox et Ford Prefect.

— Fondamentalement, reprit Arthur Dent sans tenir compte de leur suggestion, ce que vous essayez de me dire, c'est que nous avons perdu le contrôle de l'engin ?

Le vaisseau tanguait et basculait vertigineusement tandis que Ford et Zaphod s'efforçaient de reprendre les commandes à l'autopilote. Les moteurs hurlaient et gémissaient comme des gamins épuisés dans un supermarché.

— C'est ce code des couleurs qui me turlupine », remarqua Zaphod dont l'idylle avec le vaisseau avait tenu presque trois minutes après le décollage. « Chaque fois que tu essaies de basculer une de ces drôles de manettes noires étiquetées en noir sur fond noir, eh bien une petite loupote noire s'allume en noir pour confirmer la manœuvre. Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Un mégacorbillard galactique ou quoi ?

Les parois dansantes de la cabine étaient noires également, tout comme le plafond et les sièges – fort rudimentaires puisque le seul trajet important pour lequel on avait conçu l'astronef était censé s'effectuer sans équipage – noirs étaient les tableaux de commande, noirs les instruments, noires les petites vis qui les maintenaient en place, noir le mince tapis de sol en nylon bouclé – et lorsqu'ils en eurent soulevé le coin, ce fut pour découvrir que la doublure en mousse était noire elle aussi.

— Peut-être que le concepteur de tout ceci avait les yeux sensibles à d'autres longueurs d'onde, suggéra Trillian.

— Ou bien manquait d'imagination, grommela Arthur.

— Peut-être se sentait-il très déprimé, hasarda Marvin.

En fait, et bien qu'ils dussent l'ignorer, ce décor avait été choisi en hommage à la triste, regrettée (et fiscalement déductible) condition de son propriétaire.

Le vaisseau fit une embardée particulièrement indigeste.

— Holà ! du calme ! implora Arthur. Vous me flanquez le mal de l'espace.

— Le mal du temps, rectifia Zaphod. On est en train de dévaler à rebrousse-temps.

— Merci, dit Arthur. Maintenant je sens que je vais être tout à fait malade.

— Allez-y, ne vous gênez pas : ça mettra toujours une tache de couleur.

— Et c'est censé être une agréable conversation d'après-dîner ? coupa Arthur.

Zaphod laissa Ford se débrouiller avec les commandes pour se lancer en titubant vers Arthur.

— Écoutez, le Terrien, vous avez un boulot à faire, non ? Trouver la Question à l'Ultime Réponse, pas vrai ?

— Quoi, ce truc ? s'exclama Arthur. Je pensais qu'on avait laissé tomber.

— Pas moi, mon chou. Comme disaient les souris, c'est un coup qui pourrait rapporter gros. Et tout ça, c'est planqué au fond de ce qui vous tient lieu de ciboulot.

— Oui mais...

— Pas de mais ! Réfléchissez un peu ! Le Sens de la Vie ! Voilà qu'on a mis le doigt sur un truc à faire cracher n'importe quel psy de la Galaxie et ça, ça vaut un max. Justement, c'est ce que je dois au mien.

Arthur prit une profonde inspiration (sans grand enthousiasme).

— D'accord, admit-il, mais par où commencer ? Comment le saurais-je ? Elles prétendent que l'Ultime Réponse à n'importe quoi est Quarante-deux, comment suis-je censé reconnaître la question correspondante ? Ça pourrait être n'importe quoi. Je veux dire : « combien font six fois sept ? »

Zaphod le regarda fixement un bon moment. Puis ses yeux se mirent à luire d'excitation et il s'écria :

— Quarante-deux !

Arthur s'essuya les paumes contre le front.

— Oui, dit-il sur un ton patient, ça je le sais.

Les traits de Zaphod se décomposèrent.

— Tout ce que je veux dire, reprit Arthur, c'est que la question pourrait être absolument n'importe quoi. Et je ne sais vraiment pas pourquoi je serais censé la savoir.

— Parce que, siffla Zaphod, vous étiez là quand votre planète s'est prise pour le bouquet final.

— On a un truc sur Terre..., commença Arthur.

— Avait, rectifia Zaphod.

— ... qu'on appelle le tact. Oh, laissez tomber. Écoutez, je ne sais pas. Voilà.

Alors, une voix grave résonna lugubrement dans la cabine :

— Moi je sais.

C'était Marvin.

Ford abandonna les commandes (avec lesquelles il persistait à livrer une bataille perdue d'avance) et dit :

— Restez en dehors de ceci, Marvin. On parle entre organismes vivants.

— La réponse est inscrite dans l'encéphalogramme du Terrien, poursuivit Marvin, mais je doute que cela vous intéresse beaucoup.

— Vous voulez dire, intervint l'intéressé, vous voulez dire que vous pouvez lire dans mon esprit ?

— Oui, dit Marvin.

Arthur était baba.

— Et... ? reprit-il.

— Et je me demande bien comment on peut vivre dans un truc aussi petit.

— Ah ça y est, dit Arthur : des injures.

— Oui, confirma Marvin.

— Allons, ignorez-le, dit Zaphod. Vous voyez bien qu'il en rajoute.

— Comment ça, en rajouter ?

Marvin dodelina du chef en une parodie d'étonnement.

— Pourquoi diantre voudrais-je en rajouter ? La vie est déjà bien assez moche sans qu'il soit besoin d'en rajouter !

— Marvin ! » intervint Trillian avec cette voix aimable et douce qu'elle seule était encore capable de prendre avec l'infortunée créature, « si vous le saviez depuis le début, pourquoi ne pas nous l'avoir dit ?

Marvin se tourna vers elle en hochant la tête et répondit simplement :

— Vous ne l'aviez pas demandé.

— Eh bien, on vous le demande à présent, Tête-en-fer, dit Ford en se retournant vers le robot.

À ce moment, le vaisseau cessa brusquement de tanguer et d'osciller, le bruit des moteurs s'établit en un ronronnement régulier.

— Eh ! Ford, s'exclama Zaphod, ça m'a l'air bon. Aurais-tu enfin pigé les commandes de ce vaisseau ?

— Non, je viens justement de les lâcher. M'est avis qu'on n'a qu'à le laisser aller où il peut puis se grouiller de débarquer ensuite.

— Ouais, d'accord.

— Je le sentais bien, que vous n'étiez pas vraiment intéressés, murmura intérieurement Marvin, puis il alla s'effondrer dans un coin

et s'éteignit.

— L'ennui, remarqua Ford, c'est que le seul instrument lisible sur ce maudit tableau me turlupine. Si c'est bien ce que je crois et si j'interprète correctement ses indications, alors nous sommes déjà remontés trop loin dans le passé. Peut-être bien de deux millions d'années avant notre époque.

Zaphod haussa les épaules :

— Le temps, c'est de la foutaise.

— Tout de même, je me demande bien à qui appartient ce vaisseau, dit Arthur.

— À moi, dit Zaphod.

— Non. À qui il appartient vraiment.

— Vraiment à moi. Écoutez : la propriété, c'est le vol, pas vrai ? Donc le vol, c'est la propriété. Donc, ce vaisseau est à moi. O.K. ?

— Allez donc lui raconter ça.

Zaphod se dirigea vers la console et, martelant les panneaux, énonça d'une voix ferme :

— Vaisseau, ici votre nouveau propriétaire...

Il n'alla pas plus loin. Plusieurs choses venaient de se produire simultanément :

— Le vaisseau quitta le mode de déplacement temporel pour émerger à nouveau dans l'espace réel.

— Toutes les commandes de la console, restées éteintes durant tout le voyage, s'allumaient à présent.

— Surmontant la console, un vaste écran de visualisation s'illumina soudain, révélant un vaste panorama étoile avec, au beau milieu, un énorme soleil.

Rien de tout cela, toutefois, n'aurait suffi à expliquer pourquoi Zaphod se retrouva au même instant projeté contre la paroi du fond de la cabine, en même temps que ses compagnons.

Non, ce qui les projeta si violemment en arrière, ce fut le vacarme énorme jailli soudain des haut-parleurs entourant l'écran.

Chapitre 20

En bas, sur le monde sec et rouge de Kakrafoon, au milieu du vaste Désert de Rudlit, les ingénieurs du son étaient en train d'essayer la sono.

C'est-à-dire que la sono était dans le désert. Pas les techniciens. Ils s'étaient repliés à l'abri de l'énorme vaisseau amiral du Disaster Area, en orbite à quelque six cents kilomètres au-dessus de la surface de l'astre et c'est de là-haut qu'ils effectuaient leurs balances. Personne, dans un rayon de sept kilomètres autour des silos de haut-parleurs, n'aurait pu survivre aux tests acoustiques.

Si Arthur Dent s'était trouvé à moins de sept kilomètres des silos de haut-parleurs, sa dernière pensée aurait été que, tant par leur taille que par leur forme, les châteaux d'enceintes ressemblaient fort à Manhattan. Jaillis des silos, les monstrueux empilements de haut-parleurs neutroniques montaient à l'assaut du ciel, cachant de leur masse énorme les baies de réacteurs à plutonium chargés d'alimenter les amplis sismiques placés derrière.

Enfouis dans les profondeurs de casemates bétonnées sous la cité des baffles, se trouvaient les instruments dont les musiciens allaient jouer depuis leur vaisseau : la massive bruitare photonique, le détonateur de basse et la batterie de Megabang.

C'était un spectacle qui allait faire du bruit.

À bord du vaisseau de commandement géant régnait une activité fébrile. Vulgaire têtard en comparaison, l'astrolimousine venait de s'y arrimer et l'on était en train de descendre par les vastes coursives le regretté Hotblack Desiato pour le conduire auprès du médium chargé d'interpréter ses influx psychiques sur le clavier de commande de la bruitare.

Un médecin, un logicien et un biologiste de la marine venaient juste d'arriver de Maximegalon par un vol spécial affrété à prix d'or, pour tenter de raisonner le chanteur du groupe qui s'était bouclé dans la salle de bains en compagnie d'un flacon de pilules et refusait d'en sortir tant qu'on ne lui aurait pas indéniablement confirmé qu'il n'était pas un poisson. Le bassiste était occupé à mitrailler consciencieusement sa chambre tandis que le batteur demeurerait introuvable.

Des recherches frénétiques amenèrent à le découvrir sur une plage de Santraginus V – à plus de cent années-lumière de là – clamant qu'il avait enfin trouvé le bonheur depuis une demi-heure

après avoir fait la connaissance d'un petit caillou qui serait dorénavant son ami.

L'imprésario du groupe en fut profondément soulagé : voilà qui signifiait en effet que pour la dix-septième fois lors de cette tournée, la batterie serait tenue par un robot et donc que la cymbalistique serait synchronisée.

Le sub-éther bourdonnait des communications des techniciens de scène occupés à tester les voies d'amplification et c'était là ce qu'avait capté la radio du vaisseau noir.

Estourbis, aplatis contre le mur du fond de la cabine, ses occupants écoutaient le dialogue relayé par la radio de bord : « Bon pour la voie neuf ! On essaie la quinze ! » dit une voix.

Un nouveau craquement monstrueux déferla à travers la cabine.

« Voie quinze impec », dit une autre voix.

Une troisième vint s'interposer :

« Ça y est, le vaisseau cascadeur noir est en position. Ça m'a l'air tout bon. Un sacré plongeon solaire en perspective. Est-ce que l'ordinateur de scène est branché ? »

Une voix d'ordinateur répondit :

* BRANCHÉ *

« Prends les commandes du vaisseau noir. »

vaisseau noir VERROUILLÉ

sur trajectoire programmée

* PARÉ *

« Test de la voie vingt. »

Zaphod se rua à travers la cabine pour changer la fréquence du récepteur de Sub-Etha radio avant qu'une nouvelle salve destructrice ne les anéantisse. Il en frémissait encore.

— Que signifie « plongeon solaire » ? demanda Trillian d'une petite voix douce.

— Cela signifie, expliqua Marvin, que le vaisseau s'apprête à plonger dans le soleil. Plongeon... solaire. Ce n'est pas dur à comprendre. À quoi s'attendre d'autre lorsqu'on vole le vaisseau cascadeur d'Hotblack Desiato ?

— Comment savez-vous », demanda Zaphod sur un ton à glacer un lézard des neiges végan, « qu'il s'agit du vaisseau cascadeur d'Hotblack Desiato ?

— Facile, expliqua Marvin. C'est moi qui le lui ai garé.

— Dans ce cas... pourquoi... ne pas... nous l'avoir... dit ?

— Vous avez vous-même avoué que vous cherchiez des sensations, de l'aventure et de l'inédit.

— Mais c'est épouvantable, crut bon de remarquer Arthur dans le silence qui s'ensuivit.

— C'est bien ce que je disais, confirma Marvin.

Sur une autre fréquence, la Sub-Etha radio avait capté un reportage qu'elle diffusait à présent dans la cabine :

«... temps magnifique ici, pour le concert de cet après-midi. Je me trouve en ce moment même devant la scène, mentit le reporter, au milieu du Désert de Rudlit et grâce à mes lunettes hyperbinoptiques, je suis tout juste en mesure d'embrasser l'immense foule qui se presse autour de moi jusqu'aux limites de l'horizon. Derrière moi, les châteaux d'enceintes acoustiques s'élèvent comme autant de falaises escarpées, et très haut dans le ciel, le soleil brille dans le lointain, ignorant de ce qui s'apprête à le frapper. Le groupe de pression écologiste le sait, lui, ce qui va le frapper, et prétend que le concert va déclencher séismes, raz de marée, cyclones, irréparables dommages à l'atmosphère, et autres thèmes chers aux écolos.

« Mais je viens d'apprendre à l'instant qu'un représentant de Disaster Area avait rencontré ce matin les écologistes et les avait fait tous abattre, si bien que désormais plus rien n'empêche que...»

Zaphod coupa. Il se tourna vers Ford :

— Tu sais à quoi je pense ?

— Je pense.

— Alors dis-moi ce que tu penses que je pense.

— Je pense que tu penses qu'il serait temps de quitter ce vaisseau.

— Je pense que tu as raison, dit Zaphod.

— Je pense que tu as raison, dit Ford.

— Comment ? dit Arthur.

— Silence ! dirent Ford et Zaphod, nous pensons !

— Alors, c'est bien ça, dit Arthur, nous allons mourir.

— J'aimerais que tu cesses de répéter tout le temps la même chose, dit Ford.

Peut-être serait-il judicieux de rappeler ici les diverses théories auxquelles Ford avait abouti à la suite de sa première rencontre avec des êtres humains pour expliquer leur étrange manie de répéter à tout bout de champ des évidences du genre de : « quelle belle journée », « comme vous êtes grand » ou « alors, c'est bien ça, nous allons mourir ».

Sa première théorie avait été que si les humains cessaient d'exercer leurs lèvres, leur bouche allait sans doute s'ankyloser.

Après quelques mois d'observations, il avait opté pour une autre

théorie qui était la suivante : « Si les humains cessent d'agiter les lèvres, leur cerveau se met à fonctionner. »

En fait, cette dernière théorie s'applique beaucoup mieux aux Belcébrons, les habitants de Kakrafoon.

Les Belcébrons engendraient un mépris assorti d'une crainte considérable parmi les races avoisinantes en se montrant l'une des plus éclairées, des plus achevées, et surtout des plus paisibles civilisations de la Galaxie.

En punition de ce comportement jugé outrageusement vertueux et provocateur, un tribunal galactique leur infligea pour peine le plus cruel de tous les maux de la société : la télépathie. En conséquence, et pour éviter que la moindre idée à leur traverser l'esprit ne soit illico captée dans un rayon de dix kilomètres, ils sont désormais contraints de parler continuellement et à tue-tête du temps, de leurs petites misères et ennuis de santé, du match de cet après-midi et de l'endroit incroyablement bruyant qu'a pu devenir récemment Kakrafoon.

Une autre de leurs méthodes pour masquer leurs pensées est de venir en masse lors d'un concert de Disaster Area.

Le minutage du spectacle était critique.

L'astronef devait commencer son plongeon avant le début du concert afin de percuter le soleil exactement six minutes et trente-sept secondes avant le finale du morceau qu'il devait illustrer – cela pour laisser à la lueur de l'éruption le temps d'atteindre la planète.

L'astronef noir plongeait déjà depuis plusieurs minutes quand Ford Prefect réapparut dans la cabine après avoir fouillé tous les autres compartiments du vaisseau.

Le soleil de Kakrafoon envahissait à présent, menaçant, tout l'écran de visualisation, infernal brasier incandescent de noyaux d'hydrogène en fusion qui grossissait sans cesse tandis que le vaisseau poursuivait sa course plongeante, ignorant le martèlement des poings de Zaphod sur le panneau de commande. Arthur et Trillian avaient le regard figé de ces lapins surpris la nuit au beau milieu d'une route et persuadés que le meilleur moyen de se débarrasser des phares qui approchent est encore de les fixer intensément. Zaphod se retourna, le regard éperdu :

— Ford, combien avons-nous de capsules de sauvetage ?

— Zéro, répondit Ford.

Zaphod s'étrangla :

— Tu les as bien comptées ?

— Deux fois. Est-ce que tu as pu joindre les machinistes par radio ?

— Ouais, dit Zaphod, amer. Je leur ai dit qu'il y avait un paquet de gens à bord et tout ce qu'ils m'ont répondu, c'est de transmettre

leur salut à tout le monde.

Ford faisait des yeux ronds :

— Tu ne leur as pas dit qui tu étais ?

— Que si. Ils ont dit que c'était un grand honneur. Ça et autre chose au sujet d'une note de restaurant et de mes héritiers.

Ford bouscula sans ménagement Arthur et se pencha au-dessus de la console de pilotage.

— Vraiment rien ne fonctionne ? lança-t-il sauvagement.

— Toutes les commandes sont annulées.

— Bousille le pilotage automatique.

— Trouve-le, d'abord : rien ne se connecte.

Il y eut un instant de silence glacé.

Arthur tournait en titubant dans le fond de la cabine. Il s'arrêta soudain :

— Au fait, ça veut dire quoi : « téléportation » ?

Nouveau silence.

Lentement, les autres se tournèrent vers lui.

— C'est sans doute pas le moment de demander, dit Arthur, mais ça me revient maintenant que je vous ai entendu prononcer ce mot tout à l'heure et si je remets ça sur le tapis...

— Où, dit Ford, très calme, as-tu lu : « téléportation » ?

— Ben, par ici, en fait », dit Arthur en désignant un boîtier noir au fond de la cabine. « Juste en dessous des mots :

SYSTÈME DE

au-dessus des mots :

DE SECOURS

et juste à côté de la mention

* HORS SERVICE *

Dans le charivari qui s'ensuivit immédiatement, on pouvait juste voir Ford Prefect foncer à travers la cabine vers le petit boîtier noir désigné par Arthur pour enfoncer frénétiquement le petit bouton (noir) placé en son centre.

Un panneau carré de deux mètres d'arête coulissa à côté pour révéler un compartiment évoquant une cabine de douches qui se serait recyclée en débarras pour électricien. Le câblage, inachevé, pendait du plafond, un fouillis de composants abandonnés était éparpillé au sol et contre la cloison, la console de programmation pendouillait lamentablement de la niche où elle aurait normalement dû s'encastrent.

Un des aides-comptables du groupe avait, lors d'une visite du chantier de construction du vaisseau, exigé du contremaître qu'il lui explique pourquoi d'ailleurs on installait un dispositif de téléportation fort coûteux à bord d'un astronef destiné à n'effectuer qu'un seul voyage d'importance, et encore, sans équipage. Le contremaître avait expliqué que ce téléporteur était disponible avec dix pour cent de rabais et le comptable avait rétorqué que là n'était pas la question ; le contremaître avait alors expliqué qu'il s'agissait là du meilleur, du plus puissant et du plus perfectionné des téléporteurs qu'on pût se payer et le comptable avait souligné qu'il n'avait aucunement l'intention de se le payer ; le contremaître avait expliqué que les passagers auraient quand même besoin d'embarquer et débarquer du vaisseau et le comptable avait noté que ledit vaisseau arborait une porte en parfait état de marche ; le contremaître avait expliqué au comptable qu'il pouvait aller se faire cuire un œuf et le comptable avait expliqué au contremaître que l'objet qui approchait à toute vitesse sur sa gauche était une tarte aux phalanges. À l'issue de cet échange d'explications, les travaux d'installation avaient été suspendus et le téléporteur passé directement sur la facture dans la rubrique « fourn. div. » à cinq fois son prix.

— Baudet de l'enfer ! grommela Zaphod tout en essayant avec Ford de dénouer la pelote de câbles.

Au bout d'un moment, Ford lui demanda de reculer. Il glissa une pièce dans l'appareil et tripota un interrupteur sur le panneau de commande pendant. La pièce disparut dans un crachement de lumière et de bruit.

— Jusque-là, ça marche, constata Ford. Seulement, il n'y a pas de système de guidage. Et un téléporteur à transfert de matière sans programme de guidage peut vous envoyer... eh bien, n'importe où.

Sur l'écran, le soleil de Kakrafoon devenait énorme et menaçant.

— Et alors ? dit Zaphod. On ira où on ira.

— Et, ajouta Ford, il n'y a pas de commande automatique : impossible de partir tous. Il faudrait que l'un d'entre nous reste pour le faire fonctionner.

Un ange passa, solennel. Le soleil devenait de plus en plus énorme et menaçant.

— Eh ! Marvin, mon garçon, lança Zaphod sur un ton enjoué, comment vous sentez-vous ?

— Bien bas, je le crains, maugréa Marvin.

Un clin d'œil plus tard, le concert sur Kakrafoon atteignait une apogée jamais vue :

Le vaisseau noir et son unique et morose occupant avaient plongé à l'instant calculé dans le brasier nucléaire du soleil. De monstrueuses

protubérances s'élevèrent à des millions de kilomètres dans l'espace, non sans effrayer (et parfois renverser) au passage la petite douzaine de planchistes venus frôler la couronne solaire dans l'attente de cet instant.

Peu avant que l'éclair n'atteigne Kakrafoon, sous les vibrations le désert se fissura le long d'une faille profonde. Un fleuve souterrain, aussi vaste qu'indétecté, vint se déverser à la surface, suivi quelques secondes plus tard par l'éruption de millions de tonnes de lave en fusion, projetés à des centaines de mètres dans les airs, vaporisant instantanément les eaux du fleuve au-dessus comme en dessous du sol, dans une explosion dont l'onde de choc résonna jusqu'aux antipodes de la planète avant de revenir ensuite.

Les témoins (fort rares) de l'évènement qui y avaient survécu jurent avoir vu les trois cent mille kilomètres carrés de désert s'élever dans les airs comme une crêpe d'un kilomètre d'épaisseur puis se retourner et retomber. C'est l'instant précis que choisirent les radiations issues de l'éruption solaire pour traverser le nuage de vapeur et atteindre le sol.

Un an plus tard, les trois cent mille kilomètres carrés de désert étaient recouverts de fleurs. La structure de l'atmosphère ceinturant la planète s'était subtilement altérée : l'été, le soleil brillait avec moins d'ardeur ; l'hiver, le froid était moins mordant, une douce pluie tombait plus souvent désormais et peu à peu le monde désert de Kakrafoon se mua en paradis.

Jusqu'au pouvoir télépathique, source du malheur des Kakrafooniens, qui avait à jamais disparu, soufflé par l'explosion.

Un porte-parole de Disaster Area – celui-là même qui avait fait abattre les écologistes – devait, apprit-on plus tard, déclarer que c'était, je cite : « un concert sympa ».

Quantité de personnes parlèrent avec émotion des vertus curatives de la musique. Quelques scientifiques, sceptiques, après avoir examiné de plus près les divers enregistrements de l'évènement, soutinrent qu'ils avaient découvert les traces impalpables d'un vaste champ d'improbabilité d'origine artificielle à la dérive dans une région voisine de l'espace.

Chapitre 21

Arthur s'éveilla et le regretta aussitôt. Il avait déjà pris des cuites mais jamais de ce calibre. Celle-là, c'était la bonne, l'apothéose, le bouquet final. Les faisceaux de transfert de matière, conclut-il, n'étaient pas aussi marrants que, mettons, un bon coup de pied dans le crâne.

Étant pour l'heure dans l'incapacité de bouger pour cause de martèlement sourd et lancinant, il demeura un moment allongé pour réfléchir. L'ennui avec la plupart des moyens de transport, songea-t-il, c'est quand certains ne valent pas le dérangement. Sur Terre (lorsque Terre il y avait encore, avant qu'on ne la détruise pour laisser place à une nouvelle déviation hyperspatiale) le problème s'était posé avec les voitures : les inconvénients engendrés par l'extraction de quantités de pâte collante et noire du sous-sol où elle reposait tranquillement sans gêner personne, aux seules fins de la convertir en goudron pour recouvrir le terrain, le convertir en fumée pour emplir l'air et finalement déverser le reste dans l'océan, semblaient de loin dépasser l'avantage de pouvoir se rendre plus rapidement d'un point à un autre, surtout lorsque (conséquence prévisible de cet état de choses) votre point d'arrivée était devenu fort semblable à celui de départ, c'est-à-dire : recouvert de goudron, rempli de fumée, et cruellement dépourvu de poisson.

Et les faisceaux de transfert de matière, dans tout ça ? Avec un moyen de transport exigeant de vous démonter atome par atome pour les propulser à travers le sub-éther avant de les recoller ensemble alors qu'ils viennent tout juste d'avoir leur premier avant-goût de la liberté depuis des lustres, on ne pouvait que s'attendre au pire.

Bien des gens avaient exactement fait la même réflexion qu'Arthur Dent et certains étaient même allés jusqu'à écrire des chansons à ce sujet. En voici justement une qu'avaient coutume de chanter les foules énormes rassemblées devant l'usine de Systèmes téléporteurs de la Compagnie cybernétique de Sirius, située sur Oghilân IX :

*Aldébaran, ça c'est extra
Et Véga c'est le pied !
Avec Rigel et ses nanas,
Tu vas vraiment craquer :
Elles te font des trucs insensés*

*Comme t'en as jamais vu
Mais s'il faut y aller en pièces détachées
Alors là moi je pars plus !*

*Chantons :
En pièces détachées, pièces détachées,
Quelle drôle de façon
De voyager
S'il faut partir en pièces détachées,
Moi j'reste à la maison !*

*Sirius est recouverte d'or,
Je l'ai entendu dire.
Et certains radotent encore
« Voir Algol et mourir »
Je pars demain sans hésiter,
Habillé ou mêm' tout nu
Mais s'il faut y aller en pièces détachées,
Alors là moi je pars plus !*

*Chantons :
En pièces détachées, pièces détachées,
Non mais ça va pas la tête ?
S'il faut me mettre en pièces détachées,
J'reste couché sous ma couette !*

... et ainsi de suite. Une autre chanson célèbre est, elle, beaucoup plus courte :

*On s'est téléportés chez moi,
Ron, Lola et Martine
Ron a gagné l'cœur de Lola
Et moi l'pied d'sa copine.*

Arthur sentit les ondes de douleur lentement refluer, même s'il percevait toujours ce martèlement sourd et lancinant. Lentement, précautionneusement, il se leva.

— Tu entends ce martèlement sourd et lancinant ? dit Ford Prefect.

Arthur se retourna, chancelant. Ford Prefect approchait, l'œil rouge et l'air vaseux.

— Où sommes-nous ? articula péniblement Arthur.

Ford regarda autour de lui : ils se trouvaient dans une longue courbe incurvée qui s'étendait à perte de vue dans les deux directions. La cloison d'acier extérieure – peinte de cet écœurant vert

pâle qu'on emploie dans les écoles, les hôpitaux et les asiles pour mieux mater les pensionnaires – se recourbait au-dessus de leur tête pour rejoindre le mur intérieur vertical, assez curieusement tapissé d'une toile de jute marron foncé. Le sol était recouvert d'un tapis de caoutchouc à côtes de couleur vert sombre.

Ford s'avança vers une épaisse glace teintée encastrée dans le mur extérieur. Malgré plusieurs épaisseurs de verre, il parvint à distinguer au travers, minuscules et lointaines, des étoiles.

— Je crois que nous sommes dans une espèce d'astronef, remarqua-t-il.

Du bout du corridor leur parvint un martèlement sourd et lancinant.

— Trillian ? demanda Arthur, nerveux. Zaphod ?

Ford haussa les épaules.

— Pas trace d'eux. J'ai déjà regardé. Ils pourraient être n'importe où : un téléporteur non programmé peut fort bien vous expédier à des années-lumière dans n'importe quelle direction. Et vu comment je me sens, m'est avis qu'on s'est payé une sacrée trotte.

— Comment te sens-tu ?

— Mal.

— Tu crois qu'ils sont...

— Où ils sont, comment ils sont, il n'y a pas moyen de le savoir ni d'y faire quoi que ce soit. Alors, fais plutôt comme moi.

— Quoi ?

— Cesse d'y penser.

Arthur retourna cette idée dans ses méninges, reconnut (à regret) son bien-fondé, la caressa, l'adopta, et la rangea. Il prit une profonde inspiration.

— Des pas ! s'exclama soudain Ford.

— Où ça ?

— Le bruit ! Ce martèlement lancinant ! C'est un bruit de pas. Écoute !

Arthur écouta. Le bruit résonnait dans toute la courbure, venu on ne sait d'où. C'était le bruit assourdi d'un pas lourd et il était maintenant nettement plus fort.

— Avançons ! » dit Ford, laconique.

Ils avancèrent. Chacun dans une direction.

— Non, pas par là, dit Ford : c'est de là que ça vient.

— Mais non, dit Arthur. Ça vient de par là.

— Pas du tout ! Ça...

Ils s'arrêtèrent ensemble. Se tournèrent ensemble. Et convinrent de concert que l'autre avait raison : chacun reparti – dans la direction opposée.

La peur s'empara d'eux. Dans un sens comme dans l'autre, le bruit

devenait plus fort.

À quelques mètres sur leur gauche s'ouvrait dans le mur intérieur un autre corridor, perpendiculaire au premier. Ils s'y engouffrèrent. Il était obscur, immensément long et, leur sembla-t-il, à mesure qu'ils le descendaient, de plus en plus froid. D'autres corridors en partaient à leur tour de chaque côté, tout aussi obscurs et froids : ils sentaient des bouffées d'air glacial chaque fois en les longeant.

Ils s'arrêtèrent un instant, paniques : plus ils s'enfonçaient dans le corridor et plus s'amplifiait le martèlement des pas.

Le dos collé à la cloison glaciale, ils tendirent furieusement l'oreille. Le froid, l'obscurité et le martèlement de ces pieds désincarnés commençaient à leur porter sur les nerfs. Ford tremblait – en partie de froid, en partie au souvenir des récits que sa mère préférée avait coutume de lui raconter lorsqu'il n'était encore qu'un petit Bételgeusien, et qu'il n'arrivait pas à la cheville d'un mégacriquet d'Arcturus : des histoires de vaisseaux fantômes, carcasses hantées qui erraient sans fin dans les plus sombres tréfonds de l'espace, régions infestées de démons ou de spectres d'équipages oubliés ; histoires aussi de voyageurs imprudents qui avaient découvert de tels vaisseaux et y avaient pénétré ; histoires de... – alors Ford se rappela soudain la toile de jute marron du premier corridor et il se ressaisit : quel que puisse être le choix de spectres ou de démons pour décorer leur antre, il était prêt à parier que ce ne serait pas de la toile de jute. Il saisit Arthur par le bras.

— Demi-tour ! dit-il d'une voix ferme.

Et ils commencèrent à revenir sur leurs pas.

Un moment après, ils bondissaient tels des lézards surpris dans la première courbure transversale, juste comme les responsables du martèlement de pieds faisaient soudain leur apparition droit devant eux.

Dissimulés dans leur recoin, ils assistèrent, éberlués, au passage de deux douzaines d'hommes et de femmes obèses en survêtement, suant et soufflant à en faire frémir un chirurgien cardiaque.

Ford Prefect les regarda s'éloigner.

— Des joggers ! » souffla-t-il, tandis que l'écho de leurs pas résonnait dans tout le dédale des corridors.

— Des joggers ? murmura Arthur Dent.

— Des joggers, dit Ford Prefect en haussant les épaules.

Le couloir où ils s'étaient dissimulés n'était pas identique aux autres : très court, il s'achevait sur une grande porte d'acier. Ford l'examina, en découvrit le mécanisme et l'ouvrit en grand.

La première chose à les frapper avait toutes les apparences d'un cercueil.

Et les quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres étaient

également des cercueils.

Chapitre 22

La crypte était basse de plafond, plongée dans la pénombre, et gigantesque. À son extrémité, à quelque trois cents mètres de là, un passage voûté donnait, semblait-il, sur une chambre identique – et identiquement occupée.

Ford Prefect ne put retenir un petit sifflement étonné, tandis qu'il descendait dans le fond de la crypte.

— Dingue, ce truc !

— Qu'est-ce que tu leur trouves de sensationnel, à ces cadavres ? demanda Arthur qui descendait derrière, nerveux.

— Sais pas, justement. Essayons de trouver.

À y regarder de plus près, ces cercueils ressemblaient plutôt à des sarcophages. Arrivant à hauteur de la taille, ils étaient construits en une matière qui avait toutes les apparences du marbre blanc (et qui était certainement cela : une matière qui avait toutes les apparences du marbre blanc).

Leur couvercle était translucide et permettait de vaguement distinguer les traits de feu leur sans doute regretté locataire.

Lesquels locataires étaient humanoïdes et avaient manifestement laissé derrière eux les peines de leur monde originel (quel qu'il fût) mais en dehors de cela, on ne discernait pas grand-chose d'autre.

Tourbillonnant lentement à ras du sol entre les sarcophages, stagnait un gaz blanc, épais et huileux, qu'Arthur crut au début là pour donner aux lieux un peu d'atmosphère jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que ce gaz lui gelait également les chevilles. Les sarcophages eux aussi dégageaient au toucher un froid considérable.

Ford s'accroupit soudain près de l'un d'eux. Il tira de son sac un coin de serviette et se mit furieusement à frotter quelque chose.

— Regarde : il y a une plaque sur celui-ci, expliqua-t-il à Arthur. Elle est couverte de givre.

Après avoir ôté la glace, il examina les caractères gravés. Aux yeux d'Arthur, cela ressemblait fort aux traces de pattes d'une mouche qui en aurait pris un petit coup dans l'aile, mais Ford avait immédiatement reconnu une forme archaïque de Fonétik Galaktik.

— Il est écrit : « Flotte de colonisation de Golganfriche, Arche B, Cale 7, Désinfecteur de téléphone de seconde classe » – suit un numéro matricule.

— Un désinfecteur de téléphone ? dit Arthur. Un désinfecteur de téléphone en dérangement ?

— Et un bon, encore.

— Mais qu'est-ce qu'il fait ici ?

Ford regarda au travers du couvercle.

— Pas grand-chose », et son visage s'illumina soudain d'un de ces sourires qui donnaient toujours aux gens l'impression que suite à un surmenage récent, il avait nettement besoin de repos.

Puis Ford bondit vers un autre sarcophage. Un petit coup de torchon, le temps d'annoncer :

— Celui-là, c'est un coiffeur mort, et hop !

Le suivant s'avéra l'ultime séjour d'un cadre de service publicitaire ; et le suivant encore abritait un vendeur de voitures d'occasion (de troisième classe).

Une trappe d'inspection encastrée dans le sol attira soudain l'attention de Ford qui s'accroupit pour la déverrouiller, tout en chassant les nuages de gaz givrant qui menaçaient de l'envelopper.

Une pensée vint à Arthur :

— Si ce sont de simples cercueils, pourquoi les conserver dans un tel froid ?

— Et même : pourquoi les conserver tout court ? » ajouta Ford en ouvrant la trappe. Le gaz s'y engouffra. « Quelle raison peut-on bien avoir de se fatiguer – et de se ruiner – à transbahuter cinq mille cadavres dans l'espace ?

— Dix mille, rectifia Arthur en désignant la seconde salle, à peine visible derrière la voûte.

Ford passa la tête par la trappe ouverte au sol puis la releva :

— Quinze mille : il y en a encore un paquet, là-dessous.

— Quinze millions, dit une voix.

— Eh bien, c'est en effet un paquet, dit Ford. Un sacré paquet.

— Tournez-vous lentement, aboya la voix. Et levez les mains en l'air. Au moindre geste suspect, je vous réduis en tout petits petits morceaux.

— Tiens, salut ! lança Ford qui se tourna lentement, leva les mains en l'air puis se garda bien de tout geste suspect.

— Mais pourquoi, remarqua Arthur Dent, pourquoi donc jamais personne n'est content de nous voir ?

Sur le seuil de la porte par laquelle ils avaient pénétré dans la crypte se trouvait l'homme qui n'était pas content de les voir. Son déplaisir transparaissait, tant dans le débit haché de ses aboiements que par l'air vicieux avec lequel il brandissait son pistolet Kill-O-Zap. Le concepteur de l'arme avait manifestement reçu instruction de ne pas tourner autour du pot : « Faites méchant, lui avait-on dit. Rendez manifestement évident que ce pistolet possède un bon et un mauvais côté. Rendez manifestement évident pour quiconque se trouve du

mauvais côté que les choses vont tourner mal pour lui. Et si cela doit impliquer d'y coller tout un tas d'excroissances et de saillies agressives et sinistres, surtout ne vous gênez pas : il ne s'agit pas du tout d'une arme à accrocher au-dessus de la cheminée ou à laisser dans le porte-parapluie, c'est une arme destinée à sortir pour faire du tort aux gens. »

Arthur et Ford considéraient l'arme, l'air peu réjoui.

L'homme au pistolet s'éloigna de la porte et vint leur tourner autour. Lorsqu'il pénétra dans la lumière, ils purent distinguer son uniforme noir et or dont les boutons étaient si polis que leur éclat aurait poussé n'importe quel usager venant en face à lui faire des appels de phare désespérés.

Il leur désigna la porte.

Et dit : « Dehors. »

Les gens capables de délivrer une telle puissance de feu peuvent symétriquement se passer de délivrer des verbes. Arthur et Ford sortirent, talonnés de près par le mauvais côté du pistolet Kill-O-Zap, et par les boutons.

En débouchant dans la coursive, ils se firent bousculer par deux douzaines de joggers – à présent douchés et changés – qui s'engouffrèrent devant eux dans la crypte. Arthur se retourna pour les contempler sans comprendre.

— Avancez ! hurla leur ravisseur.

Arthur avança.

Ford haussa les épaules et avança.

Dans la crypte, les vingt-quatre joggers se dirigèrent vers vingt-quatre sarcophages vides alignés contre le mur, les ouvrirent, y pénétrèrent, et tombèrent dans vingt-quatre sommeils sans rêve.

Chapitre 23

— Euh... capitaine...

— Oui, Numéro Un ?

— Simplement un rapport... épineux que vient d'envoyer Numéro Deux.

— Allons bon !

Tout là-haut sur la passerelle du vaisseau, le capitaine leva les yeux vers l'infini de l'espace avec un soupçon d'irritation. De sa position, sous le dôme d'une vaste bulle, il pouvait contempler le vaste panorama des étoiles parmi lesquelles ils avançaient – un panorama qui s'était notablement amenuisé au cours de leur voyage. S'il se tournait pour regarder vers l'arrière, au-delà de la masse du vaisseau, longue de trois kilomètres, il pouvait apercevoir l'amas considérablement plus dense des étoiles qui formaient pratiquement un ruban continu : la vue en coupe du centre galactique qu'ils étaient en train de traverser – qu'ils traversaient en fait depuis des années – à une vitesse dont il ne se souvenait plus au juste, mais enfin de toute manière c'était terriblement rapide : quelque chose de l'ordre de la vitesse de quelque chose, ou alors était-ce trois fois la vitesse d'autre chose... ? Bigrement impressionnant, en tout cas. Il scruta le lointain, derrière le vaisseau, à la recherche de quelque chose. Il faisait ça à peu près toutes les cinq minutes mais sans jamais savoir au juste ce qu'il recherchait. Mais il ne se laissait pas inquiéter pour autant : ses grosses têtes avaient bien souligné que tout marchait à la perfection, pour autant que personne ne panique et que chacun continue d'accomplir sa tâche dans l'ordre et la discipline.

Il ne paniquait pas. Pour autant qu'il sache, tout se passait à merveille. Il se tamponna l'épaule avec une grosse éponge pleine de mousse. Puis il lui revint à l'esprit qu'il se sentait vaguement irrité à propos de quelque chose. Mais quoi au fait ? Une toux discrète lui rappela que son second attendait toujours à côté de lui.

Un brave type, ce Numéro Un. Pas une lumière, non, plutôt le genre à avoir du mal à lacer ses souliers, mais de la bonne graine d'officier en tout cas. Le capitaine n'était pas homme à botter le train d'un gars occupé à lacer ses chaussures – si long fût-il. Rien à voir avec ce sinistre Numéro Deux, toujours à hanter les coursives, polir ses boutons et passer au rapport régulièrement toutes les heures : « le vaisseau avance toujours, mon capitaine » ! « On tient bon le cap, mon capitaine ! » « Niveau d'oxygène toujours normal, mon capitaine ! »

« Mais qu'il écrase un peu ! » tel était l'avis du capitaine. Ah oui : voilà enfin ce qui l'avait tant irrité. Il baissa les yeux vers Numéro Un.

— Oui mon capitaine. Il craint je ne sais quoi au sujet de prisonniers qu'il aurait trouvés...

Le capitaine réfléchit à tout ceci. Tout ça lui semblait bien abracadabrante mais il n'était pas homme à se mêler des affaires de ses officiers.

— Eh bien, peut-être que ça le tiendra heureux un moment, dit-il enfin. Il a toujours voulu en avoir.

Arthur Dent et Ford Prefect parcouraient les coursives, apparemment interminables, du vaisseau. Numéro Deux marchait derrière eux, aboyant de temps à autre l'ordre de ne faire aucun faux mouvement ou autre coup en douce. Il leur semblait avoir longé déjà deux kilomètres de toile de jute marron sans solution de continuité. Enfin, ils atteignirent une grande porte d'acier qui coulisssa lorsque Numéro Deux lui eut hurlé dessus. Ils entrèrent.

Aux yeux d'Arthur Dent et de Ford Prefect, le trait le plus remarquable de la passerelle du bateau n'était pas le dôme hémisphérique de quinze mètres de diamètre qui la recouvrait, révélant un vertigineux panorama d'étoiles : pour des gens qui ont dîné au Dernier Restaurant avant la Fin du Monde, de telles merveilles apparaissent bien banales. Ce n'était pas non plus l'impressionnant ensemble d'instruments qui tapissait le mur circulaire tout autour d'eux. Pour Arthur, tout cela correspondait exactement à l'image traditionnelle d'un astronef et pour Ford, c'était une vision parfaitement désuète qui le confirmait dans ses craintes : le vaisseau d'acrobatie de Disaster Area les avait bien fait reculer d'un million d'années dans le temps, si ce n'était pas deux.

Non, ce qui les prit vraiment de court, ce fut la baignoire :

La baignoire trônait sur un piédestal de deux mètres en cristal d'eau bleu grossièrement taillé, ensemble d'une baroque monstruosité rarement rencontrée hors des murs du musée des Rêves malades de Maximégalon. Surmontant l'objet, un fouillis de tuyauterie quasiment intestinal et qu'on aurait décemment mieux fait d'ensevelir à minuit dans quelque sépulture anonyme ; quant aux robinets et à la pomme de douche, ils auraient eu de quoi faire s'étrangler une gargouille.

En tant que pièce maîtresse de la passerelle d'un astronef, l'objet semblait terriblement déplacé et c'est avec l'air fort amer de l'homme conscient de ce fait que Numéro Deux s'en approcha.

— Mon capitaine ! hurla-t-il entre ses dents serrées – exercice passablement difficile mais qu'il avait eu des années pour perfectionner.

Un grand visage jovial suivi d'un bras jovial et couvert de mousse

jaillit au-dessus du rebord de la monstrueuse baignoire.

— Ah ! salut, Numéro Deux, dit le capitaine en agitant joyeusement son éponge, la journée se passe bien ?

Numéro Deux parvint à se mettre encore plus au garde-à-vous qu'il n'était déjà. Il aboya :

— Je vous ai amené les prisonniers que j'ai découverts dans la chambre froide numéro sept, mon capitaine !

Arthur et Ford tousotèrent, confus :

— Euh... salut ! lancèrent-ils.

Le capitaine leur adressa un sourire épanoui. Ainsi donc Numéro Deux avait effectivement réussi à dénicher des prisonniers ! Eh bien, tant mieux pour lui, songea le capitaine : ça fait toujours plaisir de voir un gars qui se débrouille bien dans sa branche.

— Oh ! salut, leur dit-il, excusez-moi de ne pas me lever mais je prends juste un petit bain. Eh bien, Djinnain Tonnyx pour tout le monde, d'accord ? Allez jeter un œil dans le frigo, Numéro Un.

— Mais certainement, mon capitaine.

C'est un fait curieux (et auquel nul ne sait au juste quelle importance attacher) mais quelque 85 % de tous les mondes connus de la Galaxie, qu'ils soient primitifs ou hautement avancés, ont un jour ou l'autre inventé une boisson dénommée le Djinnain Tonnyx – ou Gee-N'N-T'N-Hic, ou Djin0nd-0-nicks, ou l'une ou l'autre des mille variations et plus sur ce même thème phonétique. Les boissons proprement dites ne sont jamais les mêmes et varient entre le « Chinanto-Nick » sivolvien, qui est de l'eau ordinaire servie légèrement chambrée au-dessus de la température ambiante, et le « Tzjin-anthony-ks » gagrakackien, capable d'occire une vache à cent pas ; et à vrai dire, le seul trait commun entre tous ces breuvages, outre le fait que leur nom sonne de manière identique, c'est que tous sans exception furent inventés et baptisés *avant* que les mondes concernés n'entrent mutuellement en contact.

Que peut-on déduire d'un tel fait ? Il demeure totalement isolé. Quelle que soit la théorie de linguistique structurale qu'on veuille bien envisager, il demeure en dehors de l'épure, et il y reste. Les vieux structuralistes s'irritent au plus haut point dès lors que leurs jeunes collègues abordent le sujet. Quant aux jeunes structuralistes, ils se passionnent pour la question et passent des nuits blanches dessus, convaincus d'être à deux doigts de quelque découverte primordiale et finissent par devenir avant l'heure de vieux structuralistes que leurs jeunes collègues irritent au plus haut point. La linguistique structurale est une malheureuse discipline amèrement divisée et nombre de ses pratiquants passent encore trop de nuits à noyer leurs problèmes dans les Ouizghiennes Zodahts.

Numéro Deux était toujours figé devant la baignoire du capitaine,

tout raide et frémissant de frustration :

— N'avez-vous pas l'intention d'interroger les prisonniers ?

Le capitaine le considéra, perplexe :

— Pourquoi, par Golganfricham voudrais-je faire ça ?

— Mais pour leur soutirer des renseignements, chef ! Découvrir pourquoi ils sont venus ici !

— Oh ! non, non, non ! dit le capitaine : je parie qu'ils passaient juste boire un petit Djinnain Tonnyx, pas vrai ?

— Mais, chef, ce sont mes prisonniers ! Il faut bien que je les interroge !

Le capitaine prit un air dubitatif :

— Oh ! et puis d'accord. S'il le faut. Demandez-leur donc ce qu'ils veulent boire.

Une lueur dure et glaciale scintilla dans les yeux de Numéro Deux. Il s'avança lentement vers Arthur Dent et Ford Prefect. Et grogna :

— Eh bien à nous, bande d'ordures... vermines...

Il caressa le menton de Ford de la pointe de son Kill-O-Zap.

— Du calme, Numéro Deux, gronda doucement le capitaine.

— *Qu'est-ce que vous voulez donc boire ? ? ?* rugit Numéro Deux.

— Eh bien... le Djinnain Tonnyx m'a l'air parfait, dit Ford. Et toi, Arthur ?

Arthur cligna des yeux.

— Quoi ? Oh... euh, oui.

— *Avec ou sans glace ? ? ?* aboya Numéro Deux.

— Oh, avec, je vous prie, dit Ford.

— *Citron ? ? ? ? ?*

— Oui, volontiers, dit Ford. Et auriez-vous par hasard de ces biscuits d'apéritif, vous savez, ceux au fromage ?

— *C'est moi qui pose les questions, ici ! ! !* brama Numéro Deux, le corps secoué d'une fureur apoplectique.

— Euh, Numéro Deux..., dit doucement le capitaine.

— Chef ?

— Un peu de calme, voulez-vous ? Vous serez gentil. Je prends un bain pour essayer de me détendre.

Le regard de Numéro Deux se rétrécit pour devenir (comme on dit dans le milieu des braillards et des tueurs) vitreux et glacé – l'idée étant sans doute de donner à l'adversaire l'impression que vous avez perdu vos lunettes ou que vous avez du mal à rester éveillé. Savoir pourquoi cette mimique est effrayante, voilà un problème encore non résolu.

Il avança vers le capitaine, la bouche dure et les lèvres serrées. Là aussi, pas facile de savoir en quoi cette attitude peut être jugée belliqueuse : si d'aventure en parcourant la jungle de Tron, vous vous

trouviez soudain vis-à-vis du fabuleux Hanneton Glouton, vous seriez bien content de lui trouver la bouche dure et les lèvres serrées au lieu de cette grande gueule écumante et garnie de crocs qui lui est coutumière.

— Puis-je vous rappeler, mon capitaine, siffla Numéro Deux, que vous êtes à présent dans cette baignoire depuis plus de *trois ans* ? !

Et sur cette ultime pique, Numéro Deux tourna les talons et partit dans son coin s'entraîner à lancer des regards meurtriers contre un miroir.

Le capitaine se tortilla dans son bain puis se tourna vers Ford avec un sourire gêné :

— Eh bien, on a pas mal besoin de se détendre avec un boulot comme le mien.

Ford abaissa lentement les mains. Sans provoquer de réaction. Arthur l'imita.

Progressant avec un grand luxe de lenteur et de précaution, Ford s'approcha du piédestal. Caressant la baignoire, il mentit :

— Très joli.

Il se demanda s'il n'était pas imprudent de sourire. Avec un grand luxe de lenteur et de précaution, il esquissa un sourire. Ce n'était pas imprudent.

— Euh..., dit-il au capitaine.

— Oui ? dit le capitaine.

— Je me demande, dit Ford, s'il n'est pas indiscret de savoir quel est votre boulot, au juste ?

Une main lui tapa sur l'épaule. Il se retourna avec un sursaut. Ce n'était que le second :

— Vos verres...

— Ah, merci, dit Ford.

Arthur et lui prirent leur Djinnain Tonnyx. Arthur goûta le sien et découvrit avec surprise que ça ressemblait énormément à du whisky and soda.

— Je veux dire... je n'ai pas pu ne pas remarquer..., dit Ford en buvant lui aussi une gorgée, ... les corps. Dans la cale.

— Des corps ?

Le capitaine était surpris. Ford se ménagea un temps de réflexion. Ne jamais se fier aux évidences, se dit-il. Se pouvait-il que le capitaine ignorât la présence de quinze millions de cadavres dans ses cales ?

Le capitaine hochait la tête chaleureusement en le regardant. Ford nota également qu'il était en train de jouer avec un canard en caoutchouc.

Ford tourna les yeux. Numéro Deux le fixa dans le miroir mais un instant seulement car son regard ne cessait de fureter. Numéro Un se contentait quant à lui de porter le plateau des apéritifs, en arborant un

sourire benoît.

— Des corps ? répéta le capitaine.

Ford s'humecta les lèvres.

— Oui, dit-il, vous savez, tous ces désinfecteurs de téléphone et ces cadres commerciaux morts dans la cale.

Le capitaine le fixa. Puis rejeta soudain la tête en arrière en éclatant de rire.

— Oh ! mais ils ne sont pas morts du tout ! Seigneur non ! Ils sont simplement congelés. Destinés à se faire réanimer.

Ford fit alors une chose rare chez lui : cligner des yeux.

Arthur parut sortir de sa transe.

— Vous voulez dire que vous avez une cale bourrée de coiffeurs congelés ?

— Mais oui, dit le capitaine. Des millions. Des coiffeurs, des réalisateurs de télé surmenés, des courtiers en assurances, des responsables du personnel, des vigiles, des cadres commerciaux, des attachés de direction, des experts-comptables, tout ce que vous voulez : nous allons coloniser une autre planète.

Ford vacilla un tantinet.

— Super, non ? dit le capitaine.

— Hein ? Avec ces effectifs ? s'étonna Arthur.

— Ah ! attention ! Ne vous méprenez pas : nous ne sommes que l'un des éléments de la Flotte de colonisation. L'Arche « B », vous voyez. Excusez-moi... est-ce que je pourrais vous demander de me rajouter un poil d'eau chaude ?

Arthur s'exécuta et une cascade d'eau mousseuse et rose se déversa dans la baignoire. Le capitaine laissa échapper un soupir extasié.

— Merci du fond du cœur, mon ami. Et surtout, n'hésitez pas à vous resservir, bien sûr.

Ford reposa son verre, saisit la bouteille posée sur le plateau du second et s'en versa une rasade jusqu'à ras bord.

Puis il demanda :

— C'est quoi au juste, l'Arche « B » ?

— C'est celle-ci, dit le capitaine en éclaboussant joyeusement avec son canard.

— J'entends bien, dit Ford, mais...

— Eh bien, ce qui s'est passé, voyez-vous, c'est que notre planète, le monde d'où nous venons était, pour ainsi dire perdu.

— Perdu ?

— Eh oui. Si bien que tout le monde s'est dit : emballons toute la population dans quelque astronef géant et partons nous établir sur une autre planète.

Arrivé là de son histoire, le capitaine se carra dans son bain avec

un grognement satisfait.

— Vous voulez dire, une planète moins perdue ? souffla Arthur.

— Qu'avez-vous dit, mon ami ?

— Une planète moins perdue. Pour vous y établir.

— Nous y établir, c'est ça. Il fut alors décidé de construire trois vaisseaux, vous voyez, trois Arches spatiales et... je ne vous ennuie pas, j'espère ?

— Non, non, non, s'empressa de dire Ford. C'est fascinant.

— Si vous saviez comme c'est agréable d'avoir quelqu'un à qui parler, nota le capitaine. Pour changer.

Les yeux de Numéro Deux parcoururent de nouveau fébrilement la pièce avant de se fixer à nouveau sur le miroir, tel un couple de mouches momentanément distraites de leur morceau de viande avariée préférée.

— L'ennui, avec les voyages de cette longueur, poursuivit le capitaine, c'est que vous finissez par vous parler tout seul, ce qui est on ne peut plus ennuyeux, vu que la moitié du temps vous savez d'avance ce que vous allez dire.

— La moitié du temps seulement ? demanda Arthur, inquiet.

Le capitaine réfléchit un instant.

— Oui, à peu près la moitié, je dirais. Au fait... où est le savon ? » Il tâtonna autour de lui, le retrouva et reprit : « Oui, alors donc, le plan était de fourrer dans le premier vaisseau, l'Arche A, tous les brillants leaders, les scientifiques, les grands artistes, enfin vous voyez, tous les concepteurs, les décideurs ; et dans le troisième, le C, tous les gens qui travaillaient effectivement, les manuels ; et puis...

Il scruta de nouveau le lointain. Ford le scruta lui aussi et fronça les sourcils, songeur.

— À moins, bien sûr, dit-il doucement, que le bouc ne les ait mangés...

— Ah oui... » dit le capitaine non sans l'ombre d'une certaine hésitation dans la voix. « Le bouc... », ses yeux parcoururent l'ombre tangible des instruments et des ordinateurs alignés autour de la passerelle et qui clignotaient innocemment vers lui.

Puis il contempla les étoiles mais elles restèrent muettes. Il jeta un œil vers ses seconds mais ils s'empressèrent de s'abîmer dans leurs pensées. Il reporta son regard vers Ford Prefect qui haussa les sourcils.

— C'est quand même un truc marrant, vous savez, dit enfin le capitaine, mais maintenant que je peux confier toute l'histoire à quelqu'un d'autre... je veux dire... ça ne vous paraît pas bizarre, à vous, Numéro Un ?

— Euhhhhhh..., dit Numéro Un.

— Eh bien, dit Ford, je vois que vous avez envie de discuter de tas de choses tous les trois, alors... merci pour l'apéritif et puis... si

jamais vous pouviez nous déposer sur la première planète disponible...

— Ah, eh bien, c'est que ça risque d'être un peu difficile, expliqua le capitaine, voyez-vous, notre trajectoire ayant été prédéterminée dès avant notre départ de Golganfriche... sans doute parce que je suis personnellement un peu fâché avec les chiffres, je suppose...

— Vous voulez dire que nous sommes coincés ici à bord de ce vaisseau ? » s'exclama Ford, perdant soudain patience devant ce sac de nœuds. « Et quand êtes-vous supposé atteindre cette planète que vous êtes censé coloniser ?

— Ah ça, on y est presque, je pense, dit le capitaine. D'une seconde à l'autre, à présent. En fait, il serait sans doute grand temps que je sorte de ce bain, moi. Oh... quoique... je me demande. Pour quoi faire ? quand je m'y plais si bien.

— Donc, nous allons effectivement atterrir dans une minute ? demanda Arthur.

— Eh bien... pas exactement atterrir, en fait, pas à proprement parler, non... euh...

— Que voulez-vous dire ? intervint Ford d'une voix dure.

— Eh bien (le capitaine choisissait ses mots avec prudence) je crois, pour autant que je m'en souviene, que l'arche est programmée pour s'écraser dessus.

— S'écraser ? s'écrièrent en chœur Arthur et Ford.

— Euh, oui, dit le capitaine, oui, cela fait partie intégrante du plan, je pense. Ils avaient pour ça une raison terriblement bonne mais qui m'échappe un peu pour l'instant, quelque chose en rapport avec le fait que... euh...

Ford explosa :

— Mais c'est que vous êtes une bande d'emplâtres pas croyables !

— Ah oui, c'est ça ! dit le capitaine, radieux. La voilà, la raison !

Chapitre 24

Le Guide du routard galactique note ceci au sujet de la planète Golganfriche :

C'est une planète dotée d'une histoire antique et mystérieuse, riche de légendes, rouge (et parfois verte) du sang de ceux qui cherchèrent jadis à la conquérir ; une terre aux paysages dénudés et déserts, à l'air doux et sensuel, lourd des senteurs des sources embaumées qui jaillissent sur ses roches brûlantes et poussiéreuses et nourrissent les lichens sombres et musqués cachés dessous ; la terre des froncements de sourcils et des délires de l'imagination (en particulier parmi ceux de ses habitants qui tâtent du lichen), la terre aussi des idées ombragées et fraîches, parmi ceux qui ont appris à renoncer aux lichens et trouvé un arbre sous lequel s'asseoir ; le pays aussi de l'acier et du sang et de l'héroïsme, terre du corps et de l'esprit. Voici quelle fut son histoire.

Et dans cette histoire antique et mystérieuse, les personnages les plus mystérieux furent sans aucun doute les Grands Poètes tourneurs d'Arium. Ces Poètes tourneurs vivaient dans des défilés montagneux isolés, tapis dans l'attente de petits groupes de voyageurs imprudents, pour les encercler et leur jeter des pierres.

Et dès que les voyageurs criaient grâce, leur demandant pourquoi ils ne retournaient pas écrire leurs poèmes au lieu d'embêter les malheureux voyageurs avec leurs jets de pierres, ils s'arrêtaient pour entamer alors l'un des sept cent quatre-vingt-quatorze grands cycles de Chants de Vassilian. Ces chants étaient tous d'une incomparable beauté et, plus encore, d'une incomparable longueur et tous, sans exception, reprenaient la même structure : la première partie de chaque chant contenait comment jadis partit de la Cité de Vassilian un groupe de cinq princes sages montés sur quatre chevaux.

Les princes (qui sont, comme de bien entendu, courageux, nobles et sages) vont jusque dans des contrées lointaines, combattent des ogres géants, se mettent en quête de philosophies exotiques, prennent le thé avec des dieux bizarres et sauvent de jolis monstres des griffes d'horribles princesses voraces avant d'annoncer enfin qu'ils ont atteint l'illumination et que leur errance a par conséquent trouvé son terme.

La seconde (et considérablement longue) partie de chaque chant, narrait alors par le menu leurs tergiversations pour désigner lequel d'entre eux allait devoir rentrer.

Mais tout cela appartient au lointain passé de la planète. Ce fut toutefois un descendant de l'un de ces poètes excentriques qui devait

inventer cette fallacieuse histoire d'une menace imminente, laquelle devait permettre aux habitants de Golganfriche de se débarrasser d'un bon tiers inutile de leur population.

Les deux tiers restants allaient quant à eux demeurer fermement sur place et connaître une vie pleine, heureuse et riche avant d'être tous emportés par une épidémie aussi virulente que soudaine contractée à partir d'un téléphone sale.

Chapitre 25

Cette même nuit, l'astronef s'écrasa sur une totalement insignifiante petite planète bleu-vert en orbite autour d'un petit soleil jaunâtre et sans éclat quelque part dans les bas-fonds inexplorés tout au bout du bras occidental abandonné de la spirale galactique.

Dans les heures précédant l'impact, Ford Prefect avait furieusement (mais en vain) lutté pour détourner les commandes du vaisseau de leur plan de vol préétabli. Il lui était vite devenu évident que l'astronef avait été programmé pour transporter ses passagers en toute sécurité – quoique sans grand confort – jusqu'à destination finale mais en se réduisant, dans le processus, à l'état d'épave totalement irréparable.

La descente dans le bruit et les flammes à travers l'atmosphère l'avait déjà débarrassé de la majeure partie de son blindage et de ses superstructures et son aplatissement sans gloire au beau milieu d'un marécage fétide n'avait laissé à l'équipage que quelques heures d'obscurité pour ressusciter et débarquer sa cargaison inopportune et congelée avant que la coque massive ne recommence à s'enfoncer presque aussitôt dans la vase stagnante. Une fois ou deux durant la nuit, sa silhouette apparut, face au ciel, éclairée par une pluie de météores embrasés – ultimes débris de sa descente.

Dans la grise lueur qui précède l'aube, l'astronef laissa échapper un ultime et obscène gargouillis avant de sombrer à jamais dans les abysses puants.

Lorsque le soleil se leva ce matin-là, ce fut pour baigner de sa lumière chiche et glauque le spectacle d'un vaste périmètre débordant de coiffeurs désarmés, cadres de relations publiques, sondeurs d'opinion et autres malheureux, rampant désespérément pour regagner la terre ferme.

Là où tout autre soleil moins endurci aurait préféré sans doute se recoucher immédiatement, celui-ci poursuivit sa course ascendante dans le ciel et au bout d'un moment, l'influence de ses rayons commença de faire sentir ses effets bénéfiques sur les créatures transies et sans force.

Innombrables étaient ceux à avoir bien entendu disparu dans les marais au cours de la nuit, sans compter les millions d'autres qui avaient coulé avec le vaisseau ; les survivants toutefois se chiffraient encore par centaines de milliers et tandis que s'écoulait le jour, ils avaient littéralement envahi les parages en quête de quelques mètres

carrés de terre ferme où s'effondrer pour récupérer de leur calvaire nocturne.

Deux silhouettes avaient progressé à part. Depuis une colline proche, Arthur Dent et Ford Prefect contemplaient cette horreur, pour eux étrangère.

— Tu parles d'une fichue sale blague, marmonna Arthur.

Ford, qui dessinait par terre du bout d'un bâton, haussa les épaules :

— Une habile solution à un problème auquel je m'en veux de ne pas avoir songé.

— Mais pourquoi diantre les gens ne peuvent-ils pas vivre dans la paix et l'harmonie ? dit Arthur.

À ces mots, Ford partit d'un grand rire sonore et creux.

— Quarante-deux ! répondit-il avec un sourire malicieux. Non, ça marche pas. Tant pis.

Arthur le fixa comme s'il était devenu fou et, ne voyant rien pour lui indiquer le contraire, comprit qu'il pouvait être parfaitement raisonnable de supposer que tel était effectivement le cas.

— Que penses-tu qu'il va leur arriver ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Dans un Univers infini, tout peut arriver, dit Ford. Y compris qu'ils survivent. C'est incroyable mais vrai.

Un drôle d'air apparut dans ses yeux tandis qu'ils parcouraient le paysage pour enfin revenir aux scènes de désolation qui se déroulaient en dessous d'eux.

— Je pense qu'ils parviendront à tenir un moment, dit-il enfin.

Arthur releva brusquement la tête.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Ford haussa les épaules :

— Simple intuition », dit-il, refusant de poursuivre plus avant sur ce terrain. « Regarde ! lança-t-il soudain.

Arthur suivit son doigt pointé. Tout là-bas, parmi la foule éparpillée, une silhouette se mouvait – titubait plutôt, pour être plus exact. Portant, semblait-il, quelque chose sur l'épaule. Tout en titubant d'une forme prostrée à l'autre, l'homme semblait leur brandir sous le nez quelque chose avec des gestes d'ivrogne. Au bout d'un moment, il cessa de lutter et s'effondra comme une masse.

Arthur n'avait pas la moindre idée de ce que ça pouvait signifier.

— Une caméra, expliqua Ford. Pour enregistrer le moment historique.

— Eh bien, je ne sais pas pour toi, reprit-il au bout d'un moment, mais moi, je suis h.s.

Il retomba dans le silence.

Au bout d'un moment, Arthur crut judicieux de relever cette remarque :

— Euh... quand tu dis que tu es h.s., tu entends quoi, au juste ?

— Excellente question, dit Ford : je n'entends que le silence complet.

Et regardant par-dessus son épaule, Arthur vit qu'il tripotait les boutons d'une petite boîte noire. Ford lui avait déjà présenté ladite boîte comme étant un Sub-Etha Sens-O-Matic mais Arthur s'était sur le moment contenté de hocher la tête d'un air absent sans plus chercher à approfondir. Dans son esprit, l'Univers se divisait encore en deux : la Terre, et tout le reste. La Terre ayant été démolie pour faire place à une déviation hyper-spatiale, sa vision des choses s'en trouvait quelque peu biaisée mais Arthur tenait néanmoins à la garder telle quelle car c'était là son ultime contact avec ses origines. Quant aux Sub-Etha Sens-O-Matics, ils appartenaient définitivement à la catégorie « tout le reste ».

— Rien. Pas un pet de lapin, dit Ford en secouant l'objet.

Un pet de lapin... songea Arthur en contemplant d'un œil indifférent le monde primitif autour de lui, que ne donnerais-je pas pour un bon civet de lapin terrien...

— Si c'est pas incroyable ! s'exclama Ford, exaspéré, pas la moindre transmission d'aucune sorte à des années-lumière de ce trou paumé. Dis, est-ce que tu m'écoutes ?

— Quoi ? dit Arthur.

— On est dans la merde.

— Ah, dit Arthur pour qui cette dernière nouvelle sentait le réchauffé.

— Tant qu'on n'aura rien capté là-dessus, nos chances de quitter ce coin sont nulles. C'est peut-être quelque effet bizarre d'ondes stationnaires dû au champ magnétique de la planète. Auquel cas on n'a plus qu'à la parcourir de bout en bout jusqu'à ce qu'on ait enfin trouvé une zone de réception claire. Tu viens ?

Il ramassa son barda et se mit en marche.

Arthur regarda au pied de la colline. L'homme à la caméra s'était relevé tant bien que mal, à temps pour filmer l'effondrement de l'un de ses collègues.

Arthur cueillit un brin d'herbe puis suivit Ford.

Chapitre 26

— Alors, vous avez bien mangé, j'espère ? dit Zarniwoop à Zaphod et Trillian qui venaient de se rematérialiser, allongés, haletants, sur le pont du *Cœur-en-Or*.

Zaphod ouvrit deux-trois yeux et le fusilla du regard.

— Vous ! cracha-t-il.

Il se leva en titubant et partit, trébuchant, à la recherche d'une chaise où s'effondrer. Il en trouva une et s'y effondra.

— J'ai programmé l'ordinateur avec les coordonnées improbables en rapport avec notre trajet, expliqua Zarniwoop. Nous serons sur place sous peu. En attendant, pourquoi ne pas vous détendre et vous préparer à la rencontre ?

Zaphod ne dit rien. Il se releva pour se diriger vers un petit placard d'où il tira une bouteille d'Esprit-d'Nos-Aïeux. Il en descendit une bonne rasade.

— Et une fois que c'est fini, dit-il sauvagement, c'est bien fini, d'accord ? Je serai libre d'aller faire tout ce que je veux, flemmarder sur les plages et tout ça ?

— Tout dépend de ce qui ressortira de la réunion, observa Zarniwoop.

— Zaphod, qui est cet homme ? » dit Trillian qui titubait en se relevant à son tour à tâtons. « Qu'est-ce qu'il fiche ici ? Que vient-il faire à bord de notre vaisseau ?

— C'est un homme très stupide, crut bon de répondre Zaphod ; et qui cherche à rencontrer le maître de l'Univers.

— Ah », dit Trillian, prenant des mains de Zaphod la bouteille pour se servir, « un arriviste.

Chapitre 27

Le problème majeur – *l'un* des problèmes majeurs, car ce n'est pas le seul – l'un des nombreux, donc, problèmes majeurs que soulève l'exercice du pouvoir est fonction de qui l'on trouve pour l'exercer ; ou plutôt, de qui s'arrange pour amener les gens à le laisser l'exercer sur eux.

En résumé, il est un fait patent, que ceux-là mêmes qui ont le plus envie de gouverner les gens sont, *ipso facto*, les moins aptes à le faire. Pour résumer le résumé : quiconque est capable de parvenir à se faire élire président ne devrait à aucun prix être laissé libre d'exercer cette fonction. Pour résumer le résumé du résumé : les gens sont un vrai souci.

Telle est donc la situation que nous trouvons : une succession de présidents galactiques ravis de goûter les plaisirs et les pompes du pouvoir au point de bien rarement se rendre compte qu'en fait ils ne le possèdent pas.

Et quelque part, derrière eux, dans l'ombre – qui ?

Qui peut donc bien gouverner quand aucun de ceux qui en ont l'envie n'a la possibilité de le faire ?

Chapitre 28

Sur un petit monde obscur, quelque part au milieu de nulle part en particulier – nulle part, entendons-nous : nul endroit détectable car bien à l’abri d’un vaste champ d’improbabilité dont six hommes seulement dans la Galaxie possèdent la clé – il pleuvait.

Il pleuvait à seaux. Et cela depuis des heures. L’averse fouettait les vagues de la mer, martelait les arbres, baratait et détrempait un bout de terre pelée près du rivage et la transformait en bain de boue.

La pluie crépitait et dansait sur le toit de tôle ondulée de la petite baraque qui se dressait au beau milieu de ce bout de terrain pelé. Elle inondait l’étroit sentier inégal qui descendait de la baraque vers la plage, écrasant et dispersant les piles régulières de jolis coquillages qu’on y avait disposés.

Le vacarme de la pluie sur le toit de la baraque était assourdissant à l’intérieur mais paraissait totalement inaperçu de son occupant dont l’attention était occupée ailleurs.

C’était un grand type dégingandé, aux cheveux raides et blond paille, trempés par la pluie qui gouttait du doigt. Ses habits étaient dépenaillés, son dos voûté et ses yeux – bien qu’ouverts – semblaient clos.

Sa baraque était meublée d’un vieux fauteuil fatigué, d’une vieille table éraflée, d’un vieux matelas défoncé, de quelques coussins et d’un poêle – petit mais chaud.

Il y avait également un vieux chat passablement mité et c’est lui qui faisait présentement l’objet de l’attention de l’homme. Il avait penché sur lui sa grande silhouette voûtée.

— Minou, minou, minou, pitipitipitipitchat... le pitiminou y veut du poisson ? Oh ! mais en voilà du poisson qu’il est bon pour le minou !...

Le chat ne semblait pas follement passionné : il effleura d’une griffe condescendante le bout de poisson que l’homme lui tendait puis reporta toute son attention vers un grain de poussière sur le plancher.

— Si minou ne mange pas son poisson, j’ai bien peur que minou maigrisse et dépérisse, dit l’homme.

Le doute s’insinua dans sa voix :

— Enfin, c’est ce que j’imagine mais qui peut dire ?

Il lui présenta derechef le poisson.

— Minou doit se dire : manger ou ne pas manger le poisson. Mieux vaudrait, je crois, ne pas me mouiller.

Nouveau soupir de l'homme.

— Je crois que le poisson est bon mais je crois également que la pluie est mouillée, alors, qui suis-je pour juger ?

Il laissa le poisson par terre pour le chat et regagna son siège.

— Ah, il me semble bien que je te vois le manger », dit-il enfin comme le chat, ayant fait le tour des possibilités ludiques procurées par le grain de poussière, s'était en fin de compte rué sur le poisson.

— J'aime bien te voir manger le poisson, dit l'homme, parce que dans ma tête, je crois, sinon, que tu vas dépérir.

Il ramassa sur la table une feuille de papier et un bout de crayon. Tenant l'un d'une main et l'autre dans l'autre, il expérimenta les diverses manières de rapprocher les deux : il essaya de tenir le crayon sous le papier, puis sur le papier, puis à côté du papier. Il essaya d'envelopper le crayon avec le papier, puis de frotter le bout arrondi du crayon contre le papier, puis recommença cette fois en essayant de frotter le bout pointu du crayon contre le papier : cela fit une marque et il fut tout ravi de la découverte, comme il l'était tous les jours. Il prit une autre feuille de papier sur la table. Celle-ci portait une grille de mots croisés. Il l'étudia brièvement et remplit quelques cases avant de s'en désintéresser.

Il essaya de s'asseoir sur l'une de ses mains et parut fort intrigué du contact des os contre sa cuisse.

— Poisson vient de loin, dit-il. Du moins c'est ce qu'on m'a dit. Ou c'est ce que j'imagine qu'on m'a dit. Quand les hommes viennent (ou quand dans ma tête ils viennent), dans leurs six vaisseaux noirs et luisants, est-ce qu'ils viennent dans ta tête aussi ? – Qu'est-ce que tu vois, toi, minou ?

Il consulta le chat, qui était pour l'heure bien plus occupé à ingurgiter le poisson qu'à se pencher sur ces spéculations.

— Et quand j'entends leurs questions, est-ce que tu entends toi aussi des questions ? Qu'est-ce que leurs voix signifient pour toi ? Peut-être que tu crois simplement qu'ils te chantent des chansons.

Il réfléchit à la chose et vit la faille dans sa supposition :

— Peut-être qu'ils te chantent des chansons et c'est au contraire moi qui suis simplement persuadé qu'ils me posent des questions.

Il s'interrompit à nouveau. Il lui arrivait de s'interrompre des jours entiers – rien que pour voir l'effet que ça fait.

— Tu crois qu'ils sont venus aujourd'hui ? demanda-t-il enfin. Moi, si. Il y a de la boue par terre, des cigarettes et du whisky sur la table, du poisson pour toi dans une assiette et dans ma tête un souvenir d'eux. Preuves difficilement convaincantes, je l'admets, mais enfin, toute preuve est indirecte. Et puis, regarde ce qu'ils m'ont laissé d'autre. » Il se pencha vers la table et saisit quelques objets : « Des mots croisés, un dictionnaire et une calculette.

Il joua une heure durant avec la calculette tandis que le chat était allé se coucher et que dehors la pluie continuait de tomber à verse. Finalement, il délaissa la calculatrice.

— Je crois que je dois avoir raison de penser qu'ils me posent des questions, reprit-il. Faire tout ce chemin et me laisser tous ces trucs rien que pour le plaisir de te chanter des chansons, voilà qui dénoterait un comportement fort bizarre. Ou du moins, c'est ce qu'il me semble. Qui peut le dire ? Qui ?

Il prit une cigarette sur la table et l'alluma avec un brandon du poêle. Il en tira une longue bouffée et se radossa.

— Je crois que j'ai vu un autre vaisseau dans le ciel aujourd'hui, dit-il enfin. Un gros vaisseau blanc. Je n'avais jamais vu de gros vaisseau blanc. Seulement les six noirs. Et les six verts. Et les autres qui disent qu'ils viennent de si loin. Mais jamais de gros blanc. Peut-être que six petits noirs peuvent ressembler à un gros blanc à certains moments, qui sait ? Peut-être aussi que je boirais bien un verre de whisky. Oui, voilà qui me paraît plus probable.

Il se leva et trouva un verre par terre près du matelas.

Se versa une rasade de whisky. Se rassit.

— Peut-être bien que d'autres gens viennent me voir.

À cent mètres de là, fouetté par la pluie torrentielle, était posé le *Cœur-en-Or*.

Son écoutille s'ouvrit et trois silhouettes en émergèrent, recroquevillées pour se protéger le visage de la pluie.

— Là-dedans ? cria Trillian pour couvrir le bruit de l'averse.

— Oui, confirma Zarniwoop.

— Dans cette baraque ?

— Oui.

— Bizarre, dit Zaphod.

— Mais c'est au beau milieu de nulle part, protesta Trillian. On a dû se tromper d'endroit. On peut quand même pas diriger l'Univers du fond d'une cabane.

Ils traversèrent l'averse au pas de course et parvinrent, trempés jusqu'à l'os, à la porte. Ils toquèrent. Ils tremblaient.

La porte s'ouvrit.

— Salut ! dit l'homme.

— Euh... excusez-moi, dit Zarniwoop, mais j'ai de bonnes raisons de croire que...

— Êtes-vous bien le maître de l'Univers ? coupa Zaphod.

L'homme lui sourit :

— J'essaie autant que possible de l'éviter. Vous êtes mouillés ?

Zaphod le regarda avec surprise.

— Mouillés ? s'écria-t-il. Ça se voit pas, qu'on est mouillés ?

— C'est bien ce qu'il me semble, répondit l'homme, mais quant à savoir votre impression personnelle là-dessus, c'est une tout autre affaire. Si vous jugez que la chaleur pourrait vous aider à sécher, vous feriez bien d'entrer.

Ils entrèrent.

Parcoururent du regard le baraquement minuscule, Zarniwoop avec un vague dégoût, Trillian avec intérêt, Zaphod avec ravissement.

— Et, euh..., dit ce dernier, quel est votre nom ?

L'homme le considéra d'un air dubitatif.

— Je ne sais pas. Pourquoi, vous pensez que je devrais en avoir un ? Ça paraît bien bizarre d'attribuer un nom à un ramassis de vagues perceptions sensorielles, non ?

Il invita Trillian à prendre la chaise. Elle s'y assit sur la pointe des fesses. Zarniwoop, très raide, s'appuya contre la table et Zaphod pour sa part se coucha sur le matelas.

— Waouh ! lança-t-il. Le siège du pouvoir ! » et il caressa le chat.

— Écoutez, dit Zarniwoop. Je dois vous poser quelques questions.

— Faites, dit l'homme. Vous pouvez chanter à mon chat, si ça vous chante.

— Il apprécierait ? demanda Zaphod.

— Posez-lui plutôt la question.

— Ah ? parce qu'il parle ?

— Je n'ai pas souvenance de l'avoir entendu parler. Mais faut pas non plus trop se fier à moi.

Zarniwoop tira de sa poche quelques notes.

— Bon. Vous êtes bien le maître de l'Univers, oui ou non ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? dit l'homme.

Zarniwoop biffa une ligne sur son papier.

— Et depuis combien de temps faites-vous ça ?

— Ah ! s'exclama l'homme. Voilà une question sur le passé, n'est-ce pas ?

Zarniwoop le regarda, perplexe. Ce n'était pas précisément ce qu'il avait prévu.

— Oui.

— Comment voulez-vous que je sache, reprit l'homme, si le passé n'est pas une fiction conçue simplement pour justifier le décalage entre mes perceptions physiques immédiates et mon état d'esprit ?

Zarniwoop le regarda éberlué. La vapeur commençait à s'échapper de ses vêtements trempés.

— Et vous répondez comme ça à toutes les questions ?

L'homme s'empessa de répondre :

— Je dis ce qui me passe par la tête lorsque je crois entendre des gens me dire des choses. Je ne peux pas en dire plus.

Zaphod rigolait de bon cœur :

— Je trinque à cette remarque, et, ce disant, il sortit une bouteille d'Esprit d'Nos-Aïeux.

Il se releva et la tendit au maître de l'Univers qui s'en empara sans se faire prier.

— À la vôtre, grand maître, et racontez-nous ça.

— Non, écoutez-moi, intervint Zarniwoop. Les gens viennent vous voir, n'est-ce pas ? Dans des vaisseaux...

— J'en ai comme l'impression, dit l'homme, et il refila la bouteille à Trillian.

— Et ils vous demandent de prendre des décisions pour eux ? Sur la vie des gens, les planètes, l'économie, la guerre, enfin sur tout ce qui se passe là-bas dehors, dans l'Univers.

— Là-bas, dehors, dit l'homme. Où ça, dehors ?

— Eh bien, dehors. Là-bas ! répéta Zarniwoop en lui indiquant la porte.

— Comment pouvez-vous affirmer qu'il y ait quoi que ce soit, là-bas, dehors ? remarqua poliment l'homme. La porte est fermée.

La pluie continuait de marteler le toit. Il faisait chaud dans la cabane.

— Mais vous savez bien qu'il y a tout un Univers, là-bas, dehors ! s'écria Zarniwoop. Vous ne pouvez quand même pas éluder vos responsabilités en racontant qu'il n'existe pas !

Le maître de l'Univers y réfléchit un bon moment tandis que Zarniwoop tréignait de colère.

— Vous êtes vraiment sûr de votre fait ? dit-il enfin. Moi, je me sentirais incapable de me fier au raisonnement d'un homme qui considère l'Univers (s'il y en a un) comme allant de soi.

Zarniwoop tréignait toujours mais resta silencieux.

— Je ne peux décider que sur mon propre Univers, poursuivit l'homme tranquillement. Mon Univers, ce sont mes yeux et mes oreilles. Tout le reste n'est que raconter.

— Mais vous ne croyez donc en rien ?

L'homme haussa les épaules et prit son chat.

— Je ne saisis pas.

— Vous ne saisissez pas que les décisions que vous prenez dans votre baraque affectent l'existence et le destin de millions de personnes ? Mais c'est une erreur monstrueuse !

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais personnellement rencontré tous ces gens dont vous me parlez. Et je le soupçonne, vous non plus. Ils n'existent que dans les paroles que nous entendons. Il est donc stupide de dire que vous savez ce qui arrive aux autres gens. Eux seuls peuvent le savoir, s'ils existent. Chacun avec l'Univers propre de ses yeux et de ses oreilles.

Trillian intervint :

— Je crois bien que je vais aller faire un petit tour dehors.

Elle sortit marcher sous la pluie.

— Est-ce que vous croyez que d'autres gens existent ? demanda Zarniwoop.

— Je n'ai pas d'opinion. Comment pourrais-je l'affirmer ?

— Je crois que je ferais mieux d'aller voir ce que devient Trillian, dit Zaphod et il s'éclipsa.

Une fois dehors, il lui dit :

— Je constate que l'Univers m'a plutôt l'air d'être en de bonnes mains, non ?

— Très bonnes, dit Trillian.

Et ils s'éloignèrent sous la pluie.

À l'intérieur, Zarniwoop persistait :

— Mais vous ne comprenez donc pas que tous ces millions de gens vivent ou meurent sur un simple mot de vous ?

Le maître de l'Univers attendit aussi longtemps que possible. Lorsqu'il entendit démarrer les moteurs de l'astronef, il parla enfin pour couvrir le bruit lointain des propulseurs.

— Je n'ai rien à voir dans cette histoire. Les problèmes de ces gens ne me concernent pas. Dieu sait que je ne suis pas un homme cruel !

— Ah ! aboya Zarniwoop. Vous dites « Dieu ». Vous croyez donc bien en quelque chose !

— Mon chat », dit l'homme sur un ton bénin en prenant l'animal pour le caresser. « Je l'appelle Dieu. Je suis bien gentil avec lui.

— À la bonne heure, dit Zarniwoop qui poussa son argument : comment savez-vous qu'il existe ? Comment savez-vous qu'il vous soit gentil avec lui, d'abord ? Ou qu'il apprécie ce qu'il considère comme votre gentillesse ?

— Je ne sais pas, reconnut l'homme avec un bon sourire. Je n'en ai aucune idée. Simplement, ça me fait plaisir d'avoir un certain comportement envers ce qui me paraît être un chat. Et vous, vous comportez-vous autrement ? Je vous en prie, maintenant, je crois que je suis fatigué.

Zarniwoop laissa échapper un soupir totalement insatisfait et regarda autour de lui.

— Où sont passés les deux autres ? dit-il soudain.

— Quels deux autres ? dit le maître de l'Univers qui se rencogna dans son fauteuil en se resservant un verre de whisky.

— Beeblebrox et la fille ! Les deux qui étaient ici !

— Je n'ai souvenance de personne. Le passé n'est qu'une fiction destinée à justifier...

— Oh ! la ferme ! coupa Zarniwoop en se ruant dehors sous le déluge.

Plus de vaisseau ! La pluie continuait à baratter frénétiquement la boue. Aucune trace pour révéler où avait pu se poser le vaisseau. Zarniwoop brailla dans l'averse. Fit demi-tour et courut regagner la cabane. Et la trouva fermée.

Le maître de l'Univers s'était assoupi dans son fauteuil. Un peu plus tard, il se remit à jouer avec le crayon et le papier et fut positivement ravi de découvrir comment avec l'un faire une marque sur l'autre. Divers bruits continuaient de lui parvenir du dehors mais il ignorait s'ils étaient ou non réels. Là-dessus, il se mit une semaine durant à parler à sa table, histoire de voir un peu ses réactions.

Chapitre 29

Les étoiles apparurent cette nuit-là, scintillant d'un éclat éblouissant. Arthur et Ford avaient parcouru trop de kilomètres pour pouvoir les compter et s'étaient finalement arrêtés pour prendre un peu de repos. La nuit était fraîche et embaumée, l'air pur, le Sub-Etha Sens-O-Matic totalement silencieux.

Un calme merveilleux planait sur le monde, un calme magique qui s'alliait aux douces senteurs des bois, au bavardage tranquille des insectes et à l'éclat des étoiles pour apaiser leur esprit en émoi. Même Ford Prefect, qui avait vu plus de monde qu'il n'en pouvait compter en tout un après-midi, était enclin à se demander si ce n'était pas là le plus beau qu'il ait jamais admiré. Toute cette journée, ils avaient traversé de douces collines et de vertes vallées, couvertes d'une herbe grasse, de fleurs parfumées et de grands arbres aux épaisses frondaisons ; le soleil les avait réchauffés, une brise légère les avait rafraîchis et Ford Prefect avait de moins en moins fréquemment vérifié son Sub-Etha Sens-O-Matic, se montrant de moins en moins ennuyé par son persistant silence. Il commençait à se dire qu'il se plaisait bien ici.

Malgré la fraîcheur nocturne, ils dormirent à la belle étoile d'un sommeil agréable et profond, pour s'éveiller quelques heures plus tard avec la rosée, frais et dispos mais affamés. À Milliways, Ford avait bourré sa sacoche de petits pains dont ils firent leur petit déjeuner avant de repartir.

Alors qu'ils avaient jusqu'à présent erré purement au hasard, ils décidèrent de s'orienter maintenant plein est, conscients que s'ils devaient explorer de fond en comble cette planète, autant valait qu'ils aient une idée claire de leur point de départ et de leur destination.

Peu avant midi, ils eurent leur premier indice que le monde où ils avaient atterri n'était pas inhabité : un visage entr'aperçu parmi les arbres, et qui les observait. Il disparut à l'instant même où ils le virent mais l'image qui leur resta fut celle d'une créature humanoïde, curieuse mais guère inquiète. Une demi-heure plus tard, ils apercevaient un second visage identique, et dix minutes après, encore un troisième.

Une minute plus tard, ils débouchaient sur une vaste clairière et s'immobilisaient.

Devant eux, au milieu de la clairière, se tenait un groupe de deux douzaines d'hommes et de femmes. Immobiles et silencieux, ils

faisaient face aux deux hommes. Alentour, quelques femmes étaient visibles, portant leurs bébés, et derrière le groupe apparaissait un assemblément hétéroclite de petites cases de branchages et de boue.

Arthur et Ford retenaient leur respiration.

Le plus grand de ces hommes ne faisait guère plus d'un mètre cinquante ; tous se tenaient légèrement voûtés, ils avaient de longs bras, le front bas et tous fixaient intensément les étrangers avec de grands yeux clairs et lumineux.

Voyant qu'ils ne portaient aucune arme et ne faisaient aucun mouvement, Arthur et Ford se détendirent quelque peu.

Durant un moment, les deux groupes restèrent à se dévisager mutuellement, personne ne se décidant à faire le premier geste. Les autochtones semblaient intrigués par ces intrus et, s'ils ne montraient aucun signe d'agressivité, ils ne faisaient pas non plus le moindre geste d'invite.

Rien ne se passait.

Durant deux bonnes minutes, il continua de ne rien se passer.

Ces deux minutes écoulées, Ford jugea qu'il était temps que quelque chose se passe.

— Salut ! lança-t-il.

Les femmes serrèrent un peu plus fort contre elles leurs enfants. Les hommes n'avaient pratiquement pas bougé et pourtant leur disposition traduisait avec éloquence que ce salut était jugé inopportun – pas refusé, non, simplement jugé inopportun.

L'un des hommes qui s'était jusque-là tenu légèrement en avant et pouvait donc bien être leur chef, s'avança. Son visage était calme et tranquille, presque serein.

— Ugggghhhhhughhhhhrrrruhuhurrgrhrrrrugh, dit-il placidement.

Voilà qui prit Arthur par surprise. Il avait tellement pris l'habitude de recevoir la traduction inconsciente et simultanée de tout ce qu'il entendait via le Babel Fish logé dans son conduit auditif qu'il avait cessé d'y prêter attention : ce qui lui rappelait maintenant sa présence, c'était justement le fait qu'apparemment il ne marchait plus.

De vagues ombres de compréhension lui avaient fugitivement effleuré l'esprit mais rien de net à quoi se raccrocher. Il supposa – à juste raison, d'ailleurs – que ces gens n'avaient pas encore dépassé le stade des simples rudiments du langage et que par conséquent le Babel Fish ne lui était d'aucune aide. Du regard, il consulta Ford qui était infiniment plus versé que lui en ce domaine.

— Je crois, dit Ford, la bouche en coin, qu'il nous demande si ça nous gênerait de contourner son village.

L'instant d'après, un geste de l'humanoïde parut lui confirmer cette interprétation.

— Le sens général, reprit Ford, pour autant que je puisse dire,

c'est que nous sommes libres de poursuivre notre route à notre guise mais que si nous pouvions contourner leur village plutôt que de le traverser, ça leur ferait à tous grand plaisir.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je crois qu'on va leur faire plaisir.

Avec infiniment de lenteur et de précaution, ils contournèrent le périmètre de la clairière. Ce qui sembla fort bien convenir aux autochtones qui esquissèrent un salut avant de s'en retourner vaquer à leurs affaires.

Arthur et Ford poursuivirent leur marche à travers bois. À quelques centaines de mètres après la clairière, ils tombèrent soudain sur un petit tas de fruits en travers de leur route – des baies remarquablement semblables à des framboises et des mûres ainsi que des fruits pulpeux à peau verte remarquablement semblables à des poires.

Jusqu'à présent, ils s'étaient bien gardés de toucher aux baies et aux fruits qu'ils avaient pu voir et pourtant les arbres et les arbustes croulaient sous leur poids.

— Considérons les choses sous cet angle, avait expliqué Ford Prefect : sur une planète inconnue, fruits et baies peuvent aussi bien te tuer que te faire vivre. Par conséquent, le moment à partir duquel il convient de faire joujou avec, c'est celui où, faute de te décider, tu risques bel et bien de mourir de faim. C'est la seule façon possible de tenir le coup ; le secret du routard vigoureux, c'est de savoir manger des saletés.

Ils examinèrent le tas de fruits en travers de leur route d'un air soupçonneux. Ils leur paraissaient si appétissants qu'ils en avaient presque des vertiges.

— Considéré sous cet angle, dit Ford, euh...

— Oui ?

— J'essaie de trouver un angle sous lequel considérera qu'on peut y goûter, dit Ford.

Découpés par les feuillages, les rayons du soleil luisaient sur la peau rebondie de ces choses qui ressemblaient tant à des poires. Les choses qui ressemblaient tant à des mûres et des framboises semblaient plus mûres et juteuses que toutes celles qu'Arthur avait jamais vues – même dans les réclames pour des crèmes glacées.

— Pourquoi ne pas les manger et se poser la question ensuite ? lança-t-il.

— C'est peut-être bien ce qu'ils veulent nous voir faire.

— D'accord. Considéré sous cet angle...

— Jusque-là, ça me paraît valable.

— S'ils les ont mis là, c'est pour qu'on les mange. Soit ils sont bons, soit ils sont mauvais ; soit ils veulent nous nourrir, soit nous

empoisonner. S'ils sont empoisonnés et qu'on n'y touche pas, ils nous attaqueront d'une autre manière. Si on ne les mange pas, on se retrouve perdants d'un côté comme de l'autre.

— J'aime ta façon de penser, dit Ford. Maintenant, t'as qu'à en manger un.

Hésitant, Arthur ramassa l'une des choses qui ressemblaient à des poires.

— Votre histoire du jardin d'Eden m'a toujours fait penser à ça, remarqua Ford.

— Hein ?

— Le jardin d'Eden. L'Arbre, la Pomme... tu sais, ce passage, tu te souviens ?

— Ben oui, bien sûr.

— Ton espèce de Dieu place un pommier au beau milieu d'un jardin et dit : faites comme vous voulez, les mecs, hein, mais ne mangez pas la pomme. Surprise, surprise, voilà qu'ils la mangent et lui, bien sûr, surgit de derrière un bosquet en criant : « Je vous y prends ! » En fait, ça n'aurait pas fait la moindre différence s'ils ne l'avaient pas croquée.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que lorsque tu as affaire à ce genre d'individu, du style à poser un chapeau sur le trottoir avec une brique en dessous, tu sais pertinemment qu'il ne te lâchera pas. Il finira bien par t'avoir au bout du compte.

— Mais qu'est-ce que tu me chantes là ?

— T'occupe ! Mange ton fruit.

— Tu sais, ce coin me fait vraiment penser au jardin d'Eden.

— Mange ton fruit.

— Ça aussi, ça m'y fait penser.

Sur ce, Arthur mordit dans l'objet qui ressemblait fort à une poire.

— C'est une poire, annonça-t-il.

Un peu plus tard, quand ils eurent tout dévoré, Ford Prefect se retourna et lança à tue-tête :

— Merci ! Merci beaucoup ! Vous êtes bien aimables.

Et ils poursuivirent leur chemin.

Au cours des quatre-vingts kilomètres suivants, ils continuèrent de trouver assez régulièrement des offrandes de fruits sur leur chemin et même si, une fois ou deux, ils purent entr'apercevoir un autochtone parmi les arbres, jamais ils ne renouèrent le contact. Ils en conclurent que cette race leur signifiait simplement qu'elle était ravie qu'on lui fiche la paix.

Les fruits et les baies disparurent au bout de quatre-vingts

kilomètres parce qu'à partir de là commençait la mer.

N'ayant rien de plus pressé à faire, ils se construisirent un radeau et traversèrent la mer. Elle était relativement calme, large d'une centaine de kilomètres environ et après une traversée sans histoire, ils débarquèrent dans un pays au moins aussi beau que celui qu'ils avaient quitté.

La vie était, en bref, ridiculement facile et, pour un temps du moins, ils furent capables d'affronter leurs problèmes d'irrésolution et d'isolement en décidant tout bonnement de les ignorer. Lorsque le désir d'avoir de la compagnie deviendrait par trop violent, ils sauraient toujours où en trouver mais pour l'heure ils étaient fort contents de sentir les Golganfrichiens à des centaines de kilomètres derrière eux.

Malgré tout, Ford Prefect recommença d'utiliser plus souvent son Sub-Etha Sens-O-Matic. Il ne capta qu'une seule fois un signal mais celui-ci était si faible et provenait manifestement d'une distance si énorme que cela les déprima plus encore que le silence par ailleurs ininterrompu.

Sur un coup de tête, ils obliquèrent vers le nord. Après des semaines de progression, ils parvinrent devant une autre mer, construisirent un nouveau radeau et la franchirent. Cette fois, la traversée fut plus difficile, le climat devenait plus froid. Arthur soupçonnait chez Ford un accès de masochisme – les difficultés croissantes de leur périple semblaient lui fournir une résolution qui jusque-là lui avait fait défaut : il continuait d'avancer, littéralement infatigable.

Leur progression vers le nord les porta vers un terrain montagneux, escarpé, et d'une beauté majestueuse à vous couper le souffle. Les hauts pics déchiquetés et couverts de neige suscitèrent leur ravissement. Mais le froid commençait à leur gagner les os. Ils s'enveloppèrent dans des fourrures de peaux de bêtes que Ford s'était procurées par une technique jadis apprise d'un couple d'ex-religieux Pralite gérants d'une station de Mentalplane dans les collines de Lhamîn.

La Galaxie grouille littéralement de ces ex-religieux Pralite, prêts à tout pour réussir, car les techniques de contrôle mental développées par leur ordre à titre de discipline de prière obtiennent des résultats sensationnels – aussi une extraordinaire quantité de religieux quittent-ils l'ordre peu avant d'avoir achevé leur formation et juste avant d'avoir prononcé leurs vœux définitifs de rester cloîtré dans une petite boîte en fer jusqu'à la fin de leurs jours.

La technique appliquée par Ford consistait, semblait-il, essentiellement à demeurer parfaitement immobile avec le sourire. Au bout d'un moment, un animal – mettons un chevreuil – apparaissait de

derrière un arbre et l'observait avec prudence. Ford continuait de lui sourire, son regard se faisait doux et radieux et il semblait en émaner un amour profond, universel, un amour prêt à embrasser la création tout entière. Un calme merveilleux descendait alors sur la campagne environnante, paisible et serein, irradiant de cet homme transfiguré. Lentement, le chevreuil approchait, pas à pas, jusqu'à avoir le nez sur lui, moment que choisissait Ford Prefect pour s'en emparer et lui tordre le cou.

— Simple maîtrise des phéromones, m'a-t-on expliqué. Le coup est de savoir générer l'odeur convenable.

Chapitre 30

Quelques jours après leur arrivée dans ce pays de montagne, ils tombèrent sur une côte qui s'étendait en diagonale du sud-ouest au nord-est, un rivage d'une grandeur monumentale : des ravins profonds et majestueux, des pics de glace élancés – des fjords.

Deux jours encore ils escaladèrent et grimpèrent rocs et glaciers, rendus muets par un tel étalage de beauté.

— Arthur ! s'écria soudain Ford.

C'était dans l'après-midi du second jour. Arthur était assis sur une haute falaise et contemplait la mer démontée qui venait s'écraser contre les promontoires déchiquetés.

— Arthur ! s'écria Ford de nouveau.

Arthur regarda dans la direction d'où provenait la voix, lointaine, portée par le vent.

Ford était parti examiner un glacier et Arthur le découvrit accroupi au pied d'un mur compact de glace bleue. Il avait l'air tout excité et leva les yeux pour croiser le regard d'Arthur.

— Regarde, mais regarde un peu !

Arthur regarda. Et vit un mur compact de glace bleue.

— Oui. C'est un glacier. J'en ai déjà vu.

— Non, dit Ford. Tu l'as regardé sans le voir. Regarde un peu mieux.

Et Ford lui indiqua un point au cœur du bloc de glace.

Arthur scruta la glace – et n'y discerna que de vagues ombres.

— Recule-toi, insista Ford. Regarde encore.

Arthur se recula et regarda encore.

— Non », dit-il, et il haussa les épaules. « Que suis-je censé chercher ?

Et brusquement, il vit.

— T'as vu ?

Il avait vu.

Sa bouche s'entrouvrit pour parler mais son cerveau jugea qu'il n'avait encore rien à dire et la boucla de nouveau. Puis son cerveau dut affronter le problème soulevé par ce que les yeux étaient en train de transmettre mais, ce faisant, dut relâcher son contrôle sur la bouche – qui s'empressa de bérer de nouveau. Cherchant une fois encore à refermer la mâchoire, le cerveau perdit les commandes de la main gauche qui se mit dès lors à divaguer sans but. L'espace d'une seconde, le cerveau essaya de rattraper la main gauche sans pour

autant abandonner la bouche tout en essayant simultanément de réfléchir à ce qui était enseveli dans la glace – raison sans doute pour laquelle les jambes se dérochèrent sous Arthur qui s'effondra donc paisiblement sur le sol.

À l'origine de tout ce bouleversement nerveux, il y avait un réseau d'ombres dans la glace, enfoui à quelque quarante-cinq centimètres sous la surface. Vu sous le bon angle, ce réseau formait les lettres, hautes de près d'un mètre, d'un alphabet non terrien ; et, à l'intention de ceux qui, comme Arthur, ignoraient le Magrathéen, il y avait au-dessus des lettres le dessin d'un visage inscrit dans la glace.

C'était un visage âgé, mince et distingué, rongé par les soucis mais empreint de douceur.

C'était le visage de l'homme qui avait remporté un prix pour la conception de la côte sur laquelle ils se trouvaient : une côte dont ils connaissaient le nom désormais.

Chapitre 31

Une faible plainte emplît l'air, tournoya puis mugit entre les arbres, dérangeant les écureuils.

Quelques oiseaux s'envolèrent à tire-d'aile, écœurés. Le bruit tournait dans la clairière, dansant et virevoltant. Grinçait, crissait, couinait, cornait, bref horripilait.

Le capitaine, toutefois, considérait d'un œil indulgent le souffleur de cornemuse solitaire. Rien n'aurait pu le distraire de sa bienveillance ; certes, une fois surmontée la perte de son bain douillet au cours de son désagréable séjour dans les marais, tous ces mois précédents, il avait fini par trouver sa nouvelle existence remarquablement agréable. On lui avait creusé un trou dans un gros rocher dressé au milieu de la clairière, trou dans lequel il se prélassait à longueur de journée tandis que des domestiques lui déversaient dessus des seaux d'eau. Une eau pas particulièrement chaude, il faut le reconnaître, vu que personne n'avait encore trouvé moyen de la chauffer. Mais qu'importe, ça finirait bien par venir et, en attendant, des équipes d'exploration écumaient la campagne de long en large, à la recherche d'une source chaude – si possible dans une jolie clairière feuillue. Et avec une mine de savon à proximité : alors, là, la perfection. À ceux qui objectaient qu'à leur idée, le savon ne se trouvait pas dans des mines, le capitaine s'était hasardé à suggérer que c'était peut-être parce que personne n'avait suffisamment cherché en ce sens – et cette possibilité avait dû être admise à regret.

Non, la vie était fort agréable et le mieux, ce fut lorsqu'on découvrit effectivement une source chaude, complète avec sa clairière feuillue en prime et que, dans la foulée, le cri se répercuta à travers les collines que, mais oui, on avait localisé la mine et qu'elle avait une capacité de cinq cents pains de savon par jour, alors là, la vie devint plus agréable encore. Comme quoi, il était fondamental de s'attendre en permanence à des choses.

Et que je te pleure et grince et crisse et couine et corne et grogne, la cornemuse continuait, accroissant le déjà considérable plaisir du capitaine à l'idée que ça pouvait cesser d'un instant à l'autre : encore une chose dont il attendait la venue avec impatience.

Qu'y avait-il encore d'agréable ? se demanda-t-il. Eh bien, tant de choses : le rouge et l'or des arbres, à présent que l'automne approchait ; le paisible babil des oiseaux à quelques mètres de son bain, là où un couple de coiffeurs exerçaient leur art sur un directeur

artistique et son assistant ; le soleil qui luisait sur les six téléphones immaculés alignés le long de sa baignoire creusée dans le roc. Quoi de plus agréable qu'un téléphone qui ne sonne pas à tout bout de champ (ou même pas du tout) que six téléphones qui ne sonnent pas à tout bout de champ (ou même pas du tout) ?

Mais le plus chouette de tout, c'était encore le joyeux murmure de toutes ces centaines de personnes qui s'assemblaient lentement autour de lui dans la clairière pour assister à la réunion du comité prévue pour l'après-midi.

Le capitaine pinça joyeusement le bec de son canard en caoutchouc : les réunions de comité de l'après-midi étaient ses préférées.

D'autres yeux regardaient également la foule se rassembler : tout en haut d'un arbre à la lisière de la clairière était tapi Ford Prefect, de retour de ses périples lointains. Ses six mois de voyage l'avaient rendu mince et vigoureux ; ses yeux brillaient ; il était vêtu d'un manteau en peau de renne ; il avait la barbe aussi fournie et le teint aussi bronzé qu'un chanteur de country-rock.

Arthur et lui observaient les Golganfrichiens depuis bientôt une semaine et Ford avait décidé qu'il était grand temps de remuer un peu les choses.

La clairière était pleine à présent. Des centaines d'hommes et de femmes étaient installés, bavardant, mangeant des fruits, jouant aux cartes, bref, prenant du bon temps. Leurs combinaisons de vol étaient à présent toutes sales et même déchirées mais tous arboraient en revanche des coupes de cheveux impeccables. Ford fut intrigué de découvrir que nombre d'entre eux avaient bourré de feuilles leur combinaison et se demanda s'il s'agissait là de quelque forme d'isolation en prévision de l'hiver à venir. Il plissa les paupières. Ils n'allaient quand même pas se passionner tout soudain pour la botanique, non ?

Il en était là de ses spéculations lorsque la voix du capitaine s'éleva au-dessus du brouhaha de la foule.

— Parfait, disait-il, j'aimerais à présent ouvrir cette réunion dans un semblant d'ordre, si c'est possible. Est-ce que tout le monde est d'accord ? (Sourire candide.) Alors, dans une minute, dès que tout le monde est prêt.

Les conversations graduellement moururent et la clairière retomba dans le silence – exception faite du souffleur de cornemuse, apparemment perdu dans son monde musical invivable et délirant. Certains de ses plus proches voisins lui lancèrent des feuilles. S'il y avait à leur geste une quelconque raison, elle échappait pour l'heure à Ford Prefect.

Un petit groupe d'individus s'était rassemblé autour du capitaine et l'un d'entre eux s'apprêtait d'évidence à parler puisqu'il se leva, se racla la gorge et que son regard se perdit dans le lointain comme pour signifier à la foule qu'il allait être avec elle d'ici une minute.

La foule qui était bien entendu subjuguée tourna comme un seul homme les yeux vers lui. Suivit un instant de silence que Ford considéra comme le moment le plus approprié pour effectuer une entrée. L'homme s'était tourné pour parler.

Ford se laissa tomber de son arbre :

— Salut la compagnie ! lança-t-il.

La foule se retourna.

— Ah ! mon brave ! s'écria le capitaine. Vous n'auriez pas sur vous des allumettes ? Ou un briquet ? Enfin quelque chose dans le genre ?

— Non, admit Ford, quelque peu dépité.

Ce n'était pas du tout ce qu'il avait prévu. Il jugea opportun de revenir plus nettement au sujet :

— Non, je n'en ai pas. Pas d'allumettes. En revanche, je vous apporte des nouvelles...

— Quel malheur ! s'exclama le capitaine. Nous en sommes tous à court, voyez-vous. Résultat : plus un seul bain chaud depuis des semaines.

Ford refusa de se laisser dévier et poursuivit :

— Je vous apporte la nouvelle d'une découverte susceptible de vous intéresser.

— Est-ce bien à l'ordre du jour ? coupa l'homme que Ford avait interrompu.

Ford lui adressa son grand sourire de chanteur de country-rock :

— Enfin, voyons !

— Eh bien, je suis désolé, dit l'homme avec humeur, mais en tant que conseiller de gestion, et avec un certain nombre d'années d'ancienneté derrière moi, je me dois d'insister sur l'importance que j'attache au respect de la structure de ce comité.

Ford prit la foule à témoin :

— Il est dingue, vous savez : cette planète est complètement préhistorique.

— Adressez-vous au siège ! coupa le conseiller de gestion.

— Je ne vois pas de siège, expliqua Ford. Il n'y a qu'un rocher.

Le conseiller de gestion estima que la situation exigeait de sa part un minimum de mauvaise humeur.

— Eh bien, dans ce cas, appelons-le siège, dit-il avec mauvaise humeur.

— Pourquoi pas l'appeler un rocher ? insista Ford.

— Vous n'avez manifestement pas la moindre conception (dit le

conseiller de gestion, troquant sa mauvaise humeur contre un bon vieil air hautain des familles) des méthodes modernes appliquées dans les affaires.

— Et vous, pas la moindre conception de l'endroit où vous êtes, rétorqua Ford.

Une fille à la voix stridente se leva d'un bond pour en faire usage.

— Taisez-vous, vous deux ! Je veux soumettre au bureau une motion !

— Soumettre au dolmen, vous voulez dire, remarqua un coiffeur, taquin.

— Silence ! Silence ! glapit le conseiller de gestion.

— Très bien, dit Ford. Voyons un peu comment il s'en tire.

Et il se laissa tomber sur le sol, pour voir combien de temps il parviendrait à se retenir.

Le capitaine émit un vague raclement de gorge conciliant puis dit sur un ton enjoué :

— J'aimerais pouvoir ouvrir la cinq cent soixante-treizième réunion du comité de colonisation d'Hopti-Boicharman...

Dix secondes, songea Ford en se relevant d'un bond.

— Quelle futilité, s'exclama-t-il. Cinq cent soixante-treize réunions de comité et vous n'avez même pas encore été fichus de découvrir le feu !

— Si vous aviez pris la peine (intervint la fille à la voix stridente) de tableur sur l'ordre du jour...

— *Rocher* sur l'ordre du jour, pépia joyeusement le coiffeur.

— Ça va, j'ai compris, grommela Ford.

— ... vous... auriez... constaté... (poursuivit la fille, sans se démonter) que nous devons examiner aujourd'hui le rapport du sous-comité de coiffeurs pour la mise en valeur du feu !

— Oh... Ah ! » dit le coiffeur, avec cet air penaud connu de par toute la Galaxie pour signifier : « euh, et mardi prochain, ça ira ? »

— D'accord, dit Ford en se rabattant vers lui, qu'avez-vous fait ? Que comptez-vous faire ? Que vous inspire la mise en valeur du feu ? Hein ?

— Ben, euh ? chsais pas, avoua le coiffeur. Tout ce qu'on m'a donné, c'est deux bouts de bois...

— Et alors, qu'est-ce que vous en avez fait ?

Nerveux, le coiffeur fouilla dans le haut de sa combinaison et tendit à Ford le fruit de son labeur.

Ford le présenta à l'admiration de la foule :

— Un fer à friser, annonça-t-il.

La foule applaudit.

— Tant pis, dit Ford. Rome n'a pas été brûlée en un jour.

La foule n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pouvait raconter

mais elle ne l'en apprécia pas moins. Elle applaudit de nouveau.

— Eh bien, vous m'avez l'air à l'évidence complètement naïf, dit la fille, quand vous aurez été dans le marketing depuis aussi longtemps que moi, vous saurez qu'avant de pouvoir lancer un quelconque produit nouveau, il doit d'abord faire l'objet de recherches convenables. Il nous faut d'abord découvrir ce que les gens exigent du feu, comment ils se positionnent par rapport au produit, quel genre d'image il revêt pour eux.

La foule était tendue. Elle s'attendait à quelque chose de merveilleux de la part de Ford.

— Et si vous vous le mettiez quelque part ? suggéra ce dernier.

— Voilà précisément le genre de chose que nous avons besoin de savoir, insista la fille. Les gens veulent-ils adopter le feu par voie rectale ?

— Et vous ? demanda Ford à la foule.

— Oui ! s'écrièrent les uns.

— Non ! rétorquèrent joyeusement les autres. Ils n'en savaient fichtre rien, ils trouvaient juste ça extra.

— Et la roue, au fait, dit le capitaine. Où en est-on avec cette histoire de roue ? Ça m'a l'air d'un projet terriblement intéressant.

— Ah, dit la spécialiste du marketing, eh bien nous rencontrons quelques petites difficultés de ce côté...

— Des difficultés ? s'exclama Ford. Des difficultés ? Que voulez-vous dire, des difficultés ? Voilà bien la machine la plus bêtement simple de tout l'Univers !

La spécialiste du marketing lui jeta un regard venimeux.

— Très bien, monsieur Je-sais-tout, puisque vous êtes si malin, dites-nous donc alors de quelle couleur elle devrait être !

La foule était maintenant déchaînée. Un point pour nous, se dit-elle. Ford haussa les épaules et se rassit.

— Zarquon tout-puissant ! Aucun d'entre vous n'a-t-il donc jamais rien fait ?

Comme pour répondre à sa question, une clameur soudaine leur parvint de l'orée de la clairière. La foule n'en croyait plus ses yeux, tant il pouvait y avoir de spectacle cet après-midi-là : car voici qu'entraîna au pas un escadron d'une douzaine d'hommes vêtus des lambeaux de leur uniforme de parade du troisième régiment de Golganfriche. Près de la moitié d'entre eux portaient encore leur pistolet Kill-O-Zap, les autres brandissaient des lances qui s'entrechoquaient au-dessus de leur tête.

Tous avaient l'air bronzé, vigoureux et totalement épuisé et dépenaillé. Ils s'immobilisèrent dans le cliquetis des armes et se mirent au garde-à-vous. L'un d'eux s'effondra et ne bougea plus.

— Mon capitaine ! » s'écria Numéro Deux (car c'était lui leur

chef). « Patrouille au rapport !

— Oui, très bien, Numéro Deux, bienvenue parmi nous et tout ça. Alors, pas trouvé de source chaude ? dit le capitaine, accablé.

— Non, mon capitaine.

— Je m'en doutais.

Numéro Deux fendit la foule et vint présenter les armes devant la baignoire.

— Mais nous avons découvert un continent !

— Quand ça ?

— Il s'étend de l'autre côté de la mer...» précisa Numéro Deux en plissant les yeux d'un air entendu. « À l'est !

— Ah !

Numéro Deux se tourna vers la foule. Il brandit son arme au-dessus de la tête. Ça va déménager, se dit l'assistance.

— Et nous y avons déclaré la guerre !

Un tonnerre de vivats délirants jaillit des quatre coins de la clairière – il faut le dire, de manière tout à fait inattendue.

— Attendez une minute ! s'écria Ford Prefect. Attendez une minute !

Il bondit debout pour réclamer le silence. Il l'obtint au bout d'un moment – du moins le meilleur silence qu'on pût espérer obtenir compte tenu des circonstances. Les circonstances étant que le souffleur de cornemuse s'était mis spontanément à composer un hymne national.

— Faut-il absolument qu'on ait de la cornemuse ? demanda Ford.

— Oh oui ! dit le capitaine. On lui a donné une bourse.

Ford envisagea l'idée d'entamer une discussion là-dessus mais jugea que la folie risquait de l'attendre au tournant. Il préféra plutôt balancer une pierre au joueur de biniou avant de se retourner vers Numéro Deux.

— La guerre ? dit-il.

— Oui !

Numéro Deux considérait Ford d'un œil méprisant.

— Sur l'autre continent ?

— Oui ! La guerre totale ! La guerre pour en finir avec toutes les guerres !

— Mais il n'est même pas encore habité !

Ah, voilà qui devient intéressant, songea la foule. Excellente remarque.

Le regard de Numéro Deux demeura impassible. À ce titre, ses yeux évoquaient tout à fait quelque couple de moustiques en point fixe à cinq centimètres de votre nez et refusant obstinément de se laisser déloger par les moulinets de bras, journaux roulés en cornet ou autres tapettes.

— Je le sais ! Mais il le sera bien un jour ! C'est pourquoi d'ailleurs nous lui avons laissé un ultimatum ouvert.

— Quoi ?

— Après y avoir fait sauter d'abord quelques installations militaires.

Le capitaine se pencha hors de son bain.

— Des installations militaires, Numéro Deux ?

Un court instant, le regard de ce dernier vacilla :

— Oui, mon capitaine... Enfin, des installations militaires... potentielles. Bon, quoi... des arbres.

Passé le moment de doute, son regard balaya de nouveau tel un fouet l'auditoire.

— Et, rugit-il, nous avons interrogé une gazelle !

Sur quoi, glissant prestement son Kill-O-Zap sous le bras, il entra délibérément dans la foule soudain prise d'extase. Quelques pas seulement, c'est tout ce qu'il parvint à franchir avant d'être soulevé de terre et porté en triomphe pour un tour de clairière.

Ford se rassit, frappant négligemment deux cailloux l'un contre l'autre.

— Et à part ça, qu'avez-vous fait ? s'enquit-il, une fois le calme revenu.

— Nous avons un début de culture, souligna la spécialiste du marketing.

— Ah bon ?

— Oui. L'un de nos réalisateurs est en train déjà de tourner un documentaire absolument fascinant sur les hommes des cavernes qui vivent dans la région.

— Ce ne sont pas des hommes des cavernes.

— Ça y ressemble pourtant.

— Est-ce qu'ils vivent dans des cavernes ?

— Ben...

— Ils vivent dans des huttes.

— C'est peut-être qu'ils sont en train de les faire repeindre, leurs cavernes, crut bon de lancer un plaisantin dans la foule.

Ford se tourna vers lui, irrité :

— Très drôle ! Mais avez-vous au moins remarqué qu'ils étaient en train de mourir ?

Lors de leur voyage de retour, Arthur et Ford étaient en effet tombés sur deux villages en ruine et avaient découvert de nombreux cadavres d'autochtones dans les bois avoisinants où ils s'étaient réfugiés pour mourir. Quant aux rares survivants, ils leur avaient paru abattus, absents – comme si le mal dont ils souffraient affectait moins le corps que l'esprit : tous se mouvaient avec lenteur et comme une infinie tristesse. On leur avait dérobé leur avenir.

— Oui, en train de mourir, répéta Ford. Vous savez ce que ça veut dire ?

— Euh... qu'on devrait leur vendre une assurance-vie ? lança le même plaisantin.

Ford préféra l'ignorer pour prendre à partie la foule tout entière :

— Est-ce que vous pouvez faire l'effort de comprendre que c'est justement depuis notre arrivée qu'ils ont commencé à mourir ?

— En fait, remarqua la spécialiste en marketing, voilà qui tombe terriblement à pic pour donner au film ce petit côté poignant qui est la marque des vrais grands documentaires. Le réalisateur se sent très engagé...

— Ça, il peut ! marmonna Ford.

— Je crois même pouvoir révéler », dit la fille en se tournant vers le capitaine qui avait commencé à s'assoupir, « qu'il a l'intention de tourner le prochain sur vous, capitaine.

— Oh ! vraiment ? dit ce dernier en se réveillant en sursaut. C'est terriblement sympathique.

— Il a déjà une approche très construite, vous savez, le côté : fardeau des responsabilités, solitude du chef...

Le capitaine envisagea l'idée en marmonnant dans sa barbe puis répondit enfin :

— Eh bien, personnellement, je n'insisterais pas trop sur ce côté, voyez-vous, on n'est jamais tout seul quand on a un canard en caoutchouc.

Il brandit son canard et le fit ovationner par la foule.

Durant tout ce temps, le conseiller en gestion était demeuré assis dans un silence de pierre, le bout des doigts pressé contre les tempes, signe qu'il patientait et qu'il était prêt à patienter toute la journée si nécessaire.

Arrivé à ce point, toutefois, il décida de ne pas patienter toute la journée en fin de compte mais plutôt de faire comme si la dernière demi-heure n'avait tout bonnement pas existé.

Il se leva.

— Si, dit-il la voix crispée, nous pouvions un instant revenir au sujet de la politique fiscale...

— La politique fiscale ! s'étrangla Ford Prefect. La politique fiscale !

Le conseiller en gestion lui lança un regard que seul aurait su imiter un dispneute.

— La politique fiscale..., répéta-t-il. C'est bien ce que j'ai dit.

— Comment voulez-vous avoir de l'argent quand personne ne produit effectivement quoi que ce soit ? Ça ne pousse pas sur les arbres, vous savez !

— Si vous voulez bien me laisser poursuivre...

Ford opina de mauvaise grâce.

— Merci. Puisque nous avons décidé il y a de cela quelques semaines que la *feuille* avait désormais cours légal, nous sommes bien évidemment tous devenus immensément riches !

Ford contempla, incrédule, la foule qui murmurait son approbation tout en palpant frénétiquement les épais paquets de feuilles qui bourraient chaque combinaison.

— Mais nous avons également, poursuivit le conseiller en gestion, comme un petit problème d'inflation provoqué par l'extrême disponibilité de cette unité monétaire, et qui se traduit, si je ne me trompe, par un cours actuel d'environ trois futaies à feuilles caduques pour une petite cacahuète du vaisseau.

Un frémissement d'inquiétude parcourut l'assistance. Mais le conseiller en gestion l'apaisa. Il poursuivit.

— Aussi, pour remédier à ce problème et réévaluer effectivement la feuille, sommes-nous prêts à nous lancer dans une vaste campagne de défoliation et... euh, à détruire par le feu toutes les forêts. Je pense que tous vous admettez avec moi que c'était bien la seule attitude raisonnable en regard des circonstances.

La foule sur ce point parut une ou deux secondes indécise jusqu'à ce que quelqu'un fasse judicieusement remarquer combien l'opération allait accroître la valeur des feuilles qui garnissaient les poches de chacun, sur quoi tout le monde laissa échapper des exclamations ravies avant d'ovationner, debout, le conseiller en gestion. Dans l'assistance, les comptables se préoyaient déjà un automne juteux.

— Vous êtes tous fous, expliqua Ford Prefect.

— Vous êtes tous complètement cinglés, suggéra-t-il.

— Vous êtes un vrai ramassis de fêlés du bocal, opina-t-il.

Le mouvement d'opinion commençait à se retourner contre lui : ce qui avait débuté comme un excellent divertissement menaçait à tout moment de dégénérer, aux yeux des spectateurs, en un échange d'invectives, et comme celles-ci étaient essentiellement tournées contre eux, ils commençaient à ronchonner.

Sentant tourner le vent, la spécialiste en marketing se rabattit vers Ford :

— Il serait peut-être intéressant de savoir ce que vous avez fait, vous, durant tous ces mois ? Vous et l'autre même-tout qui a disparu dès le jour de notre arrivée.

— Nous étions en voyage, expliqua Ford. Afin d'essayer de découvrir quelque chose sur cette planète.

— Ah, dit malicieusement la fille. Voilà qui ne me paraît pas excessivement productif.

— Non ? Eh bien, j'ai des nouvelles pour vous, mon chou. Nous avons découvert l'avenir de cette planète.

Ford attendit que cette remarque fasse son effet. Il attendit pour rien : ils ne savaient pas de quoi il voulait parler.

Il poursuivit :

— Tout ce que vous pouvez décider de faire à partir de dorénavant n'a pas plus d'importance qu'une paire de rognons de coyote pourris. Brûlez les forêts, tout ce que vous voulez, ça ne fera pas un poil de différence. Votre histoire à venir est déjà toute tracée. Vous avez exactement deux millions d'années devant vous. Le temps écoulé, votre race sera morte, disparue, liquidée, bon débarras. Rappelez-vous bien ça : plus que deux millions d'années !

La foule se mit à murmurer, dépitée : riches comme ils l'étaient devenus soudain, il était indécent de les obliger à écouter ce genre de sornettes. Peut-être qu'en lui glissant une feuille ou deux le pauvre bougre consentirait à décamper...

Ils n'avaient pas à s'inquiéter : Ford quittait déjà la clairière à grands pas – après un dernier hochement de tête en voyant Numéro Deux commencer à descendre déjà quelques arbres alentour à coups de pistolet Kill-O-Zap.

Une dernière fois, il se retourna pour lancer :

— Deux millions d'années ! avec un grand éclat de rire.

— Eh bien, dit le capitaine avec un grand sourire apaisant, voilà qui nous laisse encore le temps de prendre pas mal de bains. Quelqu'un pourrait-il me passer l'éponge ? Elle vient juste de m'échapper.

Chapitre 32

À quelque quinze cents mètres de là, en plein bois, Arthur Dent était bien trop absorbé par ce qu'il faisait pour entendre approcher Ford Prefect.

Ce qu'il faisait présentement était assez curieux, comme on en jugera : sur un large rocher plat, il avait gravé le contour d'un grand carré subdivisé en cent soixante-neuf carrés plus petits – treize par côté.

Il avait ensuite ramassé une pile de petits cailloux plats sur chacun desquels il avait gravé une lettre. Et, assis l'air morose autour de ce rocher, se trouvait un couple d'autochtones survivants qu'Arthur Dent essayait d'ouvrir aux bien curieux concepts figurés par les petits cailloux.

Jusqu'à présent, ça ne marchait pas des masses. Ils avaient d'abord essayé d'en manger certains, d'en enterrer d'autres et de lancer le restant. Arthur avait finalement encouragé l'un des autochtones à placer deux cailloux sur le tableau qu'il avait pris la peine de graver (ce qui n'était même pas le stade auquel ils étaient parvenus la veille). La détérioration morale de ces créatures lui semblait aller de pair avec une détérioration de leurs facultés intellectuelles.

Pour tenter de les stimuler, Arthur plaça lui-même un certain nombre de cailloux sur le tableau, puis essaya d'encourager les primitifs à en rajouter à leur tour.

Ça ne marcha pas non plus des masses.

Ford observait tranquillement la scène de derrière un arbre proche.

— Non », dit Arthur à l'un des autochtones qui venait de brouiller tout un paquet de lettres dans un profond accès d'abattement. « Le « Q » vaut dix, vous voyez, et comme il est sur une case triple... enfin, écoutez ! je vous ai déjà expliqué les règles !... non, non, écoutez, s'il vous plaît, et reposez-moi donc cette mandibule... parfait, on recommence. Et tâchez un peu de vous concentrer, ce coup-ci.

Ford s'accouda contre l'arbre, porta la main à sa tête et demanda tranquillement :

— Qu'est-ce que tu fais, Arthur ?

Arthur sursauta et leva les yeux. Soudain pris du sentiment que tout cela pouvait bien sembler légèrement idiot. Ce dont il était sûr, en tout cas, c'est qu'avec lui ça avait marché comme sur des roulettes

lorsqu'il était petit. Mais les choses étaient différentes à l'époque. Sans doute.

— J'essaie d'enseigner le Scrabble aux hommes des cavernes.

— Ce ne sont pas des hommes des cavernes, remarqua Ford.

— Ça y ressemble pourtant.

Ford ne releva pas.

— Je vois, dit-il simplement.

— C'est coton, dit Arthur, très las. Le seul mot qu'ils connaissent, c'est *grrumph* et ils ne sont même pas fichus de l'épeler.

Il se rassit avec un soupir.

— Et sur quoi est-ce censé déboucher ? observa Ford.

— Il faut bien qu'on les encourage à évoluer ! À se développer ! éclata Arthur, pris de colère.

Il avait espéré que la lassitude, le soupir puis la colère seraient parvenus à contrer le grandissant sentiment de stupidité qui l'assailait présentement. Vain espoir. Il bondit debout :

— T'imagines le genre de monde que ça donnerait avec les descendants des crétins qui ont débarqué avec nous ?

— L'imaginer ?

Ford haussa un sourcil.

— Pas besoin de l'imaginer : On l'a vu.

— Mais...

Arthur battit des bras, désespéré.

— On l'a vu, répéta Ford. On n'y peut rien...

Arthur donna un coup de pied dans un caillou.

— Est-ce que tu leur as dit ce qu'on a découvert ?

— Hmmm ? dit Ford, pas franchement attentif.

— La Norvège, dit Arthur. Avec la signature de Slartibartfast sur le glacier. Tu leur as dit ?

— À quoi bon ? dit Ford. Qu'est-ce que tu veux que ça signifie pour eux ?

— Ce que ça signifie ? Ce que ça signifie ? Tu le sais parfaitement, ce que ça signifie ! Ça signifie que cette planète est la Terre ! Ma planète natale ! C'est là que je suis né !

— Que tu *es né* ?

— D'accord, que je naîtrai.

— Oui. Dans deux millions d'années d'ici. Pourquoi ne vas-tu pas le leur dire ? Expliquer : « Excusez-moi, mais je voulais simplement vous faire remarquer que dans deux millions d'années je vais naître à quelques kilomètres d'ici. » Imagine un peu leur réaction. D'ici qu'ils te chassent au sommet d'un arbre avant d'y flanquer le feu...

Arthur assimila le fait sans plaisir.

— Regarde un peu les choses en face, dit Ford. Ces zozos, là-bas, ce sont eux vos ancêtres, et pas ces pauvres créatures.

Il s'avança vers les hommes-singes qui continuaient de tripoter sans entrain les jetons de pierre. Il hocha la tête.

— Laisse tomber le Scrabble, Arthur. Ce n'est pas ça qui sauvera la race humaine, tout simplement parce que ces gars-là ne deviendront jamais la race humaine. La race humaine, elle est pour l'instant assise autour d'un rocher de l'autre côté de la colline, fort occupée à se tourner des documentaires sur son propre sort.

Arthur grimaça.

— Il doit bien y avoir quelque chose à faire. » Un terrible sentiment de désolation lui parcourut tout le corps, à l'idée qu'il était ici, sur la Terre, la Terre qui avait déjà perdu son avenir dans une catastrophe épouvantablement arbitraire et qui maintenant semblait bien partie pour perdre également son passé.

— Non, dit Ford, il n'y a rien à faire. Ça ne changera rien à l'histoire de la Terre, vois-tu, vu que justement, c'est ça, l'histoire de la Terre. Qu'on le veuille ou non, les Goganfrichiens sont vos ancêtres. Et dans deux millions d'années, ils se feront détruire par les Vogons. L'histoire ne se modifie jamais, je veux dire, elle s'assemble exactement comme un puzzle. Un truc marrant, la vie, tu trouves pas ?

Il prit la lettre « Q » et l'envoya balader dans une haie de troènes où elle vint frapper un jeune lapin. Le lapin détalait, terrorisé, et ne s'arrêta pas avant de s'être fait prendre et dévorer par un renard qui s'étouffa avec l'un de ses os et mourut sur la berge d'un torrent qui conséquemment emporta ses restes.

Or, dans les semaines suivantes, Ford Prefect ravalant son orgueil liait connaissance avec une jeune fille naguère responsable du personnel sur Goganfriche et devait se montrer terriblement affecté par sa disparition soudaine des suites de l'absorption de l'eau d'une fontaine polluée par le cadavre d'un renard. La seule morale qu'on puisse tirer de cette histoire est qu'on ne devrait jamais envoyer balader la lettre « Q » dans une haie de troènes mais (malheureusement) il est des occasions où la chose demeure inévitable.

Comme pour la plupart des actes vraiment curieux de l'existence, cette succession d'évènements passa totalement inaperçue de Ford Prefect et d'Arthur Dent qui, en attendant, contemplaient avec tristesse l'un des autochtones en train de balayer, morose, les derniers jetons du damier.

— Sacrés pauvres bougres d'hommes des cavernes, dit Arthur.

— Ce ne sont pas des...

— Quoi ?

— Oh ! laisse tomber !

La misérable créature laissa échapper un hurlement pathétique et frappa du poing le rocher.

— Un beau gâchis de temps pour eux, non ? dit Arthur.

— Uh uh urghhhh, grommela l'autochtone en frappant derechef le rocher.

— Se faire éliminer par une bande de désinfecteurs de téléphone !

— Urgh, grrrr, grrrr, gruh ! insista l'autochtone en continuant de marteler le rocher.

— Mais pourquoi tape-t-il tout le temps sur ce rocher ? dit Arthur.

— Je pense qu'il veut sans doute que tu reprennes ta partie de Scrabble avec lui : il te montre les lettres.

— Il m'aura encore écrit crzjgrdwldiwdc, le pauvre bougre. Je n'arrête pas de lui répéter que crzjgrdwldiwdc ne prend qu'un seul g.

L'autochtone persistait à taper sur le rocher. Ils regardèrent par-dessus son épaule. Les yeux leur sortirent de la tête. Là, parmi le fouillis de lettres éparpillées, se trouvait un alignement parfaitement net. Un alignement qui formait deux mots. Et ces deux mots étaient les suivants :

QUARANTE-DEUX

— Grrurgh guh guh, expliqua l'autochtone.

Il balaya les lettres avec colère puis partit boudier sous un arbre proche avec son collègue.

Arthur et Ford le contemplèrent. Puis se dévisagèrent mutuellement.

— Est-ce que tu as lu ce que j'ai cru y lire ? se demandèrent-ils en chœur.

— Oui, répondirent-ils à l'unisson.

— Quarante-deux, dit Arthur.

— Quarante-deux, dit Ford.

Arthur se rua vers les deux autochtones :

— Qu'est-ce que vous essayez de nous dire ? hurla-t-il. Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

Le premier se roula par terre, battit des jambes, roula de nouveau puis s'endormit.

Le second grimpa dans l'arbre et commença à balancer sur Ford Prefect des marrons d'Inde. S'ils avaient quelque chose à dire, manifestement ils l'avaient déjà dit.

— Tu vois ce que ça veut dire, dit Ford.

— Pas totalement.

— Quarante-deux est le chiffre que Pensées Profondes nous a fourni comme étant la Réponse ultime.

— Oui.

— Et la Terre est l'ordinateur que Pensées Profondes a conçu puis

fabriqué pour calculer la Question fondamentale à cette Réponse ultime.

— C'est ce que nous avons cru comprendre, oui.

— Et la vie organique fait partie intégrante des circuits de l'ordinateur.

— Si tu le dis.

— Je le dis. Cela signifie donc que ces autochtones font partie intégrante du programme de l'ordinateur mais *pas nous, ni* les Golganfrichiens !

— Mais les hommes des cavernes sont en train de s'éteindre et les Golganfrichiens sont partis pour les remplacer.

— Tout juste, Auguste. Alors, tu vois maintenant ce que ça signifie.

— Euh ?

— Un beau bordel, dit Ford Prefect.

Arthur regarda autour de lui :

— Cette planète est en effet bien partie pour en avoir sa dose.

Ford était toujours pensif.

— Ça doit quand même avoir donné quelque chose, dit-il enfin, puisque Marvin disait discerner la Question, inscrite dans le tracé de ton encéphalogramme.

— Mais...

— Sans doute la mauvaise, ou bien une déformation de la bonne. Mais ça nous fournirait déjà un indice, si on parvenait à la trouver. Quoique, je ne vois pas comment.

Ils ruminèrent là-dessus tous les deux quelque temps. Arthur s'assit par terre et commença d'arracher méticuleusement des brins d'herbe puis trouva que ce n'était pas une occupation où il pouvait s'impliquer passionnément : d'abord, cette herbe, il ne parvenait pas à y croire, les arbres lui semblaient futiles, les collines rebondies semblaient rebondir vers nulle part et l'avenir n'était plus pour lui qu'un long tunnel à traverser en rampant.

Ford pianotait sur son Sub-Etha Sens-O-Matic. L'appareil restait silencieux. Avec un soupir, il le mit de côté.

Arthur ramassa l'un des jetons de pierre de son jeu de Scrabble maison. C'était un R. Il le posa avec un soupir. Les deux lettres suivantes étaient un D et un E. Il s'amusa à poser devant deux autres lettres encore. Il se trouva que c'était un M et un E. Par une coïncidence curieuse, le mot formé reflétait à la perfection le sentiment d'Arthur vis-à-vis de la situation présente. Il resta les yeux fixés dessus un moment. Il ne l'avait pas fait délibérément, c'était un pur et simple hasard. Son cerveau embraya lentement en première.

— Ford, dit-il soudain. Écoute : si cette fameuse Question est bien inscrite dans mes ondes cérébrales mais que je n'en suis pas vraiment

conscient, c'est qu'elle doit être fourrée quelque part dans mon inconscient.

— Oui, je suppose.

— Il y aurait peut-être moyen de faire ressortir ce schéma inconscient...

— Ah oui ?

— Oui. En introduisant quelque élément aléatoire susceptible d'être modulé par ce schéma.

— Comme par exemple ?

— Comme par exemple en tirant, en aveugle, des lettres de Scrabble d'un sac.

Ford bondit :

— Remarquable !

Il sortit sa serviette de la sacoche qu'il portait et, en quelques nœuds experts, la transforma en sac.

— Complètement fou. Totalement absurde. Mais on va le faire quand même car c'est d'une absurdité remarquable. Allez, dépêche-toi...

Le soleil se cacha respectueusement derrière un nuage. Quelques tristes gouttes de pluie commencèrent à tomber.

Ils entassèrent toutes les lettres restantes, les firent tomber dans le sac puis secouèrent le tout.

— Bon, dit Ford. Ferme les yeux. Trie les lettres. Allez, allez, allez !

Arthur ferma les yeux et plongea la main dans la serviette de cailloux. Les secoua, en tira quatre et les tendit à Ford. Ford les étala sur le sol dans l'ordre où il les avait pris.

— Q, dit Ford... U, E, L... Quel !

Il cligna des yeux.

— Je crois que ça marche ! s'écria-t-il.

Arthur lui en passa encore quatre :

— E, S, T, L... estl ! Ah ! Peut-être que ça ne marche pas après tout, constata Ford.

— Tiens, voilà les trois suivants.

— E, P, R... estlepr... ça ne veut rien dire du tout, j'en ai peur.

Arthur sortit encore cinq lettres du sac. Ford les mit en place :

— ODUIT. Estlepr-Oduit... est le produit. Quel est le produit ! s'écria Ford. Ça marche ! Incroyable ! Ça marche vraiment !

— En voilà encore.

Fébrilement, Arthur sortait les lettres aussi vite qu'il pouvait.

— D, E, dit Ford, S, I, X... six... quel est le produit de six P, A, R... de six par N, E, U, F... six par neuf...

Il s'arrêta.

— Allons, où est la suivante ?

— Euh, c'est tout, dit Arthur. Y en a plus d'autres.

Il se rassit, perplexe.

Farfouilla de nouveau dans la serviette nouée mais il n'y avait effectivement plus de lettres.

— Tu veux dire que c'est tout ? dit Ford.

— C'est tout.

— Six fois neuf. Quarante-deux.

— C'est tout. Il n'y a rien d'autre.

Chapitre 33

Le soleil apparut, brillant et radieux. Un oiseau chanta. Une douce brise ondoyait parmi les frondaisons et souleva la corolle des fleurs, emportant à travers bois leur parfum. Un insecte passa, bourdonnant, vaquant aux occupations auxquelles peut bien vaquer un insecte par une fin d'après-midi. Des voix mélodieuses se firent entendre parmi les arbres, suivies un instant plus tard par deux jeunes filles qui s'immobilisèrent, surprises, au spectacle d'Arthur Dent et Ford Prefect gisant au sol, apparemment à l'agonie, mais en réalité pris d'une crise de fou rire silencieux.

— Non, ne partez pas ! » lança Ford entre deux hoquets. « Nous sommes à vous dans un instant.

— Que se passe-t-il ici ? demanda l'une des filles.

C'était la plus grande et la plus mince des deux. Sur Golganfriche, elle avait été agent du personnel stagiaire mais sans se passionner pour ce poste.

Ford se ressaisit :

— Excusez-moi, dit-il. Bonjour. Mon ami et moi étions juste en train de contempler le sens de la vie. Exercice bien futile, je l'admetts.

— Oh, c'est vous ! dit la fille. Vous vous êtes plutôt fait remarquer cet après-midi. Au début, c'était assez marrant mais sur la fin, vous avez quand même un peu poussé.

— Vous trouvez ? Oui, hein.

— Bon. Et c'était pour quoi faire, tout ça ? demanda l'autre fille, une petite boulotte, précédemment directrice artistique dans une petite agence de pub sur Golganfriche.

Quelles que pussent être les privations sur ce monde, elle se couchait tous les soirs profondément reconnaissante à l'idée qu'au matin, quoi qu'elle dût affronter, ce ne serait en tout cas pas une centaine de clichés quasiment identiques de tubes de dentifrice vus sous un éclairage lugubre.

— Pour quoi faire ? Pour rien. Rien n'est *pour* rien, dit joyeusement Ford. Venez donc avec nous. Moi, c'est Ford ; lui, c'est Arthur. On s'apprêtait justement à ne rien faire d'un bout de temps mais ça peut bien attendre.

Les filles les regardèrent, dubitatives.

— Moi, c'est Agda, dit la grande. Et voici Mella.

— Salut Agda ! Salut Mella ! dit Ford.

— Vous savez parler ? demanda Mella en regardant Arthur.

— Oh ! ça m'arrive, dit Arthur avec un sourire Mais pas autant qu'à Ford.

— Ah bon.

Il y eut un léger silence puis Agda demanda :

— Que vouliez-vous dire, tout à l'heure, avec votre « plus que deux millions d'années » ? J'avoue n'avoir rien compris du tout à ce que vous racontiez.

— Ah ! ça..., dit Ford. C'est sans importance.

— C'est simplement que cette planète doit être démolie pour laisser le passage à une déviation hyperspatiale, indiqua Arthur avec un haussement d'épaules, mais c'est dans deux millions d'années d'ici, et de toute façon, c'est juste une affaire qui regarde les Vogons.

— Les Vogons ? dit Mella.

— Oui. Je suis sûr qu'ils ne vous diraient rien.

— D'où tirez-vous cette idée ?

— Ça n'a vraiment pas la moindre importance. Ce n'est qu'un rêve revenu du passé – ou de l'avenir.

Arthur sourit et regarda ailleurs.

— Ça ne vous gêne pas, de parler comme ça pour ne rien dire ? demanda Agda.

— Écoutez, oubliez donc tout ça, intervint Ford. Oubliez-le complètement. Rien n'a d'importance. Regardez plutôt : la journée est magnifique, profitez-en. Le soleil, les vertes collines, la rivière au fond du vallon, les arbres en feu...

— Même si ce n'est qu'un rêve, c'est quand même une idée vraiment horrible, dit Mella. Détruire une planète rien que pour faire passer une déviation !

— Oh ! j'ai déjà entendu pire ! remarqua Ford : tenez, j'ai lu l'histoire d'une vague planète de la septième dimension qui servait de boule dans une partie de billard intergalactique. Eh bien, on l'a envoyée direct dans un trou noir. Dix milliards de morts.

— C'est dingue, s'exclama Mella.

— Ouais. Surtout que ça n'a marqué que trente points.

Agda et Mella échangèrent un regard.

— Écoutez, dit la première, il y a une soirée à l'issue de la réunion du comité. Vous pouvez venir, si vous voulez.

— Ouais, d'accord, dit Ford.

— Je veux bien, dit Arthur.

Bien des heures plus tard, Arthur et Mella se retrouvaient seuls, assis à contempler la lune qui se levait au-dessus de la pâle lueur rouge des arbres en feu.

— Cette histoire de la planète qui doit être démolie..., commença Mella.

— Dans deux millions d'années, oui.
— Tu en parles comme si tu croyais vraiment...
— Oui, j'y crois. Je crois même que j'y étais.
La jeune fille hocha la tête, perplexe.
— T'es vraiment bizarre...
— Non, je suis tout à fait ordinaire, dit Arthur. Mais plein de choses très bizarres me sont arrivées. Disons qu'à présent je me sens plus... différé que différent.
— Et cette autre planète dont parlait ton copain, celle qui s'est fait catapulte au fond d'un trou noir.
— Ah... là, je ne suis pas au courant. Mais ça m'a tout l'air d'être encore un truc tiré du bouquin.
— Quel bouquin ?
Arthur marqua une pause.
— Le *Guide du routard galactique*, dit-il enfin.
— Qu'est-ce que c'est que ça ?
— Oh ! un truc que j'ai balancé dans la rivière, tout à l'heure, dit Arthur Dent. J'ai comme dans l'idée que je peux m'en passer désormais.

FIN

Douglas Adams (1952-2001) a exercé tour à tour les métiers de brancardier, charpentier, vendeur de poulaillers, gorille, avant de se tourner vers l'écriture pour la radio et la télévision, où il développera son aptitude à manier l'absurde et le *nonsense*.

Il est essentiellement connu en France pour sa série du *Guide du routard galactique*, *space opéra* loufoque et délirant proche de l'esprit des meilleurs *Monty Python*, qui a remporté un succès considérable dans les pays anglo-saxons. Adapté d'un feuilleton radiophonique diffusé sur la BBC entre 1978 et 1980, *Le Guide du routard galactique* a également connu les honneurs d'une transposition télévisuelle kitschissime parfaitement inoubliable.

[1] Par un caprice culturel pour le lecteur francophone, il s'agit donc ici d'une planète de tradition anglo-saxonne. (N.d.T.)

[2] Froot : gars vraiment incroyablement équilibré (voir *Le Guide du Routard Galactique*, vol.1)